

**Brigade
Mondaine [247]
– Le labyrinthe
des kidnappées**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

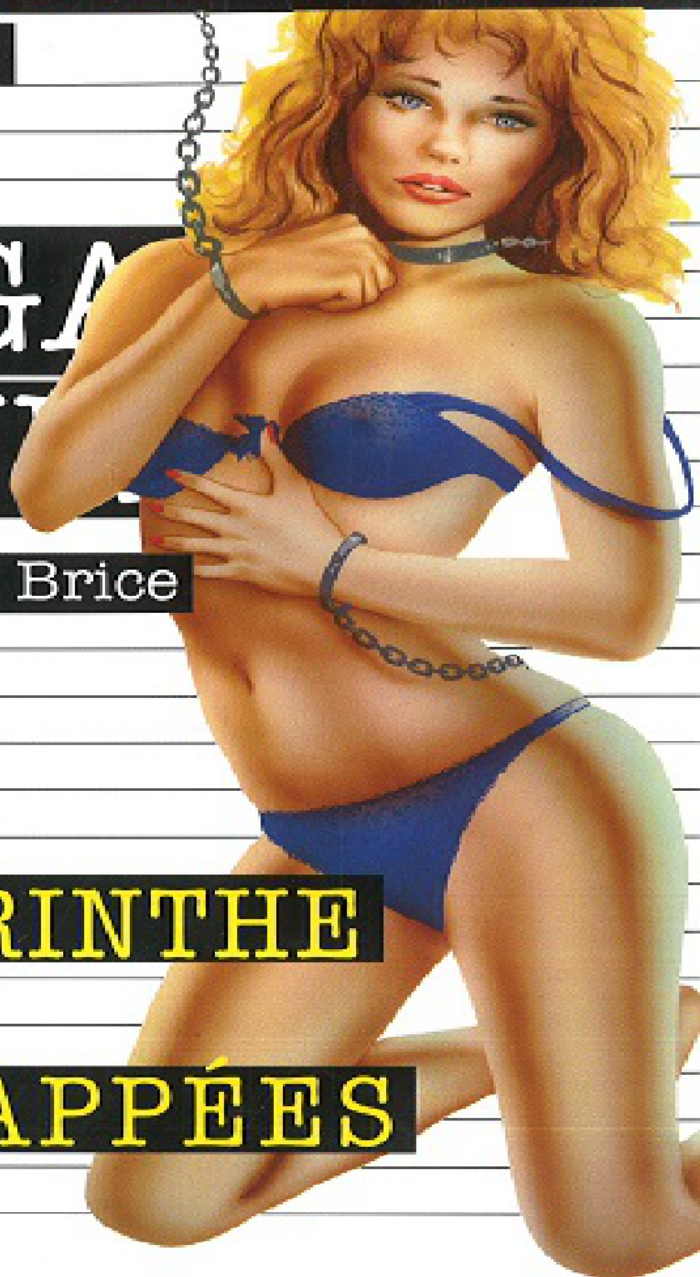
PRÉSENTE

BRIGADA MONTANA

Par Michel Brice

LE LABYRINTHE DES KIDNAPPÉES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°247)

LE LABYRINTHE DES KIDNAPPÉES

©CEGEP/VAUVENARGUES 2004. ISBN : 2-7443-0895 1

Chapitre premier

Stéphanie Sandoz ouvrit péniblement les yeux. Aussitôt, la lumière crue de l'ampoule nue, pendant du plafond de pierre, lui vrilla les pupilles, comme deux poignards à la lame effilée. Elle émit un gémissement plaintif et referma ses paupières gonflées et rouges.

Dans la seconde suivante, elle frissonna. À cause du petit courant d'air humide qui mordait sa peau entièrement nue. Et qui, malgré elle, faisait saillir les bourgeons tendres et roses de sa petite poitrine ferme.

Stéphanie rouvrit les yeux, plus lentement. Le sang se mit à battre sourdement à ses tempes. Machinalement, elle voulut remuer les bras et les jambes, pour combattre l'ankylose douloureuse qui envahissait tout son corps menu.

Évidemment, ce fut impossible.

À cause des liens qui l'entravaient, aussi étroitement qu'il était possible.

Depuis combien de temps était-elle ici ? Ligotée à ce chevalet de bois, très bas, à genoux sur le sol rugueux et humide, cuisses écartées, les bras liés si loin derrière le dos qu'ils la forçaient à se tenir perpétuellement cambrée ? Elle n'en savait rien. Il régnait dans son esprit, une sorte de brouillard cotonneux, vaguement menaçant.

Du reste, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait, Stéphanie ne parvenait même plus à se souvenir avec précision de la manière dont elle était arrivée ici, dans cette pièce tout en pierre presque noire, sans fenêtre, au plafond bas et vaguement arrondi, où le seul bruit perceptible était le ronronnement du conditionneur d'air, fixé à même la roche inégale et situé juste en face d'elle.

Il y avait comme un « blanc » dans son esprit. Un grand trou nébuleux dans lequel ses souvenirs venaient se perdre et se dissoudre irrémédiablement. À la limite, si quelqu'un lui avait affirmé qu'elle avait *toujours* vécu ici, qu'elle n'avait *jamaïs* connu la lumière et la douce chaleur du monde extérieur, que tout le reste de ce qu'elle appelait « sa vie » n'était que pur fantasme de son esprit dérangé, elle aurait été presque prête à le croire...

Elle n'était certaine que d'une seule chose : « il » allait revenir. À un moment, « il » serait derrière elle, et le cauchemar recommencerait. De

nouveau, « il » la contraindrait à faire ces choses dégoûtantes, de nouveau, « il » forcerait le barrage velouté de ses lèvres et...

Stéphanie émit un nouveau gémissement et, instinctivement, comme une bête prise dans un piège, rua des bras et des jambes pour se libérer. Elle ne réussit qu'à provoquer de nouveaux élancements douloureux dans ses muscles ankylosés : le chevalet de bois était solidement arrimé au sol, et elle-même y était attachée trop étroitement pour pouvoir bouger, ne serait-ce que de quelques millimètres.

Elle était entièrement à la merci de Monsieur Rodia.

C'est comme ça qu'il avait exigé qu'elle le nomme, la première fois, lorsqu'elle était revenue à elle, dans l'espèce de cachot humide qu'elle n'avait plus quitté depuis. D'une voix patiente, presque gentille, il lui avait expliqué que c'était le diminutif d'un prénom russe : Rodion. Et que ce prénom était celui de Raskolnikov, le triste et effrayant héros du roman de Dostoïevski, *Crime et châtiment*.

Stéphanie n'avait jamais lu *Crime et châtiment*. Mais, de ses années de lycée, encore toutes fraîches dans son cerveau de 21 ans, lui restait le souvenir du thème de ce roman : l'histoire d'un jeune homme qui commet un meurtre gratuit, juste pour voir si l'homme peut être plus fort que le remords, s'il peut éviter le châtiment.

Et, sans trop bien démêler le pourquoi du comment, le fait que son geôlier se soit affublé du même prénom que ce Raskolnikov ne semblait pas de très bon augure à Stéphanie...

Les brumes cotonneuses qui occupaient son esprit étaient en train de se dissiper lentement. Du coup, Stéphanie ressentait de manière plus aiguë la faim et surtout la soif qui lui tenaillaient le ventre. Elle en arrivait presque à souhaiter que Monsieur Rodia fasse irruption dans son cachot, où régnait une persistante odeur de salpêtre et de champignon pourri, vaguement écœurante...

Un désir qui ne l'empêcha pas de sursauter violemment, lorsque ses oreilles perçurent le cliquetis sec du verrou, juste dans son dos.

De nouveau, avec l'instinct de l'animal traqué, Stéphanie rua dans ses liens, provoquant des vrilles de douleur dans ses quatre membres et au creux de ses reins arqués.

Dans son dos, la porte s'ouvrit, avec un grincement métallique lugubre.

Le raclement lourd des semelles sur le sol de pierre rugueux résonna à ses oreilles comme une menace. De plus en plus précise et proche.

Tout en sachant que c'était inutile, Stéphanie ne put s'empêcher de ruer dans ses liens, lorsque deux grosses mains d'homme, aux phalanges envahies de poils noirs, emprisonnèrent ses petits seins fermes et superbement galbés.

Les gros doigts fébriles se refermèrent sur ses mamelons durcis par le

froid et les pincèrent sans douceur, lui arrachant un gémissement de souffrance.

— Alors, ma belle ? fit la voix sourde de l'homme qui se tenait derrière elle et qu'elle ne pouvait pas voir. On a bien dormi ? On est contente de revoir Monsieur Rodia ?

Stéphanie ne répondit rien. Parce qu'elle savait que c'était inutile ; que la question, de pure forme, n'appelait aucune réponse de sa part.

Tout son corps se mit à trembler et fut pris de frissons incontrôlables. Mais, cette fois, ce n'était plus le froid piquant sur sa peau nue : c'était la peur. Une peur viscérale, insurmontable, qui la prenait à chaque fois que « Monsieur Rodia » s'approchait d'elle.

— J'avais hâte de te retrouver, tu sais ? fit la voix masculine, en projetant son souffle chaud sur la nuque frémissante de la jeune captive. Depuis que je suis réveillé, je n'arrête pas de penser à ta bouche. Ta bouche si douce...

Malgré elle, Stéphanie nota qu'il venait de dire « Depuis que je suis réveillé » : on devait donc être le matin. Mais quel matin ? Le matin de quel jour ? C'était rigoureusement impossible à dire...

Les grosses mains velues continuaient de palper les petits seins élastiques et ronds, titillant leurs pointes rose tendre, de plus en plus proéminentes.

Stéphanie eut soudain envie de hurler, mais elle retint de justesse le cri qui montait à ses lèvres. Ça ne servirait à rien, personne ne pouvait l'entendre. Monsieur Rodia le lui avait déjà dit : là où ils se trouvaient (mais où étaient-ils ? Elle n'en savait rien...), personne ne pouvait les entendre, ni même soupçonner leur présence.

La main gauche de Monsieur Rodia quitta son sein et descendit le long de son ventre douloureusement arqué. Pour aller s'enfouir entre ses cuisses fines, dans l'or de la toison qui ombrait délicatement son intimité.

Instinctivement, Stéphanie voulut refermer les jambes. Mais elle ne put les bouger de plus d'un millimètre ou deux. Impuissante, offerte comme un animal au couteau du sacrificateur, elle dut laisser les gros doigts brutaux prendre possession du plus secret d'elle-même, se mordant la lèvre inférieure pour ne pas crier son dégoût et sa peur.

Car Monsieur Rodia la dégoûtait. Viscéralement. Le simple contact de sa peau sur la sienne la faisait frémir d'écœurement, la faisait se sentir sale, souillée. Et puis, il y avait son odeur. Un parfum fort de transpiration et de tabac froid, qui lui mettait le cœur au bord des lèvres.

Et elle savait que le pire était encore à venir...

Soudain, les mains abandonnèrent son corps, et elle ne put retenir le soupir de soulagement qui franchit ses lèvres.

— Tu as tort de te réjouir, ma belle ! ricana l'homme dans son dos. Ne crois pas que tu vas t'en tirer à aussi bon compte ! Attends un peu...

Stéphanie perçut un froissement de cuir, et son cœur se mit à battre plus vite, tandis que le sang se remettait à cogner à ses tempes, avec une force accrue.

Elle savait ce qui se préparait.

La seconde suivante, elle fut aveuglée et à demi étouffée par la pièce de cuir noir que son geôlier venait de lui enfiler sur la tête.

C'était une cagoule enveloppant toute la tête, jusqu'au cou, comme celles que portaient les bourreaux du Moyen Âge pour accomplir leur sinistre office.

La différence, c'est que celle-ci ne comportait aucune ouverture pour les yeux. C'était une cagoule aveuglante, qui mettait celui ou celle qui la portait totalement à la merci de celui ou celle qui la lui imposait.

Elle comportait juste deux trous minuscules à hauteur du nez, pour permettre la respiration, et une large fente au niveau de la bouche, qui pouvait s'ouvrir et se fermer au moyen d'une grosse fermeture à glissière.

En plus, le cuir souple adhérait si parfaitement et si étroitement à tous les contours du visage que la cagoule provoquait chez Stéphanie une sensation d'étouffement très paniquante, alors même qu'elle continuait à pouvoir respirer presque normalement par les deux minuscules orifices du nez.

— Maintenant, ma belle, souffla Monsieur Rodia, en venant se placer juste devant elle, tu vas m'offrir la seule chose que tu as de précieuse : ta bouche...

Malgré elle, en prévision de ce qui allait suivre, Stéphanie serra l'une contre l'autre ses lèvres pulpeuses et naturellement rouges.

Avant qu'elle ait eu le temps de réaliser qu'elle *n'aurait pas dû* faire ça, que c'était une rébellion de sa part, son bourreau la gifla à toute volée, à gauche puis à droite, sa main claquant sur ses joues gainées de cuir noir.

Stéphanie poussa un cri, qui s'étrangla dans sa gorge en une sorte de sanglot pitoyable.

Puis, domptée, résignée, elle desserra les lèvres.

— Espèce de petite putain ! gronda Monsieur Rodia. Qui es-tu pour espérer me résister ? Tu n'es plus rien ! Depuis que tu es arrivée ici, tu n'es qu'une esclave totalement en mon pouvoir ! Tu n'existes plus qu'en fonction de mes désirs, sache-le ! Et mon désir, c'est ta bouche qu'il concerne. Tu n'es plus que ça, à mes yeux : une bouche...

Tous les sens comme aiguisés par la peur qui la possédait, Stéphanie entendit le bruit caractéristique d'une fermeture à glissière que l'on descendait. Puis, un froissement d'étoffe, le glissement d'un vêtement sur de la peau nue...

Enfin, alors qu'une odeur musquée, animale, envahissait ses narines, quelque chose de dur et de souple à la fois vint se frotter contre ses lèvres closes. Quelque chose de chaud et de palpitant, que Stéphanie identifia aussitôt : c'était le sexe de Monsieur Rodia, qu'il venait d'extraire de son

pantalon dégrafé.

Un sexe nouveau et épais, en pleine érection.

Elle se contraignit à rester parfaitement immobile. Surtout, ne pas chercher à tourner la tête à droite ou à gauche : ce serait considéré comme un refus de sa part, et lui vaudrait alors une nouvelle paire de gifles à assommer un bœuf. Il fallait rester passive, soumise, offerte, complaisante...

— Tu vas me sucer bien gentiment, maintenant, ma belle ! souffla son bourreau, d'une voix à peine audible. Et tâche de t'appliquer, hein ! Sinon...

Le fait qu'il ne précise pas sa menace rendait celle-ci encore plus effrayante, dans l'esprit de Stéphanie. Alors, avec une sorte d'empressement fiévreux, elle écarta ses lèvres pulpeuses et douces.

Aussitôt, la virilité tendue et épaisse se rua à l'intérieur de sa bouche, manquant l'étouffer. Stéphanie sentit une panique irrépressible l'envahir, sous l'intrusion de ce pieu de chair nouvelle qui vint buter au fond de sa gorge.

En respirant bien à fond, elle s'efforça de maîtriser les spasmes de sa poitrine, de détendre tous les muscles de sa bouche, afin d'admettre en elle le membre qui l'asphyxiait.

Et elle y parvint. Rapidement, elle réussit à reprendre une respiration normale. D'autant que le sexe mâle s'était, dans le même temps, retiré d'elle presque entièrement.

Mais ce fut pour replonger jusqu'au fond de sa gorge avec encore plus de vigueur. Tandis que, de nouveau, les mains brutales de Monsieur Rodia parcouraient son corps nu et sans défense, en explorant les recoins les plus secrets et les plus délicats.

Afin de chasser la peur qui l'oppressait, et aussi dans l'espoir d'être débarrassée le plus vite possible de cette verge qui pilonnait sa bouche, Stéphanie se concentra sur ce qu'elle avait à faire, sur l'ignoble caresse qu'on exigeait d'elle.

Enfin, ignoble, cette fellation ne l'était pas *en elle-même*. C'est même une pratique qui procurait beaucoup de plaisir à Stéphanie, *avant*. Avec les garçons qu'elle se choisissait pour amants. Notamment avec Fabrice, son dernier petit ami en date. Celui-là, elle ne se lassait pas de prendre son superbe sexe dans sa bouche, de le faire coulisser lentement entre ses lèvres, d'enrouler sa langue autour de la hampe frémissante, à la fois dure et si douce. Elle adorait lui arracher des gémissements de plaisir, rien que par le travail de ses lèvres et des muscles de ses joues. Mais, ça, c'était avec Fabrice...

Stéphanie s'efforça de chasser de son esprit ces images d'un temps révolu ; ces images d'avant qu'elle ne bascule dans cet incompréhensible et effrayant cauchemar.

Elle se concentra sur ce qu'elle faisait, afin d'en finir au plus vite. Faisant de sa langue souple et chaude un véritable fourreau vivant, elle l'enroula

autour du gros champignon gonflé qui allait et venait entre ses lèvres, tout en accentuant la pression de ces dernières sur le membre qui l'envahissait. L'effet fut quasi immédiat.

— Aah ! oui, comme ça ! haleta Monsieur Rodia. Tu sucés comme une vraie petite pute ! C'est trop bon ! Encore, surtout ne t'arrête pas ! Prends-la à fond ! Pompe-moi la bite jusqu'au bout !

En même temps qu'il dévidait son chapelet d'obscénités d'une voix rauque, son partenaire avait accéléré le mouvement de va-et-vient de ses hanches, s'enfonçant de plus en plus loin dans sa gorge, ce qui la faisait hoqueter à chaque fois.

Enfin, lorsqu'il empoigna à deux mains sa tête entièrement gainée de cuir noir, Stéphanie comprit que sa délivrance était proche.

Mais, pour ça, il restait une dernière épreuve à subir...

Monsieur Rodia éructa à pleine voix. Son corps se tendit, comme sous l'effet d'un brusque courant électrique qui l'aurait traversé de part en part.

Et Stéphanie reçut dans sa bouche un flot de semence épaisse et chaude, dont l'acre saveur faillit la faire vomir.

— Avale ! ordonna son violeur d'une voix grondante. N'en perds pas une goutte, surtout ! Sinon...

Toujours cette menace, imprécise, effrayante...

Docile, maîtrisant le dégoût qui la possédait, Stéphanie se força à déglutir, afin d'absorber les jets brûlants qui aspergeaient sa langue et l'intérieur de ses joues.

Lorsque, enfin, le membre viril abandonna sa bouche, elle voulut dire quelque chose, adresser une sorte de supplique à son geôlier.

Elle n'en eut pas le temps : d'un geste rapide et précis, Monsieur Rodia venait de refermer la fermeture à glissière de la cagoule, obturant complètement ses lèvres.

— Je ne veux pas t'entendre, petite putain ! grinça-t-il d'une voix désagréablement métallique. Tu n'as rien à dire, rien à demander, d'accord ? Je suis le maître absolu, ici ! Maître de ta vie, maître de ta mort !

Il se radoucit brusquement :

— Mais, n'aie pas peur : je vais revenir très vite, pour te donner à boire et à manger. Et je t'emmènerai aussi à la salle de bain, pour te rafraîchir et te dégourdir un peu le corps. C'est que ça ne doit pas être très agréable, d'être attachée comme ça, hein ! Mais, bon, que veux-tu : c'est ton destin, tu ne peux absolument rien y changer ! Prends ton mal en patience, je serai là bientôt. Le temps d'aller honorer tes deux compagnes...

Sans plus s'occuper des gémissements étouffés de Stéphanie sous son masque de cuir, Monsieur Rodia se dirigea vers la porte entrebâillée, qu'il referma soigneusement au verrou derrière lui, alors que la jeune femme aurait

été bien en peine de se détacher du chevalet.

Mais c'était avant tout pour ça que lui, Monsieur Rodia, était un être supérieur, contre lequel personne ne pouvait rien : parce qu'il ne négligeait aucun détail, parce qu'il pensait à tout, prévoyait tout, remédiait à tout. C'est ce qui le rendait absolument imbattable.

Comme le monde n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Monsieur Rodia poussa un profond soupir de satisfaction, et resta près d'une minute, rigoureusement immobile, respirant l'air humide et odorant de l'espèce de couloir au plafond rocheux où il se trouvait.

Il passa une main machinale dans ses cheveux bruns clairsemés, les ramenant vers l'arrière du crâne. Puis, de ses petits yeux un peu trop rapprochés, il observa tour à tour les trois portes métalliques, chacune fermée par un gros verrou d'acier luisant, qui donnait sur le couloir sombre.

Ses Trois Grâces.

C'est comme ça qu'il avait baptisé les trois filles enfermées séparément derrière chacune de ces portes. Enfermées par ses soins. Les instruments de sa vengeance.

Une vengeance dont l'heure allait enfin sonner, après tant d'années de rumination et d'aigreurs. Tant d'années de silence, tant d'années à sourire sans envie, à jouer les bons petits employés modèles. Tant d'années à préparer, dans sa tête, dans le silence de ses nuits sans sommeil, le coup d'éclat qui allait enfin révéler son génie au monde, ébahi.

C'était pour bientôt...

Mais, avant, il pouvait encore s'amuser un peu avec ses prisonnières, avec ses Trois Grâces.

La petite séance avec Stéphanie l'avait mis en train. Au lieu de résorber son excitation, les lèvres de la petite blonde n'avaient fait que la stimuler. À présent, il avait besoin de quelque chose de plus fort, de plus « relevé », et il se sentait parfaitement capable, physiquement, d'honorer encore sa Deuxième Grâce. Une endurance dont, à 56 ans bien sonnés, il n'était pas peu fier.

Pour cela, il lui suffisait de pénétrer dans le « deuxième cercle », comme il disait, c'est-à-dire de déverrouiller la porte de la pièce du milieu. Ce qu'il fit aussitôt.

Monsieur Rodia s'arrêta sur le seuil de la pièce sans fenêtre, éclairée par l'unique ampoule blafarde qui pendait du plafond de pierre brute et inégale. Pièce exactement semblable à celle qu'il venait de quitter.

Au centre, se trouvait aussi le même chevalet de bois, mais celui-ci était plus allongé, et surmontée d'une planche de bois poli horizontale.

Planche sur laquelle était ligotée la Deuxième Grâce.

Une fois de plus, comme à chaque fois qu'il pénétrait dans le deuxième

cercle en venant du premier, Monsieur Rodia jouit intensément du contraste que lui offraient les deux Grâces entre elles.

À savoir, Stéphanie Sandoz dans la première, et Samia Bachir dans la seconde.

Autant les cheveux de Stéphanie étaient fins et d'un blond d'or pâle, presque blanc, autant la crinière de Samia était lourde, épaisse et d'un noir brillant, avec des reflets moirés, tirant sur le violet.

Le corps de la Première Grâce était mince, encore un peu adolescent, à la peau très blanche, celui de la Deuxième avait la peau mate et présentait des courbes voluptueuses, exubérantes d'une chair épanouie et fraîche.

Ses seins étaient lourds, légèrement tombant, agrémentés de larges aréoles d'un brun presque violet, alors que ceux de Stéphanie étaient à peine renflés et présentaient deux petits mamelons rose tendre, comme ceux d'une gamine.

La toison intime de la Première Grâce était du même blond que ses cheveux, et tellement fine, tellement discrète, qu'elle voilait à peine les trésors nacrés qu'elle était censée masquer aux regards. Alors que celle de Samia était dense, drue, fournie, bouclée, d'un noir de jais, et proliférait comme une jungle entre ses cuisses pleines et sur son ventre imperceptiblement bombé.

Enfin, tandis que Stéphanie avait un visage très fin, aux pommettes légèrement saillantes et aux joues creuses, agrémenté de deux yeux d'un bleu délavé, Samia avait une figure ronde, mangée par deux grands yeux d'un noir profond.

Un visage qui, pour l'instant, était totalement invisible. À cause de la cagoule de cuir exactement semblable à celle que Monsieur Rodia avait enfilée à Stéphanie avant de jouir de sa bouche docile. Une cagoule aveugle, dont, la veille au soir, par simple caprice, il avait laissé la fermeture à glissière de la bouche totalement close, l'empêchant ainsi de proférer autre chose que des gémissements et des grognements inarticulés.

Samia était toujours dans la position où son geôlier l'avait solidement ligotée la veille, avant de la quitter pour la nuit. À savoir étendue sur le dos sur la planche de bois poli, les jambes pendantes et écartées, les chevilles liées aux pieds du chevalet, et les mains menottées entre elles par en dessous, ce qui infligeait à ses bras une torsion qui, à force, devait être horriblement douloureuse.

Mais, ça, Monsieur Rodia s'en fichait royalement. De toute façon, par rapport au sort qui était réservé aux Trois Grâces, cette douleur musculaire pouvait encore passer pour une bénédiction...

De par sa position, le corps de la jeune fille présentait une cambrure délicieusement obscène aux yeux de son bourreau, qui la contemplait avidement depuis l'embrasure de la porte. De là où il était, il avait une vue imprenable sur le buisson touffu de son ventre, et, à cause des reins creusés, sur les mystères nacrés et fragiles qui se trouvaient dissimulés sous cette petite

forêt triangulaire et sombre.

Les gros seins de Samia étaient légèrement affaissés de chaque côté de son buste, comme deux oreillers moelleux. Et, jaillissant de sous la cagoule de cuir noir, sa lourde chevelure pendait pratiquement jusqu'au sol de pierre rugueuse et perpétuellement humide.

Sentant sans doute la présence de son geôlier, la jeune femme s'agita dans ses liens, et un gémissement étouffé s'échappa de sous la cagoule de cuir, qui la moulait comme une seconde peau, épaisse et vaguement effrayante.

Après s'être longuement rassasié de la vue de ce corps nu, offert, écartelé dans ses liens, Monsieur Rodia s'avança vers le chevalet, faisant lourdement racler ses semelles de cuir sur la pierre inégale.

— Alors, ma Belle, comment ça va ce matin ? claironna-t-il d'une voix joyeuse. On a passé une bonne nuit ? J'espère que tu n'as pas trop souffert de cette position... disons : assez inhabituelle... Ah ! mais c'est vrai : j'oubliais que tu ne peux pas me répondre ! Ça ne fait rien, va : ça ne va pas nous empêcher de nous donner un peu de bonheur, toi et moi...

Tout en parlant, Monsieur Rodia avait posé sa main droite sur le ventre frissonnant de Samia, avant de la faire remonter vers la lourde poitrine, dont le froid piquant et humide qui régnait dans la pièce faisait saillir les gros mamelons brun violacé.

Il les tritura un moment, l'un après l'autre, entre le pouce et l'index, en appréciant la texture légèrement grenue sous la pulpe de ses doigts.

— C'est incroyable, l'effet que tu me fais, ma belle ! s'exclama-t-il sourdement, sans cesser de malaxer les deux gros seins élastiques de sa victime, dont la tête encagoulée s'agitait mollement de droite à gauche, en gémissant sans discontinuer. Rien que de te tripoter les nichons et je rebande déjà ! Oui, je dis bien « rebander », car figure-toi que j'ai déjà pris un peu de bon temps avec l'une de tes deux petites camarades ! J'espère que tu n'es pas jalouse, au moins ? Mais, c'est vrai, que je suis donc bête : j'oublie toujours que vous ne vous connaissez pas encore ! Tiens, maintenant que j'y pense, il faudra que j'organise une petite rencontre entre vous trois... avant l'issue finale.

Son ton s'était brusquement durci sur les derniers mots, devenant presque caveux.

Dans le même temps, sa main gauche, jusqu'à présent inactive, était venue s'enfouir entre les cuisses charnues de sa victime sans défense. Sous la peau satinée et mate de Samia, les muscles se contractèrent, indiquant que, machinalement, elle essayait de resserrer les jambes pour interdire à la main masculine l'accès à son intimité. Peine perdue, évidemment.

Les doigts impatients de Monsieur Rodia s'enroulèrent un moment dans les boucles noires qui proliféraient à cet endroit secret, effleurant les pétales de nacre qui se repliaient en dessous, comme ceux d'une fleur non encore

éclose.

— Tu aimes ça, hein ? proféra l'homme d'une voix sourde, presque sans desserrer les lèvres. Tu aimes que Monsieur Rodia te branle, avoue-le ! Toutes les petites salopes de ton espèce adorent ça, et je suis bien placé pour le savoir ! Si tu savais combien j'en ai croisé, des putains lubriques dans ton genre... Oh ! bien sûr, à cette époque-là, elles ne s'intéressaient pas à moi, tu penses ! Elles faisaient comme si je n'existais pas, comme si j'étais complètement transparent ! Mais ça va changer, maintenant, je peux te l'assurer. Le monde va apprendre qui je suis ! Et il regrettera, ils regretteront tous de m'avoir traité comme ils l'ont fait, ces ordures !

À mesure qu'il parlait, le visage de Monsieur Rodia s'était empourpré. Et c'est avec une brutalité de plus en plus grande qu'il fouillait le ventre écartelé de Samia, laquelle ne cessait plus de pousser de petits gémissements pitoyables sous le masque de cuir qui l'aveuglait complètement.

Parfois, la main de l'homme s'égarait encore plus bas, dans le profond sillon séparant les deux fesses charnues de sa victime, et l'un de ses doigts effleurait le petit œillet brun et plissé qui s'y trouvait niché. Mais, dès qu'il entraînait en contact avec l'ouverture la plus secrète du corps féminin, Monsieur Rodia faisait marche arrière.

Car, d'après les règles qu'il avait lui-même édictées, cet endroit du corps de Samia lui était interdit. Avec elle, seule la « voie naturelle » était permise.

Pour le reste, il devait pénétrer dans le troisième cercle...

Avec une sorte de rage muette, qui faisait étinceler ses petits yeux rapprochés et grincer ses dents grisâtres, Monsieur Rodia abandonna momentanément le corps frissonnant de Samia. Pour se dégraffer fébrilement.

Un membre raide et noueux jaillit à l'air libre. Durant une seconde ou deux, Monsieur Rodia faillit arracher la cagoule qui aveuglait sa victime. Pour qu'elle contemple le poignard de chair qui allait la transpercer, se ficher en elle jusqu'à la garde. Et aussi pour jouir de la peur qu'il lirait alors dans ses grands yeux noirs.

Car il avait besoin de ça, Monsieur Rodia. C'est une chose dont, malgré son âge déjà avancé, il n'avait pris conscience que relativement récemment : il avait besoin d'inspirer de la peur aux filles dont il tirait son plaisir. De la peur ou même du dégoût, peu importait.

Ce qu'il ne supportait plus, c'est ce qu'il avait enduré avec ses quelques partenaires, durant trop d'années : cette espèce d'indifférence polie, de sollicitude vaguement ennuyée que les femmes lui témoignaient, quand elles consentaient à ouvrir leurs cuisses pour lui.

En tout cas, c'est comme ça qu'il avait toujours ressenti leur pseudo-gentillesse, leurs minauderies un peu niaises : en fait, elles se foutaient de lui, elles jouaient. Bref, elles trichaient. De manière éhontée.

Tandis que, avec des sentiments aussi violents et profonds que la terreur

ou la répulsion, on ne pouvait pas feindre. Là, c'était des sentiments vrais qu'il faisait naître chez elles. Et il avait découvert que ça lui procurait des sensations intenses, un plaisir infini...

— Je sais que tu es impatiente de me recevoir, ma belle ! gronda-t-il, tout en promenant la tête gonflée de son sexe sur le ventre mat de Samia et sur le haut de ses cuisses, y dessinant d'invisibles arabesques. Tu sais que je vais te prendre, hein ? Te baiser bien à fond ! Eh bien ! tu peux te réjouir : c'est maintenant !

Joignant le geste à la menace, Monsieur Rodia empoigna à pleines mains les cuisses douces de Samia et les écarta autant qu'il le put, distendant les liens qui mordaient dans sa peau délicate et satinée.

Puis, il se plaça debout devant elle, entre ses jambes, et constata avec satisfaction, une fois de plus, que son membre palpitant et dur arrivait juste à hauteur du buisson bouclé qui s'épanouissait avec la sombre luxuriance d'une fleur carnivore et vorace.

D'un violent coup de reins, il s'enfonça avec délices dans ce ventre féminin sans défense. Samia eut un soubresaut de tout le corps, mais elle ne put rien faire pour se soustraire au membre raide qui la perforait.

Dès qu'il fut fiché en elle, Monsieur Rodia se pencha en avant, vers la volumineuse poitrine de Samia. Et, tout en allant et venant entre ses cuisses, à une cadence de plus en plus rapide, il saisit l'un des mamelons dressés entre ses lèvres et le mordit violemment. Le violent soubresaut que fit la malheureuse, fouettée par la douleur, se répercuta à tout son corps, et Monsieur Rodia en ressentit délicieusement les vibrations jusque dans son propre sexe, étroitement enserré dans le réceptacle féminin, si chaud, si vivant...

Une nouvelle fois, il mordit à pleines dents le mamelon tendre qui saillait entre ses lèvres. Tellement fort que le corps de Samia, en se tendant, menaça de déséquilibrer le chevalet sur lequel elle était ligotée.

Et qu'un filet de sang vermeil se mit à couler le long de son sein gonflé jusqu'à son ventre qui palpitait de plus en plus vite, sous l'effet conjugué de la peur et de la souffrance.

Avec une avidité goulue et des grognements de bête, Monsieur Rodia lécha fiévreusement ce liquide chaud, s'en barbouillant les lèvres et le menton. Au même instant, une brusque chaleur explosa dans ses reins et se propagea à une vitesse inouïe dans tout son bassin.

La seconde d'après, il explosa en râlant dans le ventre étroit qu'il pilonnait de toute sa puissance, en longs jets brûlants et spasmodiques.

Ses gros doigts poilus agrippés aux seins de sa victime, comme autant de crochets de chair et d'os, il jouit longuement, la tête renversée en arrière, son ventre collé au sien.

Lorsqu'il se retira enfin de l'intimité qu'il venait de souiller et de meurtrir,

Samia se détendit brusquement et de gros sanglots muets agitèrent son ventre et ses seins, tandis que sa tête gainée de cuir roulait sur le côté droit.

— Je vais bientôt revenir, promit Monsieur Rodia, d'une voix brusquement redevenue normale. Je vais aller chercher de quoi te nourrir, puis nous ferons ta toilette. En attendant, reste bien sage, d'accord ?

Après s'être rajusté, Monsieur Rodia quitta la pièce, dont il referma soigneusement le verrou derrière lui. Ses yeux se posèrent sur la porte du troisième cercle, cadénassée elle aussi. Durant une seconde ou deux, il fut tenté d'aller y retrouver Carole.

Carole Blamont, sa Troisième Grâce. L'occupante du troisième cercle. Celle à qui, par décret, il avait réservé le viol de la « voie interdite »...

Mais, au lieu de ça, il tourna les talons avec un profond soupir de regret. Les ans commençaient à peser sur ses épaules, malgré la forme physique dont il s'enorgueillissait. Et, à 56 ans bien tassés, il ne se sentait plus capable d'honorer convenablement une troisième femme dans la foulée des deux premières. Tant pis : ce serait pour un peu plus tard.

Après tout, il avait encore du temps devant lui, pour profiter pleinement d'elles.

Même si, à présent, il était temps de lancer le compte à rebours. De déclencher le mécanisme d'horlogerie qui, à l'heure précise où il l'avait décidé, allait faire exploser la formidable bombe à laquelle il travaillait en secret depuis tant d'années. Minutieusement, silencieusement, dans les profondeurs de son esprit supérieur.

Monsieur Rodia parcourut le long couloir sombre et rocheux dans l'autre sens. Après le coude que celui-ci faisait sur la droite, presque à angle droit, il déboucha dans une grande pièce carrée, elle aussi dépourvue de la moindre ouverture sur l'extérieur. Mais munie, comme les trois cercles des Grâces, d'un appareil à conditionnement d'air.

En plus du coin aménagé en douche, l'espace rectangulaire était meublé d'un bureau de bois, surmonté d'un ordinateur « iMac », lui-même relié à une imprimante, d'une chaise cannelée et d'une sorte de secrétaire à demi verrouillée.

Monsieur Rodia s'installa au bureau. La chaise craqua légèrement sous son poids. Il mit l'ordinateur sous tension et, le temps que le logiciel lance les différentes applications, ferma les yeux, la tête penchée en avant, les deux mains jointes sous le menton.

Dans une attitude de profond, et même de fervent recueillement.

Autour de lui régnait un épais silence, encore rehaussé par le léger bourdonnement de l'appareil chargé de puiser l'air dans la pièce sans ouverture.

C'était le grand jour. SON grand jour. Dans quelques minutes, il allait

lancer la machine qui le conduirait à la gloire. Une gloire sombre, effrayante, mais dont l'éclat noir n'en finirait plus de briller, une fois que le monde aurait pris connaissance de son génie.

Il allait leur montrer, à tous, de quoi il était capable. Leur faire comprendre, aux humains, à quel point ils avaient eu tort de le traiter comme une quantité négligeable. Il repensa au cri désespéré poussé par l'homme du souterrain, dans le roman de Dostoïevski[1], son maître absolu : « *Eux, ils sont si nombreux, et moi je suis seul !* »

C'est cela, il était seul, lui aussi ; il l'avait toujours été. Mais, à la différence du triste héros de Dostoïevski, les autres ne lui faisaient pas peur, même s'ils étaient si nombreux.

Parce que, lui, il était le plus fort, et il allait leur en faire la démonstration à tous.

À tous, mais principalement à deux d'entre eux. À ces deux hommes répugnants, auxquels, depuis tant d'années, Monsieur Rodia ne parvenait jamais à penser sans un tressaillement de colère. Ces deux brutes ignobles qui avaient tout fait pour le détruire.

Aujourd'hui, l'heure de sa vengeance avait sonné, et il allait leur montrer de quoi il était capable.

Monsieur Rodia saisit nerveusement la souris de son ordinateur et pointa la petite flèche mobile de l'écran sur l'une des petites icônes alignées verticalement à droite.

Non, ce n'était même pas d'une vengeance qu'il s'agissait. C'était plus noble, plus grand que cela ! Les deux êtres malfaisants qui l'avaient négligemment écrasé sous leur talon, comme un vulgaire cafard, allaient bientôt le voir, muets de stupeur et d'admiration, se dresser devant eux de toute sa formidable stature, sa stature réelle, celle qu'ils n'avaient pas voulu voir, à l'époque.

Et, alors, ils en resteraient anéantis, pantelants face à son triomphe.

Monsieur Rodia ouvrit le document. C'était une lettre, dont seul l'en-tête était rédigé. Il n'y avait plus qu'à écrire le texte. En pesant bien chaque mot.

Après, dans ce labyrinthe spirituel qu'il avait mis au point juste pour eux, ces deux êtres honnis iraient se perdre et ils n'en trouveraient jamais la sortie.

Et les trois filles innocentes qui s'y trouvaient d'ores et déjà enfermées périraient par leur faute. À cause de leur manque d'intelligence et de lucidité. Ensuite, ils seraient à jamais déconsidérés, ces deux hommes dont les noms, lorsqu'il les prononçait à voix basse, pour lui seul, suffisaient à faire grincer les dents de Monsieur Rodia.

Charlie Badolini et Boris Corentin.

Chapitre II

— Salut, Mémé, comment ça va ce matin ? claironna le commandant de police Boris Corentin, en voyant son fidèle équipier, le capitaine Aimé Brichot, pénétrer dans le bureau des Affaires recommandées, la section reine de la célèbre Brigade mondaine, dont ils étaient les plus beaux fleurons.

— Comme un lundi... grommela le nouvel arrivant, en repliant son parapluie d'un geste sec.

Corentin leva un sourcil étonné :

— Mémé, je te signale qu'on est mardi, là...

— Et alors ? fit Brichot sans se déridier. Je ne vois pas en quoi ça m'empêcherait d'aller « comme un lundi » ! C'est-à-dire plutôt mal, pour ne rien te cacher...

— On peut savoir ce qui t'arrive ? demanda Corentin, en allumant sa première cigarette légère de la journée.

Depuis plusieurs mois, il avait notablement réduit sa consommation tabagique, s'efforçant de ne jamais dépasser huit cigarettes par jour. Mais il refusait d'arrêter pour le moment. Simplement parce que la façon dont on stigmatisait les fumeurs depuis quelques années avait tendance à l'agacer prodigieusement. Du coup, il n'était pas très loin de considérer ses huit « tiges » quotidiennes comme un acte de résistance au conformisme ambiant...

— Il ne m'arrive rien, répondit Aimé Brichot, en prenant place derrière son bureau. Et c'est justement pour ça que je vais mal. Je ne sais pas ce que j'ai, mais c'est comme ça : je *m'emmerde*, qu'est-ce que tu veux...

Du coup, Boris Corentin regarda son ami d'un œil réellement inquiet :

— Tu ne serais pas en train de nous couvrir une petite dépression, quand même ?

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Même pas ! Ça, au moins, ça me rendrait un peu intéressant à mes propres yeux ! Tandis que là, rien ! Le calme plat ! Les grandes steppes de l'Asie centrale...

Il se détendit un peu et s'extirpa même un pâle sourire, à l'adresse de sa

flèche [2] :

— Mais, bon, c'est pas la peine de te faire de la bile, hein : ça me fait ça quasiment à chaque début de printemps, alors... Sauf que, d'habitude, j'attends que ça passe sans rien en dire à personne, voilà tout.

Boris Corentin allait répondre quelque chose, lorsque son téléphone de bureau se mit à donner de la voix. Il attendit la deuxième sonnerie pour décrocher. Et reconnut tout de suite la voix éraillée de Charlie Badolini – surnommé « Baba » par ses inspecteurs, commissaire divisionnaire de son état et patron de la BRP, la Brigade de Répression du Proxénétisme, autrement dit la Brigade mondaine.

Corentin écouta en silence ce que le patron avait à lui dire, se contentant de ponctuer son discours de quelques grognements d'assentiment. Lorsqu'il eut raccroché, il se tourna vers Aimé Brichot avec un air un peu surpris :

— Tu ne devineras jamais pourquoi Baba veut nous voir...

— Pour nous augmenter ? suggéra Brichot du tac au tac.

— Perdu ! sourit Corentin, ce n'est quand même pas *aussi extravagant* que ça ! Non, figure-toi qu'il nous attend dans son bureau, sous prétexte qu'il vient de recevoir, par le courrier, *une lettre intéressante*.

Ce fut au tour d'Aimé Brichot d'avoir l'air étonné :

— Une lettre ? Et depuis quand le patron nous convoque pour nous lire son courrier ?

— Depuis ce matin, soupira Corentin en se levant de son fauteuil à roulettes. « C'est nouveau, ça vient de sortir », comme diraient tes filles ! Allez, en route...

Dans le bureau du commissaire divisionnaire, sitôt franchie la double porte capitonnée, les deux inspecteurs retrouvèrent le brouillard tabagique auquel ils ne s'étaient jamais totalement habitués. Produit par les cigarettes brunes sans filtre que Charlie Badolini fumait pratiquement à la chaîne. Car s'il y avait une personne, et une seule, sur qui les campagnes antitabac resteraient à tout jamais sans le moindre effet, c'était lui et personne d'autre...

— Approchez, messieurs, il nous arrive quelque chose d'intéressant, ce matin... leur lança-t-il de derrière son grand bureau.

Bureau de style Empire, ce qui était bien le moins pour un Corse « pur jus » comme Charlie Badolini.

Boris Corentin prit place dans l'un des deux fauteuils réservés aux visiteurs, et Aimé Brichot se carra dans l'autre, lissant machinalement la pointe droite de sa moustache.

Par-dessus son bureau, Charlie Badolini tendit à Corentin une feuille de papier pliée en deux :

— Tenez, commencez par lire ça...

Boris déplia la feuille, qui contenait une dizaine de lignes dactylographiées, visiblement issues d'une imprimante d'ordinateur, à en juger par la régularité et la qualité de l'encrage, ainsi que par la présentation de l'ensemble. En saisissant la feuille entre ses doigts et en l'examinant de plus près, Corentin se rendit compte qu'il s'agissait en fait d'une photocopie. La courte lettre, qui était adressée nommément à « monsieur le commissaire divisionnaire Charlie Badolini », et datée de la veille, disait ceci :

Cher commissaire,

C'est un petit jeu amusant que je viens vous proposer aujourd'hui. Ou, si vous aimez mieux, une sorte de test d'intelligence. Je vous conseille de mettre vos plus fins limiers sur le coup car, comme vous allez le comprendre tout de suite, l'enjeu est d'importance.

Vous trouverez ci-joint les photos de trois jeunes femmes, ainsi qu'une photocopie de leurs papiers d'identité, cela afin de vous éviter de me prendre pour un plaisantin. Ces trois jeunes personnes sont actuellement sous ma garde... et c'est à vous de les retrouver, dans le délai que j'ai décidé de vous impartir. Passé ce délai, ce ne sera même plus la peine de chercher.

En effet, si dans quatre (4) jours, à dix heures et demie précises, heure de réception par vous de la présente lettre, vous ne les avez pas retrouvées, ces trois pauvres victimes innocentes cesseront de respirer. Peut-être, dans ma grande bonté, vous accorderai-je un sursis jusqu'à midi... mais ce n'est pas certain.

Veuillez prendre connaissance, ci-après du premier indice permettant d'entrer dans mon labyrinthe. À vous, ensuite, d'en trouver la sortie...

Je vous prie d'agréer, monsieur le commissaire divisionnaire, mes plus respectueuses salutations.

Évidemment, la lettre ne comportait aucune signature. Mais, après un « blanc » sous la formule de politesse, il y avait encore trois phrases, dont Boris Corentin prit aussitôt connaissance, le front barré par un pli soucieux :

Il monta à cet autel d'airain, devant le tabernacle de l'alliance, et immola dessus mille victimes (Paralipomènes, I, 35).

Midi étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières (Rois, XVIII, 17).

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une

Boris Corentin passa la lettre à Aimé Brichot et garda le silence, le temps que son coéquipier prenne à son tour connaissance de l'étrange missive.

— C'est une blague ou quoi ? soupira ce dernier, en rendant la feuille de papier à Charlie Badolini.

— Ça *aurait pu* l'être, répondit celui-ci, et c'est la première explication qui m'est venue à l'esprit, tout à l'heure, en lisant ce salmigondis. Seulement...

— Seulement, enchaîna Boris Corentin, vous avez eu tout de suite le réflexe de vérifier si les trois filles en question avaient bel et bien disparu...

— Exact, confirma le commissaire divisionnaire, en tendant à ses deux hommes les photocopies de trois cartes d'identité. Stéphanie Sandoz a disparu voici neuf jours, entre son bureau et son domicile de Versailles. Samia Bachir, qui vit à Gif-sur-Yvette, a été vue pour la dernière fois il y a six jours. Quant à Carole Blamont, cela fait déjà deux semaines qu'elle a déserté le domicile de ses parents, avec qui elle vit toujours, aux Ulis. Conclusion qui s'impose : nous n'avons pas affaire à un plaisantin, messieurs ! Du reste, jetez plutôt un coup d'œil sur ces clichés...

Il tendit aux deux inspecteurs trois photos format Polaroid. Corentin et Brichot y découvrirent trois filles nues, enchaînées dans des postures diverses sur une sorte de grand chevalet de bois. Hormis le fait qu'elles avaient les yeux bandés, il était facile de voir qu'il s'agissait bien des malheureuses que venait de citer Charlie Badolini.

— Évidemment, soupira Corentin, notre homme a pris soin de les cadrer suffisamment serrées pour qu'on ne puisse rien voir du décor qui se trouve autour.

— Il faudrait essayer de faire « parler » la lettre ainsi que les documents joints, crut bon d'observer Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope léger, le long de son nez busqué.

Charlie Badolini le fusilla d'un regard noir :

— Parce que vous croyez vraiment que je vous ai attendu pour y penser, Brichot ? Tout ce que vous avez entre les mains sont des photocopies, évidemment ! Les originaux sont déjà entre les mains des gars du labo.

— Vous vous attendez à des miracles, patron ? demanda Corentin d'un air de doute.

— Pas plus que vous, grimaça le commissaire divisionnaire. Ce type a dû parfaitement préparer son coup. Mais enfin, une erreur de sa part est toujours possible et nous n'avons le droit de négliger aucune piste. En attendant...

Charlie Badolini laissa sa phrase en suspens, et Boris Corentin la rattrapa au vol :

— En attendant, on a intérêt à se pencher sur les trois citations qui nous sont proposées, et à trouver ce qu'elles signifient, dit-il en reprenant la lettre sur le coin du bureau.

Il les relut lentement, à voix basse, en remuant légèrement les lèvres.

— Vos conclusions ? finit par demander Charlie Badolini, avec un peu d'impatience dans le ton.

Boris Corentin inspira profondément, puis se lança :

— Bon, d'abord, il est évident qu'il s'agit de citations extraites de la Bible. De l'Ancien Testament, pour être précis. Les deux premières sont en rapport avec l'idée de sacrifices, de victimes qu'on immole, ce qui est logique puisque l'auteur de la lettre nous menace de sacrifier trois « pauvres victimes innocentes » – ce sont ses propres termes –, si jamais nous ne parvenons pas à décrypter son message, à trouver la clé permettant d'entrer dans ce qu'il appelle son « labyrinthe ». Mais la troisième citation, en revanche, n'a rien à voir...

— Avec le sacrifice, peut-être, intervint alors Brichot, occupé à triturer nerveusement la pointe droite de sa moustache. Mais avec la suite du message, oui ! Cette « route inconnue » que Dieu a « environnée de ténèbres » : ça pourrait coller avec l'idée de labyrinthe, non ?

— Mémé a raison, intervint Corentin avec un petit hochement de tête. Cela dit, que ces trois citations bibliques n'aient pas été prises au hasard dans l'Ancien Testament n'a rien de surprenant. Le problème n'est pas là...

— Et il est où ? demanda Aimé Brichot.

— Dans le fait que nous devons trouver le lien *organique* qui existe entre elles trois. Parce que c'est évidemment là que se trouve la clé que l'auteur veut nous faire découvrir.

— Et nous n'avons que quatre jours pour ça, soupira Charlie Badolini, si nous ne voulons pas que ce dingue mette sa menace à exécution.

— Beaucoup moins que ça, patron, j'en ai peur, fit alors Corentin d'une voix lugubre. Dans sa lettre, notre homme dit qu'il nous donne un *premier* indice. Ce qui semble signifier qu'il y en aura d'autres à déchiffrer, avant de parvenir à ces trois malheureuses.

Boris prit une profonde inspiration, avant de laisser tomber :

— En réalité, à partir de maintenant, chaque minute que nous perdons peut leur être fatale.

Chapitre III

Carole Blamont tira sur la cordelette qui enserrait son poignet gauche. Aussitôt, un élançement douloureux lui vrilla l'épaule et lui arracha un gémissement.

Elle ne sentait plus son corps, elle avait l'impression de n'être plus qu'une boule de douleur, depuis le temps qu'elle était ainsi, immobile, ligotée sur ce chevalet de bois brut, dont les montants mal rabotés lui râpaient la peau à différents endroits.

Depuis combien de temps, d'ailleurs, était-elle attachée ainsi, dans cette posture grotesque, humiliante ? Carole n'en savait rien. En revanche, elle savait *pourquoi* elle n'en savait rien. Au fil des jours, elle s'était aperçue qu'après chaque repas que lui apportait Monsieur Rodia, comme il voulait qu'elle le nomme, elle plongeait aussitôt dans un sommeil lourd, sans rêve, dont elle se réveillait complètement égarée, la bouche pâteuse et le corps pesant des tonnes.

Donc, elle était droguée : c'est la conclusion qui s'était imposée à son esprit. Ce qui expliquait qu'elle n'eût aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle se trouvait enfermée ici, dans cette espèce de pièce aveugle où régnait constamment une odeur douceâtre de moisissure.

Soudain, sans aucun signe avant-coureur, Carole se mit à pleurer. De grosses larmes silencieuses jaillirent en même temps de ses yeux et allèrent s'écraser sur le sol de pierre rugueuse et déjà humide.

Combien de temps ce cauchemar incompréhensible allait-il encore durer ? Pourquoi Monsieur Rodia l'avait-il amenée ici ? Et comment tout ça allait-il se terminer ?

Autant de questions sans réponses...

Le visage inondé de ses larmes, Carole fut prise d'un incontrôlable frisson. À cause du petit froid humide qui régnait dans sa cellule.

Elle aurait donné n'importe quoi, simplement pour qu'on la détache, pour qu'on la laisse s'étendre sur le sol, pour pouvoir remuer ses bras et ses jambes endoloris.

Mais personne ne venait. Et elle restait attachée dans la posture que, la veille au soir, Monsieur Rodia avait choisie pour elle avant de la quitter.

Il avait d'abord retiré la planche horizontale du chevalet. Puis, la penchant en avant, il l'avait forcée à s'allonger sur celui-ci, les épaules et les hanches reposant sur les montants latéraux, tandis que ses seins, son ventre, son cou et sa tête pendaient dans le vide séparant les montants en question. Puis, il lui avait lié les poignets et les chevilles à la base du chevalet.

De cette manière, elle était cassée en deux, à angle droit, présentant sa croupe nue et profondément cambrée à tous les regards éventuels.

Et ce n'était pas tout.

La veille, juste avant de la quitter, Monsieur Rodia avait triomphalement exhibé devant ses yeux un petit instrument métallique oblong. À première vue, Carole crut qu'il s'agissait de pinces. Mais, en regardant mieux, elle vit que c'était plutôt une sorte de mini parapluie inversé, dont les baleines étaient retenues serrées entre elles par un système de ressorts.

— C'est un écarteur, lui avait alors précisé Monsieur Rodia, avec un drôle de petit sourire. Tu vas tout de suite en comprendre l'intérêt.

Carole avait eu un sursaut de refus, lorsque, d'un geste précis, son geôlier avait introduit l'instrument dans l'ouverture la plus secrète de son corps, la seule que, depuis le début, il honorait de sa virilité.

Et elle avait poussé un cri de protestation lorsque, les ressorts une fois déverrouillés, le « parapluie » s'était irrésistiblement ouvert à l'intérieur de son corps, dilatant douloureusement le petit œillet froncé qui en marquait l'entrée.

— Je te trouve encore un peu étroite, ma belle ! lui avait alors expliqué Monsieur Rodia, avant de l'abandonner. Grâce à ce précieux petit appareil, nous allons assouplir tout ça. Et maintenant... bonne nuit quand même !

Et Carole, souffrant encore plus de l'humiliation que de la douleur provoquée par l'écartèlement, avait passé toute la nuit ainsi, le corps cassé en deux, la croupe offerte, avec, fiché en elle, le parapluie métallique qui écarquillait au maximum son plus délicat orifice...

À force d'essayer de maintenir sa tête droite, depuis qu'elle avait émergé des brumes du sommeil, au lieu de la laisser pendre dans le vide, Carole finissait par ne plus sentir les muscles de son cou.

Et puis, il y avait toujours cette sensation de gêne diffuse, là-bas, à l'autre extrémité de son corps.

Soudain, sans qu'elle sache vraiment d'où cela venait, une intense poussée de révolte l'envahit, balayant tout le reste. Instantanément, sous cette bouffée de chaleur irrésistible, ses larmes se tarirent et les traits de son visage régulier se crispèrent.

Il fallait qu'elle fasse quelque chose ! Elle devait à tout prix sortir d'ici, s'évader de ce cauchemar ! Et, pour ça, elle ne pouvait compter sur personne d'autre qu'elle-même !

En quelques secondes, sa résolution fut prise. Elle allait se montrer plus forte que Monsieur Rodia, que ce bourreau abject et effrayant qui, jusqu'à présent, avait totalement paralysé sa volonté, tellement il lui faisait peur.

Et, pour ça, pour réussir à le vaincre, il fallait l'amener à la libérer de ses liens, il fallait endormir sa méfiance. Comment y parvenir ?

En s'efforçant au calme, en essayant d'oublier tout le reste : les liens, la douleur, l'humiliation de sa position, Carole se concentra sur son nouvel objectif. Et elle parvint à la conclusion qu'il n'y avait qu'une manière de procéder.

Elle devait absolument lui faire croire qu'elle était passée dans son camp. Que, désormais, elle allait devenir la complice consentante des ignobles pratiques sexuelles qu'il lui imposait depuis des jours et des jours.

En un mot, elle allait *le séduire*.

Séduire les hommes, à 23 ans, Carole savait faire. Avec son opulente chevelure de feu, son corps délié et ferme de danseuse, ses immenses yeux d'un vert profond et sa peau laiteuse, parsemée de délicates taches de rousseur, elle était ce qu'il est convenu d'appeler un « canon ». C'est en tout cas comme ça que plusieurs de ses jeunes amants l'avaient qualifiée, avant de tomber à ses pieds.

C'était ça : il fallait qu'elle mette Monsieur Rodia à ses pieds. Que, du statut de victime qu'on immole, elle accède à celui de maîtresse dont on sollicite les faveurs.

Après, il ne resterait plus qu'à trouver le moyen de lui fausser compagnie et à en profiter sur le champ.

Au moment où sa résolution achevait de se former dans son esprit, Carole entendit, dans son dos, le cliquetis métallique du verrou. Puis, avec le même long gémissement lugubre que d'habitude, la porte s'ouvrit.

Elle entendit les pas lourds de Monsieur Rodia s'approcher d'elle, par derrière. Comme toutes les autres fois.

Car, jusqu'à maintenant, elle n'avait encore jamais vu le visage de son geôlier. Dès qu'il apparaissait, la première chose qu'il faisait était de lui enfiler sur la tête la cagoule de cuir noir qui l'aveuglait complètement.

Pour la première fois, Carole réalisa que c'était là un point extrêmement positif pour elle : si son ravisseur refusait qu'elle le voie, c'était bien parce qu'il avait l'intention, un jour ou l'autre, de la relâcher.

Sauf que, maintenant, elle n'était plus déterminée à attendre le bon vouloir de ce malade : sa liberté, elle allait la reconquérir toute seule. Malgré lui, et même contre lui.

Tout son être se contracta lorsque la grosse main aux phalanges poilues se posa au creux de ses reins et entreprit de lui caresser le dos. Mais, au prix d'un violent effort sur elle-même, Carole réussit à se détendre, et même à

s'arracher une série de petits soupirs qui pouvaient passer pour de la satisfaction.

— J'avais hâte que vous veniez me voir... murmura-t-elle d'une voix douce, sans essayer de tourner la tête. Je n'en peux plus d'être seule...

— C'est vrai ? fit la voix étonnée de Monsieur Rodia, après quelques secondes de silence. Tu es réellement contente que je sois venu, ma belle ?

— J'ai toujours détesté la solitude... se contenta de murmurer Carole, ne voulant pas brûler les étapes afin de rester crédible dans son nouveau rôle de victime consentante.

— Eh bien ! tant mieux ! fit son geôlier sur un ton joyeux. Car moi aussi, il me tardait de te retrouver. Mais d'abord...

Carole ne bougea pas en sentant le contact un peu froid du cuir sur son front. Monsieur Rodia était en train, comme chaque fois, de lui enfiler sa cagoule. Elle se tint prête...

— Non ! implora-t-elle, d'une voix plus forte, lorsque les gros doigts saisirent le zip de la fermeture à glissière située juste devant sa bouche. Je vous en prie, laissez-le ouvert, pour une fois...

L'homme suspendit son geste et demeura immobile. Le cœur de Carole se mit à battre plus vite, en attendant qu'il prenne sa décision. S'il refusait de laisser sa bouche libre de parler, ça voudrait dire qu'elle n'avait aucune chance de pouvoir le circonvenir. Mais dans le cas contraire...

— Très bien, pourquoi pas ? finit par dire Monsieur Rodia, d'un ton légèrement surpris. Après tout, si tu as envie de t'exprimer, je n'y vois pas d'inconvénient, moi !

— Caressez-moi le dos encore, murmura Carole, en mettant le maximum de douceur dans sa voix, j'aime beaucoup ça...

Elle retint un sourire de triomphe lorsque, sans discuter, Monsieur Rodia se remit à effleurer ses épaules du bout des doigts. Elle s'efforça d'émettre de petits ronronnements du fond de la gorge, qui soient à la fois excitants pour son partenaire et pas trop « surjoués » pour demeurer crédibles.

En même temps, malgré les liens qui meurtrissaient sa peau délicate, malgré l'écarteur toujours fiché en elle, Carole entreprit d'imprimer à sa croupe une sorte de houle lente et régulière. Comme si les attouchements de Monsieur Rodia allumaient chez elle d'autres désirs, plus directement sexuels.

Lorsque les mains de son geôlier quittèrent son dos pour s'égarer du côté de ses seins et de son ventre, Carole se dit qu'il était temps de franchir un cran supplémentaire dans son plan d'attaque.

— J'ai mal ! se plaignit-elle d'une voix pitoyable. J'ai les poignets et les chevilles en feu, je n'en peux plus... Vous voulez bien me détacher un petit moment, dites ?

Monsieur Rodia cessa aussitôt de la caresser et fit un pas en arrière. À

cause de la cagoule sans yeux, Carole ne pouvait pas le voir, mais elle le sentait plongé dans une intense réflexion, suite à sa requête.

D'abord, elle ressentit comme un brusque soulagement au niveau des reins, dont elle ne comprit pas tout de suite la raison. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'elle interpréta correctement les signaux d'apaisement que lui envoyaient ses chairs meurtries.

Monsieur Rodia venait de retirer l'écarteur qui, depuis la veille, dilatait le puits délicat de ses reins.

Juste après, Carole faillit pousser un cri de triomphe, qu'elle retint juste à temps, lorsqu'elle sentit les doigts de l'homme s'attaquer à ses entraves. Ceux des bras, d'abord, puis ceux des jambes.

Dès que sa deuxième cheville fut libérée, Carole prit appui des coudes sur les montants du chevalet et donna un coup de reins en arrière afin de se mettre debout.

Elle poussa un cri de douleur et s'effondra d'un bloc sur la pierre rugueuse et humide du sol. Dans tout son corps, des élancements fulgurants s'étaient mis à lui cisailer les muscles et les nerfs. Comme si, en bougeant trop brusquement, après des heures d'immobilité entravée, elle avait contribué à allumer autant de foyers de souffrances.

Monsieur Rodia la saisit sous les bras, la souleva avec précaution et la soutint pour l'aider à marcher jusqu'au matelas de toile, posé à même le sol, dans le coin gauche de la pièce.

— Allonge-toi, ma belle ! murmura-t-il d'une voix presque tendre. Ne t'en fais pas : la douleur va disparaître. Il faut que le sang se remette à circuler normalement dans tout ton corps. Je vais l'y aider, laisse-moi faire...

— Allez-y, je suis à vous... susurra Carole, allongée sur le dos, en écartant imperceptiblement ses cuisses fuselées et en creusant les reins pour faire ressortir le volume de sa poitrine laiteuse.

Les mains de Monsieur Rodia se posèrent sur son ventre, juste au-dessus du buisson d'un roux flamboyant qui voilait son intimité comme un rideau de feu. Il entreprit de la masser, à petits gestes à peine appuyés, en remontant vers les seins parsemés de fines taches de rousseur.

Très vite, le massage « circulatoire » ne fut plus qu'un prétexte oublié. Se penchant en avant, Monsieur Rodia happa délicatement l'un des deux mamelons turgescents entre ses lèvres et se mit à le téter avec une avidité gloutonne. Tandis que ses doigts allaient s'enrouler dans les mèches rousses et bouclées de la toison féminine.

Ne perdant pas de vue son plan destiné à « endormir » l'adversaire en feignant de coopérer avec lui, Carole s'appliqua à respirer plus fort, et de manière plus saccadée, plus rapide. Comme si les lèvres et les doigts masculins étaient en train de faire naître le désir au plus profond d'elle-même. En même temps, elle imprima à son bassin une sorte de mouvement de houle

régulier, comme si elle voulait inciter son partenaire à faire un usage plus « pénétrant » des doigts en question.

Mais, fidèle à la conduite qui avait toujours été la sienne avec elle depuis le début, Monsieur Rodia évita soigneusement la fleur superbe et parfumée qui s'offrait à lui. Et ses doigts s'enfoncèrent plus loin, à la recherche de la « voie étroite » à laquelle il réservait, dans le cas de Carole, la totalité de ses « hommages ».

Pour la seule raison qu'elle était la pensionnaire du Troisième Cercle, celui entièrement dédié aux transgressions sulfureuses de la sodomie, comme le premier l'était aux plaisirs de la bouche et le deuxième à ceux du sexe proprement dit.

Lorsque le pouce masculin s'enfonça sans effort dans le puits délicat de ses reins, Carole poussa un profond soupir de bien-être, et écarta davantage les cuisses, comme pour l'inciter à la prendre encore plus profondément.

— Tu vois ! triompha Monsieur Rodia, j'ai bien eu raison de t'imposer l'écarteur, hier soir : ça rentre beaucoup plus facilement, maintenant !

— Et avec... Avec beaucoup plus de plaisir ! ajouta Carole, d'une voix qui se pâmait d'aise.

Et c'est alors que, emportée par la certitude de sa victoire, elle commit sa première, mais fatale erreur.

Croyant qu'elle avait suffisamment endormi la méfiance de son géôlier, elle étendit le bras dans sa direction, posa sa main sur le haut de son pantalon et, à travers le tissu un peu rêche, referma ses doigts autour de sa virilité tendue au maximum.

— J'ai tellement envie de faire l'amour ! murmura-t-elle d'une voix rauque, en imprimant un mouvement de va-et-vient au pieu de chair qu'elle tenait dans sa main.

La réaction de Monsieur Rodia fut foudroyante.

Avec un cri de rage, il s'arracha à sa caresse et la gifla à toute volée, sa main claquant contre le cuir qui moulait ses joues.

— Lâche-moi, espèce d'ignoble putain ! s'égosilla-t-il, d'une voix méconnaissable, tellement elle avait grimpé dans les aigus. Je t'interdis de me toucher ! Je t'interdis d'éprouver autre chose que du respect et de la crainte ! Tu m'entends, espèce de truie répugnante ? Je vais l'éteindre, moi, le feu qui te dévore le cul, tu vas voir !

De nouveau, il la frappa, deux fois, trois fois, puis encore. Sur les joues, les seins, les fesses, les cuisses.

Carole fut tellement sidérée d'une réaction aussi brutale qu'elle ne songea même pas à essayer de se protéger des coups qui pleuvaient maintenant sur elle sans interruption.

Elle se mit à hurler à pleine gorge, autant de terreur que de douleur.

Et les coups continuaient à tomber sur son corps sans défense, partout à la fois. À un moment, Carole se dit qu'il allait la frapper jusqu'à ce qu'elle en meure, et elle se mit à hurler de plus belle.

Enfin, les coups cessèrent brusquement. Tout le corps de Carole n'était plus qu'une boule de douleur et elle s'efforça de rester rigoureusement immobile, espérant que, devant son absence de réaction, son bourreau allait se désintéresser d'elle et quitter la pièce.

Il n'en fut rien.

Toujours aveuglée par la cagoule de cuir, Carole l'entendit fouiller dans le gros bahut de bois qui se trouvait à l'opposé de son matelas, près du chevalet.

Lorsqu'il revint près d'elle, elle se tassa instinctivement sur elle-même, prête à encaisser de nouveaux coups. Mais, au lieu de la douleur, ce fut la lumière. Une lumière blafarde et crue en même temps, dont Carole, durant une fraction de seconde, ne comprit pas d'où elle provenait. Enfin, elle réalisa que ce qui s'imprimait sur sa rétine, c'était l'ampoule nue qui pendait du plafond.

Alors, et alors seulement, elle comprit que Monsieur Rodia venait de lui arracher sa cagoule de cuir. Et, pour la première fois, sans réaliser ce que cela impliquait pour elle, elle put le contempler en face.

Elle vit un homme aux cheveux sans couleur précise et plutôt clairsemés, au visage sans signe distinctif, sans rien de saillant, aux yeux vaguement marron, à la bouche ni belle ni laide, au nez sans forme particulière.

Monsieur Rodia lui parut de table moyenne, de corpulence standard, ni vieux ni jeune.

Bref, le genre d'homme qu'elle aurait pu croiser vingt fois dans la rue sans jamais s'aviser de son existence. Un vrai passe-muraille. Sans le moindre signe particulier.

Sauf que, là, dans la minute présente, il en avait un, de signe particulier. Et qu'il le brandissait au bout de son bras droit, en direction de son visage décaoulé.

C'était un sexe d'homme monstrueux. D'une étrange couleur rose fluo.

Ou, plus exactement, l'un de ces substituts phallique en caoutchouc moulé que le français châtié appelle un olisbos, et la langue populaire un godemiché.

Bien sûr, Carole avait déjà vu des engins de ce style. Notamment chez sa copine Sylvie, qui était une inconditionnelle de ces « béquilles à plaisir », comme elle les appelait, et que, de son propre aveu, elle utilisait presque tous les soirs, pour « s'envoyer en l'air avant de pioncer ».

Mais celui-ci était véritablement énorme, disproportionné, difforme. Aucune femme ne devait être capable de...

Et, brusquement, la réalité, l'horrible réalité fondit sur Carole et l'anéantit, elle sentit une peur abjecte l'envahir tout entière, et son corps se recroquevilla

sur lui-même presque malgré elle, dans une dérisoire réaction de défense.

Car elle venait de réaliser que, justement, Monsieur Rodia avait l'intention d'utiliser cette monstruosité sur elle !

Carole poussa un cri de douleur et de protestation : avec une force peu commune, Monsieur Rodia venait, de sa main libre, de l'empoigner par son épaisse crinière rousse frisée et de la soulever de terre.

Il la traîna littéralement jusqu'au chevalet de bois sur lequel il la jeta sans ménagement. Instinctivement, Carole voulut se redresser, mais une paire de gifles extrêmement violente la rejeta sur les montants de bois brut mal polis, lui coupant presque la respiration.

Avant qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits, elle avait de nouveau les poignets et les chevilles étroitement ligotés à son support.

Monsieur Rodia brandit l'énorme god devant son visage ruisselant de larmes et l'agita d'une façon menaçante :

— C'est avec ça que je vais éteindre le feu qui te dévore le cul, sale truie en rut ! éructa-t-il, de la même voix trop haut perchée. Je vais te passer l'envie de poser tes ignobles pattes sur moi, tu vas voir !

— Non, je vous en prie, pas ça ! le supplia Carole, en sanglotant de plus belle. Vous allez me faire mourir !

Monsieur Rodia éclata d'un rire sec, la tête renversée en arrière et les yeux exorbités :

— Et alors ? Quelle importance ça pourrait bien avoir si tu crevais, hein ? Tout le monde se fiche bien que les roulures de ton espèce vivent ou meurent. Est-ce qu'on demande à la grenouille épinglée dans le laboratoire du biologiste si elle a envie de vivre ou de mourir ? Évidemment, non ! Tout le monde se fiche de ce qui peut t'arriver, petite grenouille grotesque et pitoyable ! Je suis ton seigneur tout puissant, c'est moi qui décide de ton sort et tu ne peux que l'accepter ! Allons, c'est l'heure de ta punition...

Monsieur Rodia disparut du champ visuel de Carole, qui sentit une panique viscérale l'envahir lorsque l'extrémité de l'énorme engin de caoutchouc entra en contact avec le petit oeillette minuscule de ses reins.

Dans la seconde suivante, cette panique disparut d'un coup. Chassée par une souffrance atroce.

D'un seul mouvement, d'une seule poussée, Monsieur Rodia venait de faire disparaître plus de la moitié de la virilité factice entre les reins de sa victime, distendant horriblement ses chairs déjà tuméfiées par l'écarteur.

Carole hurla à s'en déchirer les cordes vocales, certaine qu'elle ne survivrait pas à une intrusion aussi monstrueuse. Sûre que tout son corps allait exploser.

À travers le brouillard de ses larmes, elle vit son bourreau revenir se placer juste devant elle, laissant l'énorme verge de caoutchouc dur fichée en

elle.

Posément, à quelques centimètres de son visage ravagé par la souffrance, il dégrafa son pantalon et en sortit son sexe, en pleine érection.

— Alors ? éructa-t-il, elle te fait toujours autant envie, ma queue ? Tu voudrais bien la sucer, hein, salope de femelle lubrique ! Mais c'est impossible, malheureusement : cette faveur est réservée à ta petite camarade du premier cercle. Par contre, il y a quand même une chose que je peux faire pour toi...

Et, d'un mouvement saccadé du poignet, les doigts crispés autour de sa virilité frémissante, Monsieur Rodia fit ce qu'il fallait pour tirer de lui-même le maximum de plaisir. Tandis que, de la main gauche, il empoignait la chevelure rousse de Carole, pour l'empêcher de détourner la tête.

La jeune femme, atrocement-meurtrie par l'engin qui lui écartelait la croupe, ne réagit même pas lorsque, avec des éructations de porc, son bourreau se répandit sur son visage, maculant ses adorables taches de rousseur de longs filaments lactescents.

Carole poussa un nouveau hurlement de souffrance lorsque Monsieur Rodia, après s'être rajusté, retira l'engin de torture qui lui perforait les reins. C'est seulement ensuite, une fois que la douleur eut un peu reflué, qu'elle récupéra une partie de ses esprits.

Mais ce fut pour tomber de Charybde en Scylla. Pour descendre encore plusieurs crans d'un coup, en direction de l'horreur absolue.

Car, soudain, Carole prit conscience d'une chose. Que, depuis plusieurs minutes, depuis qu'elle ne portait plus la cagoule de cuir, elle pouvait contempler son bourreau en face.

Et qu'elle serait désormais susceptible de le reconnaître et de l'identifier n'importe où, n'importe quand, représentant par conséquent un très grand danger pour lui.

À moins qu'il n'ait déjà décidé de supprimer ce danger de la manière la plus simple et la plus radicale qui soit.

En la tuant.

Chapitre IV

— Les gars du labo viennent d'envoyer leurs conclusions à Baba ! annonça Aimé Brichot, en pénétrant dans le bureau des Affaires recommandées.

Boris Corentin leva le nez de la feuille de papier qu'il était en train de lire, et fronça les sourcils :

— Si j'en juge par ta mine sinistrée, Mémé, ça ne doit pas être bien terrible...

Aimé Brichot se laissa tomber dans son fauteuil à roulettes, et retira ses lunettes pour se frotter les yeux, du pouce et de l'index :

— C'est le moins que l'on puisse dire, en effet ! Ils ont trouvé que dalle, figure-toi ! Pas la moindre empreinte digitale, pas de signe distinctif sur la feuille de la lettre, rien ! Tout juste de légères traces d'humidité dans la pulpe du papier, qui ne signifient pas grand-chose...

— Et l'ordinateur ? demanda Corentin, sans enthousiasme excessif.

— La lettre a été tapée sur un *iMac* de modèle standard, tout ce qu'il y a de plus courant, répondit Brichot, en rechaussant ses lunettes. Les gars du labo disent qu'ils seraient capables d'identifier l'ordi qui a servi à ça, mais à condition qu'on leur apporte la machine en question. Donc...

— Donc, on a affaire à un type qui connaît la musique et qui ne se laissera pas piéger aussi facilement, soupira Boris, en se renversant contre le dossier de son fauteuil. En clair, on est au point mort, et on a déjà perdu une journée sur les quatre que notre homme nous a généreusement accordées : c'est gai...

— Et toi, tu en es où ? s'enquit Aimé Brichot. Tu as réussi à faire dire quelque chose à ces satanées citations ?

Malgré l'urgence de leur situation, Boris Corentin s'autorisa un petit sourire en coin :

— Étant donné qu'il s'agit de citations de la Bible, l'adjectif « satanées » me paraît particulièrement mal venu, Mémé ! Limite blasphématoire, tu vois...

— Oui, bon, ça va, tu as compris ce que je voulais dire ! bougonna son coéquipier. Alors ?

— Alors, rien de rien ! soupira Corentin. Évidemment, les allusions à un sacrifice, dans les deux premières, paraissent clairement faire référence au massacre de filles dont l’auteur nous menace, mais à part ça, je ne vois pas du tout le moyen de les relier entre elles pour en faire jaillir une « clé » quelconque. Quant à la « route inconnue environnée de ténèbres », c’est plutôt moi qui le suis, environné de ténèbres...

— Et pourtant, il doit bien y en avoir une, de clé, soupira Brichot. Il faut qu’il y en ait une. Sinon, tout ce cirque ne signifie plus rien.

— Exact, Mémé, il y en a une, affirma Corentin avec force. Le type que nous avons en face de nous est un joueur. Pour une raison ou pour une autre, il a décidé de se mesurer à nous. Avec, j’imagine, l’espoir de prouver qu’il est plus fort que nous. Donc, pour que son plan marche, il faut qu’il nous fournisse une *réelle possibilité* de retrouver à temps les filles qu’il détient en son pouvoir, sinon, son jeu ne marche pas, il est truqué et sans valeur.

Boris Corentin marqua un temps de pause, avant de poursuivre, d’une voix absente :

— En fait, la seule chose dont je sois à peu près sûr, c’est que l’auteur de cette lettre est un homme – ou une femme, après tout – qui connaît bien la maison...

Aimé Brichot releva le sourcil droit :

— Ah ? Et pourquoi ça ?

Corentin reprit la feuille de papier posée à plat devant lui, sur son bureau :

— Tu te souviens de ce qu’il écrit dans le quatrième paragraphe ? Je te relis le passage : *Si dans quatre jours, à dix heures et demie précises, heure de réception par vous de la présente lettre, vous ne les avez pas retrouvées...* etc.

— Euh... oui, et alors ? fit Brichot, visiblement un peu paumé. Je ne vois pas ce qui...

— Voyons, Mémé, réfléchis un chouïa, le coupa Corentin avec un peu d’impatience. Il nous dit : « À dix heures et demie, *heure de réception par vous de la présente lettre.* » Comment est-ce qu’il peut savoir que c’est en effet à ce moment de la matinée que le courrier est distribué dans les différentes brigades ?

— Tiens ! oui, je n’y avais pas pensé ! fit Aimé Brichot, en tripotant machinalement la pointe de sa moustache. Mais alors, ça voudrait dire que...

— Ça ne veut rien dire de très précis, tempéra Corentin. En tout cas, pas qu’il s’agit d’un flic ! Juste que notre homme est un peu au courant de ce qui se passe ici. Mais il peut simplement en avoir entendu parler par une connaissance, un ami, un parent. Ou même s’être renseigné exprès, pour jouer à celui qui sait tout.

— Tout de même, c’est assez troublant... ajouta Brichot, en sourdine.

— Troublant ou pas, pour l’instant, c’est sur ces maudites citations qu’il

faut nous concentrer, fit Corentin, l'air buté, en reprenant la feuille devant lui.

Et il se remit, pour la dixième ou douzième fois depuis le début de la matinée, à les lire à mi-voix, lentement, en détachant bien chaque mot :

Cher commissaire,

C'est un petit jeu amusant que je viens vous proposer aujourd'hui. Ou, si vous aimez mieux, une sorte de test d'intelligence. Je vous conseille de mettre vos plus fins limiers sur le coup car, comme vous allez le comprendre tout de suite, l'enjeu est d'importance.

Vous trouverez ci-joint les photos de trois jeunes femmes, ainsi qu'une photocopie de leurs papiers d'identité, cela afin de vous éviter de me prendre pour un plaisantin. Ces trois jeunes personnes sont actuellement sous ma garde... et c'est à vous de les retrouver, dans le délai que j'ai décidé de vous impartir. Passé ce délai, ce ne sera même plus la peine de chercher.

En effet, si dans quatre (4) jours, à dix heures et demie précises, heure de réception par vous de la présente lettre, vous ne les avez pas retrouvées, ces trois pauvres victimes innocentes cesseront de respirer. Peut-être, dans ma grande bonté, vous accorderai-je un sursis jusqu'à midi... mais ce n'est pas certain.

Veuillez prendre connaissance, ci-après du premier indice permettant d'entrer dans mon labyrinthe. À vous, ensuite, d'en trouver la sortie...

Puis, après avoir pris une profonde inspiration, Boris Corentin relut également les trois citations bibliques qui terminaient la lettre :

Il monta à cet autel d'airain, devant le tabernacle de l'alliance, et immola dessus mille victimes (Paralipomènes, I, 35).

Midi étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières (Rois, XVIII, 17).

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, et que Dieu a environnée de ténèbres ? (Job, III, 20).

Il laissa passer un moment de silence, uniquement perturbé par un éclat de rire, dans le couloir, et par le mugissement d'une sirène de péniche, sur la Seine toute proche.

— Il n'y a rien à faire, soupira-t-il enfin. Je ne vois rien, je ne trouve

rien...

Aimé Brichot se leva de son fauteuil, contourna son bureau et vint relire la feuille, par-dessus l'épaule de sa flèche.

— Ce qui m'étonne un peu, moi, dit-il une fois sa lecture achevée, c'est qu'il ait pris la peine de nous indiquer les références des citations choisies : ça ne sert à rien, puisqu'il nous les donne ! C'est comme si...

Le poing de Boris Corentin s'abattit sur son bureau, et il dit d'une voix tonnante :

— Comme si ce n'était pas le *contenu* des citations qui était important, mais leur origine ! Leur place à l'intérieur de l'Ancien Testament ! Mémé, tu es un génie !

— Involontaire... glissa modestement Brichot, tout en rosissant de plaisir sous ce compliment hyperbolique.

— Il faut trouver une Bible tout de suite ! s'excita Boris Corentin en jaillissant de son fauteuil, avec une telle impétuosité qu'il faillit rouler sur le pied gauche de son coéquipier.

Avant que celui-ci ait pu dire quoi que ce soit, Corentin avait disparu hors du bureau.

— Leur contenu... leur origine... répéta pensivement Aimé Brichot, une fois seul. Vraiment, je ne vois pas ce que ça va changer de...

Il fut interrompu dans son soliloque un tantinet décousu par le retour de Boris dans le bureau. Tenant à la main un épais volume à couverture cartonnée bleu et jaune, et le regard crépitant d'excitation.

— J'ai eu du bol ! annonça-t-il, en se rasseyant derrière son bureau. Le petit lieutenant Sillac, en bon protestant qu'il est, a toujours une Bible dans un de ses tiroirs ! [3]

Il se rendit directement à la table des matières, qu'il parcourut rapidement du regard :

— Voyons voir... Les paralipomènes... Ah ! voilà ! page 539. Allons-y...

Corentin feuilleta fébrilement le volume aux pages très fines. Arrivé aux paralipomènes [4], il parcourut rapidement le chapitre premier, celui qui, dans le message de leur correspondant était désigné par « I », soit le « I » romain.

— Bon sang ! c'est bien ça ! s'exclama-t-il, en frappant le volume du plat de la main. Regarde-moi un peu ça, Mémé : la référence de notre homme, pour sa première citation, indique le verset 35...

— Oui... Et alors ?

— Alors... il n'y a que 17 versets dans le premier chapitre des paralipomènes ! jubila Corentin. Et la citation qu'il nous donne est en réalité au verset 6 ! Donc...

— Donc, enchaîna Aimé Brichot, peu à peu gagné par l'excitation de sa

flèche, ce nombre de 35 est là pour nous indiquer autre chose !

— Exact, Mémé !

— Mais quoi ?

Corentin resta un instant silencieux, les sourcils froncés, avant de dire, d'un ton plus calme :

— Et si c'était pour nous indiquer un *numéro d'ordre*, Mémé ? Pour désigner le mot important de la citation ?

Aimé Brichot parcourut rapidement la première citation du bout de l'index, tandis que ses lèvres remuaient machinalement en silence.

— Mauvaise pioche, Boris ! finit-il par soupirer. *Il monta à cet autel d'airain, devant le tabernacle de l'alliance, et immola dessus mille victimes* : il n'y a que 18 mots dans cette citation...

— Et si ce n'était pas un mot, mais une lettre que l'on doit chercher ? suggéra alors Corentin. Voyons ça... La 35^e lettre de la première citation nous donne... un B !

— Et pour la deuxième ?

Sans répondre, Corentin feuilleta rapidement le volume pour atteindre le 18^e chapitre du Livre des Rois. Il trouva la deuxième citation : *Midî étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières*, au verset 29.

— Or, notre correspondant avait noté le verset 17, lui ! s'exclama-t-il. Voyons à quoi correspond la 17^e lettre... un L. Bon, faisons la même chose avec la troisième citation, celle extraite du 3^e chapitre du Livre de Job : *Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, et que Dieu a environnée de ténèbres* ? Ah ! la voilà, au verset 23 ! Et maintenant, voyons quelle est la lettre située en 20^e position... C'est un É ! Ce qui nous donne le mot...

— BLE ! s'exclama Aimé Brichot, prenant sa flèche de vitesse.

— Exact ! s'exclama Corentin, en jaillissant de son fauteuil pour se mettre à arpenter la pièce à grandes enjambées. On a trouvé la clé !

— Mais pas la serrure... tempéra Brichot, toujours moins « inflammable » que sa flèche. D'abord, il faudrait savoir ce que veut dire ce « blé » : de l'argent ou des céréales ?

— Probablement de l'argent, trancha Boris Corentin. Mais c'est vrai que ça reste assez énigmatique, pour l'instant. N'empêche qu'on a progressé, Mémé : on n'est plus à la porte du labyrinthe, on a fait un premier pas à l'intérieur...

À ce moment précis, Corentin fut interrompu par la sonnerie de son téléphone de bureau. Il décrocha et reconnut la voix éraillée de Charlie Badolini. La communication fut brève et simplement ponctuée par Boris, à la

fin, d'un « on arrive tout de suite, Monsieur le divisionnaire ».

Il raccrocha et se tourna vers Aimé Brichot :

— Le patron a quelque chose pour nous...

Il consulta sa montre à son poignet gauche et ajouta :

— Onze heures moins vingt : je te parie un déjeuner que c'est une nouvelle lettre de l'homme du labyrinthe...

— Tenu !

Entrant dans le bureau directorial cinq minutes plus tard, et voyant Charlie Badolini brandir une enveloppe de papier marron, Aimé Brichot sut qu'il venait de perdre un déjeuner.

— Est-ce qu'il y a d'autres citations ? demanda très vite Corentin, en traversant le bureau du patron à grandes enjambées nerveuses.

Il fut très déçu de constater que la feuille de papier -tapée à l'ordinateur comme celle de la veille - ne contenait pas la moindre phrase biblique, mais juste quelques lignes de texte courant. Qui disait ceci :

Cher commissaire,

Je parie que vous pataugez dans les grandes largeurs, n'est-ce pas ? C'est dommage, car il y a déjà 24 heures de passées...

J'ai oublié de vous dire, dans ma missive d'hier : il est inutile d'essayer de retrouver les trois filles par des voies détournées, autres que celles que je jugerai bon de vous indiquer moi-même. Ce serait peine perdue. Vous devez en passer par ma loi, même si cela vous ennuie beaucoup, ce que je peux concevoir. Je suis le maître du jeu, ne l'oubliez pas !

Et puis, comme disaient les Latins : « Duralex sed alex » ! À bon entendeur...

— « La loi est dure mais c'est la loi », fit Corentin, traduisant machinalement la citation latine. J'ai l'impression que je me suis fait une fausse joie, patron : ce n'est pas avec ces quelques lignes que nous allons progresser. Notre « homme du labyrinthe » doit estimer qu'il est trop tôt pour nous fournir une nouvelle clé...

— Une nouvelle clé ? releva Charlie Badolini, en allumant une nouvelle cigarette, alors que l'atmosphère de son bureau était déjà limite respirable. Est-ce que ça voudrait dire que vous en avez trouvé une première ?

En quelques mots, Boris Corentin le mit au courant de leur découverte, à Aimé Brichot et lui.

— Pure supposition gratuite, grommela le commissaire divisionnaire. Et

puis, qu'est-ce que ça signifie, ce mot : « blé », à votre avis, hein ?

Corentin retint de justesse un soupir agacé, et s'efforça au calme pour répondre :

— Je n'en sais rien, patron, je l'avoue. Quant à la « gratuité » de ma supposition, c'est en grande partie pour la lever que j'espérais un deuxième « train » de citations : si mon code avait fonctionné une seconde fois, ça aurait voulu dire que j'étais dans le vrai.

— Donc, si je résume, conclut Charlie Badolini d'une voix sombre, il nous reste exactement trois jours pour mettre la main sur votre « homme du labyrinthe » sinon trois pauvres filles mourront. Et, pour l'instant, vous disposez juste d'un mot, d'un petit mot de trois lettres : « blé »...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard lourd et gardèrent le silence. Le commissaire divisionnaire avait entièrement raison.

Ils étaient dans de sales draps.

Chapitre V

Monsieur Rodia gara sa Renault Mégane vert bouteille entre l'église du XII^e siècle et la halle aux grains, elle aussi médiévale, mais entièrement reconstruite au XIX^e siècle. Il coupa le contact et resta un long moment assis dans la voiture, sans se décider à en sortir.

L'autoradio, « calé » sur France Musiques, diffusait *Le Sacre du printemps*, d'Igor Stravinsky. Pièce violente, sauvage, barbare, tellurique. Et, en même temps, d'un incroyable raffinement rythmique.

Mais ce n'était pas à cause de la musique que Monsieur Rodia restait enfermé derrière les vitres closes de sa voiture. Pas seulement, en tout cas.

Les années passant, il aimait de moins en moins la foule, le contact avec ses semblables. D'abord parce qu'il considérait que, justement, les autres hommes n'étaient pas ses « semblables ».

Lui, il se sentait différent. Il était différent.

Une fois de plus, il repensa au cri de désespoir, poussé par l'homme du souterrain de Dostoïevski : « *Moi, je suis seul, et eux, ils sont si nombreux !* »

Ils étaient non seulement nombreux, mais hostiles, les autres. Bêtes et méchants. Méchants parce que bêtes. Si jamais ils venaient à apprendre, les autres, ce que lui, Monsieur Rodia avait commencé à faire, quel sort il réservait aux trois filles qu'il tenait enfermées à double tour, quelque part, ils se rueraient sur lui pour l'écharper, pour le lyncher.

Durant quelques secondes, il eut envie de sortir de sa voiture et de leur crier à pleine gorge qui il était, et quel plan diabolique il avait mis sur pied.

Comme ça, juste pour voir. Par bravade. Pour le plaisir, la jouissance rare de lire l'horreur et la détestation dans leurs yeux.

Mais, finalement, il demeura immobile, derrière le volant de la Mégane, regardant sans la voir la grande halle aux grains juste devant lui.

Les autres...

Du plus loin qu'il se souvînt, il n'avait jamais réussi à bien se comporter avec eux, Monsieur Rodia. Ce n'était pas faute d'avoir essayé, pourtant, surtout lorsqu'il était encore jeune et naïf. Il avait tout essayé, pour s'attirer la

sympathie des autres, et même, pourquoi pas ? un peu d'amour : la gentillesse, la provocation, l'humour, la culture... Mais rien à faire. À cause d'une espèce de malédiction de départ, il restait complètement transparent aux yeux des autres.

Ce n'est pas qu'ils étaient agressifs envers lui, non. À la limite, il aurait préféré. Ç'aurait au moins été quelque chose, une marque d'intérêt, fût-elle négative.

Son problème, il s'en était rendu compte assez rapidement, c'est qu'il était transparent à force d'être commun. Ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni gros ni maigre, ni brillant ni stupide, ni brun ni blond, etc.

« Signe particulier : néant » : la formule consacrée le résumait tout entier.

Avec les filles, puis les femmes, c'était encore pire, et surtout beaucoup plus douloureux, surtout à l'adolescence et dans les quelques années qui avaient suivi. À leurs yeux, il n'existait tout simplement pas. En tout cas, pas en tant qu'homme, en tant que mâle.

Aux yeux des filles, il était « le bon copain », en mettant les choses au mieux. Celui qui ne prend pas de place, qu'on remarque à peine. Avec lequel on est gentille, simplement parce qu'il vous laisse les sens en paix.

Et, au pire, il n'était rien. Mais rien du tout. Parfois, à cette époque déjà lointaine, dans ses moments de désespoir, il se disait que ces filles qu'il brûlait de serrer dans ses bras, d'étreindre furieusement, d'embrasser, de mordre, de pénétrer de toute la fièvre érotique qui le consumait, elles auraient parfaitement pu se déshabiller devant lui sans en ressentir la moindre gêne, le plus petit trouble. Tellement il était quantité négligeable à leurs yeux.

Alors, vers l'âge de 18 ou 19 ans, comprenant qu'il devait s'y prendre autrement que les autres, que la plupart des garçons de son âge, il avait misé à fond sur le travail. Avec, dans sa ligne de mire, un seul but.

Devenir flic.

Oh ! pas un petit policier en uniforme, assigné à la circulation, non ! Pas même un enquêteur de base, comme il en traîne dans tous les commissariats de France et de Navarre..

Non, ce qu'il voulait devenir, alors, c'était un flic puissant, un de ceux que l'on craint, que l'on respecte, et dans tous les milieux. Un de ceux qui, se trouvant au centre de tout, connaissent des choses compromettantes sur des tas de gens plus ou moins haut placés.

Et particulièrement sur les femmes. Ces femmes belles, sensuelles, inaccessibles au simple mortel ; et donc, à plus forte raison, à lui. Quand il serait investi de la puissance, du pouvoir, il saurait bien les forcer à le regarder, à s'intéresser à lui, enfin. Et il pourrait jouir sans entraves, non seulement de leurs corps, de leurs faveurs, de leurs privautés, mais aussi, mais surtout, de la crainte respectueuse qu'il lirait alors dans leurs yeux. Et, ça, ce serait vraiment délicieux, il n'en doutait pas...

Avec un profond soupir, Monsieur Rodia se décida enfin à sortir de sa voiture, dont il actionna ensuite le verrouillage centralisé des portes.

Il fallait absolument qu'il fasse les quelques courses qu'il avait prévues, au moment où il avait quitté Paris. Paris où, du reste, il s'était rendu seulement pour poster une lettre.

Sa troisième lettre au commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine.

Cette fois, il avait glissé l'enveloppe blanche dans une boîte du 19^e arrondissement, pas loin de la place Stalingrad. La première, il l'avait postée dans le 5^e et la suivante à Ivry-sur-Seine. Histoire de brouiller les pistes...

Monsieur Rodia poussa la porte du bar-tabac de la rue Saint-Pierre, en baissant instinctivement le nez, pour éviter de voir les quelques consommateurs, occupés à boire soit en salle soit au zinc.

— Et pour monsieur, ce sera ? demanda aimablement la jeune femme brune, à la poitrine impressionnante, qui trônait derrière le petit comptoir encombré par les confiseries, les présentoirs à briquets et les divers jeux « à gratter », genre *Solitaire*, *Black Jack* ou *Millionnaire*.

— Une cartouche de Camel light, répondit Monsieur Rodia, sans se résoudre à lever les yeux vers elle.

Il tendit deux billets de cinquante euros, reprit sa monnaie sans la compter et ressortit aussitôt du bar-tabac, sa cartouche de cigarettes à la main gauche.

Il retrouva la rue ensoleillée avec un petit soupir de soulagement. Il détestait les magasins, ces endroits confinés où l'on est obligé de côtoyer les autres au plus près.

Et, pourtant, il fallait bien qu'il fasse des provisions. Ne serait-ce que pour nourrir ses Trois Grâces, qui l'attendaient, là-bas, dans son antre, impeccablement ligotées sur leurs chevalets respectifs.

Même si, il en était certain, il n'en avait plus que pour quelques jours à devoir les alimenter.

Car jamais Badolini et Corentin ne se montreraient plus forts que lui, ne seraient capables de sortir du labyrinthe qu'il avait imaginé à leur intention exclusive.

Un labyrinthe dont, dans la lettre qu'il avait postée à Paris, une petite heure plus tôt, il leur fournissait une nouvelle clé. Essentielle.

« *Mais je suis bien certain qu'ils n'ont même pas encore trouvé la première, ces imbéciles !* »

Aussitôt, il rectifia la pensée qui avait jailli spontanément dans son esprit, au moment où il retrouvait sa voiture, le long de la halle aux grains.

Non, Charlie Badolini et Boris Corentin n'étaient pas des imbéciles. Ils étaient même tout le contraire ! Ne jamais sous-estimer l'adversaire, si on

veut le vaincre.

C'est pour avoir négligé cette règle essentielle que, des années plus tôt, Monsieur Rodia avait vu sa vie foutue en l'air. Définitivement. Irrémédiablement.

Et justement par la faute de ces deux hommes qu'il haïssait plus que n'importe qui d'autre : Charlie Badolini et Boris Corentin.

Il mit le contact et manœuvra en marche arrière pour se dégager de la rangée de voitures où il était stationné. Direction l'hypermarché le plus proche. Là où il pouvait faire ses emplettes avec le maximum de discrétion.

Sans être obligé de parler aux autres.

Mais, tandis qu'il roulait lentement, précautionneusement dans les petites rues étroites de la ville, en direction des faubourgs, les deux visages des hommes qu'il détestait le plus revinrent obstinément danser devant ses yeux, comme en surimpression des maisons et des immeubles qui défilaient de chaque côté de sa voiture.

Pendant toutes ces années, perdues, gâchées à cause d'eux, il avait ruminé sa défaite et préparé sa vengeance. Maintenant, enfin, maintenant qu'il n'avait plus que ça à penser, elle allait pouvoir s'accomplir.

Les mâchoires serrées, les yeux fixes, Monsieur Rodia revit pour la millièème fois ce jour béni entre tous où son grand rêve s'était réalisé.

Le jour où il avait été intégré à la Brigade mondaine.

Les trois ou quatre premières années, tout s'était déroulé comme dans un rêve éveillé. Les femmes qu'il était amené à côtoyer dans ses enquêtes, qu'elles soient prostituées de luxe, partouzeuses mondaines, grandes bourgeoises nymphomanes, etc., lui témoignaient toujours une sorte de déférence trouble. Certaines, qui n'auraient même pas remarqué son existence dans sa vie d'avant, lui faisaient carrément des avances, et il en jouissait presque plus que de la possession de leurs corps de rêve, quand par hasard il se laissait aller à faire l'amour avec elles.

Quant aux hommes, même les plus riches, les plus puissants d'entre eux, ils le traitaient avec une familiarité, une amitié même, qui comblait de fierté Monsieur Rodia. Il vivait sur un nuage...

Et puis, était arrivée l'affaire Salucci.

Felipe Salucci était un Argentin d'origine italienne, d'une cinquantaine d'années, à l'époque des faits. C'était un personnage séduisant, flamboyant même, propriétaire de quatre ou cinq boîtes de nuit à Paris.

Et puis, un jour, on s'était avisé que trois filles récemment disparues sans laisser de traces avaient pour point commun d'avoir toutes les trois travaillé pour Felipe Salucci.

Et Charlie Badolini, déjà patron de la Brigade mondaine à cette époque, avait confié à Monsieur Rodia le soin de pister l'Argentin multimillionnaire.

Pour les besoins de son enquête, il avait rencontré Felipe Salucci une première fois, puis une deuxième, et une troisième, puis d'autres encore...

À chaque fois, Monsieur Rodia ressortait de ces rencontres un peu plus fasciné par le charme, le magnétisme et l'incroyable culot de ce personnage hors normes...

Petit à petit, sans même avoir conscience du phénomène qui s'opérait en lui, il s'était persuadé que Salucci ne pouvait pas être le responsable de la disparition des trois filles. Que c'était une coïncidence, un hasard malencontreux.

Et puis, il y avait eu cette fameuse soirée du 18 mai.

Des années plus tard, Monsieur Rodia ne parvenait toujours pas à y repenser sans être envahi par un mélange détonant d'amertume et de trouble érotique.

À chaque fois, il avait la sensation affolante d'être replongé dans l'ambiance même de cette soirée. D'y être de nouveau, en chair et en os...

Ce soir-là, il arriva à la somptueuse villa de Felipe Salucci, à Bougival, au moins une heure en avance, tellement était grande sa hâte, et intense son excitation.

« Je donne une petite soirée privée pour quelques amis triés sur le volet : j'aimerais beaucoup que vous en soyez... »

Les quelques mots prononcés trois jours avant par l'Argentin lui avaient fait un bien fou et l'avaient rempli d'une sorte de fierté enfantine.

Cette fois, ça y était ! Il était reçu dans cette société brillante, dégageant un parfum trouble et affolant d'opulence et de luxure ! Et plus en tant que simple flic que l'on doit ménager : en tant qu'ami ! Lui aussi, désormais, allait faire partie des *happy few* ! Des gens *triés sur le volet* !

Lorsque Felipe Salucci l'avait lui-même accueilli, sur le perron à colonnade de l'immense maison de style néo-grec, il s'était montré parfaitement courtois, presque déférent :

— Quel bonheur que vous ayez pu vous libérer, cher ami ! Mes invités ne sont pas encore arrivés, et c'est tant mieux : je vais pouvoir mieux profiter de vous...

Tout à sa joie, Monsieur Rodia ne releva pas l'emploi un peu bizarre de ce verbe : « profiter »...

Felipe Salucci le prenant familièrement par les épaules, pour l'entraîner dans un dédale de corridors entièrement marbrés, à travers des pièces de différentes tailles, somptueusement meublées, jusqu'à une sorte de boudoir entièrement tendu de bleu et d'or.

Là, le cœur de Monsieur Rodia se mit à battre plus vite, en découvrant les deux créatures alanguies chacune dans un canapé de velours gris souris.

Une blonde, au corps souple et fin, dont les longs cheveux brillants entouraient un visage triangulaire, mangé par deux grands yeux d'un bleu de mer ; et une brune à la crinière lourde, au corps potelé et rebondi, à la figure ronde où éclatait une bouche rouge et épaisse comme un fruit trop mûr.

À l'exception d'une sorte de paréo noué sur les reins, elles étaient nues, offrant aux regards les beaux fruits fermes de leurs seins juvéniles. Ceux de la blonde étaient petits et haut placés, agrémentés de deux mamelons rose pâle. La brune, au contraire, avait une poitrine lourde, pleine, presque maternelle, s'affaissant légèrement sous son propre poids et terminée par deux aréoles d'un rouge presque brun et des mamelons incroyablement proéminents.

— Que diriez-vous d'une petite séance de jacuzzi pour vous mettre dans l'ambiance ? suggéra Salucci avec un sourire éclatant. J'ai encore deux ou trois petites choses à régler avec mon personnel, je vous y rejoins d'ici une vingtaine de minutes, si vous le voulez bien. En attendant, parce que je déteste que mes hôtes s'ennuient chez moi, je vous laisse en compagnie de Liselotte et d'Antonia qui vont s'occuper de vous comme elles savent si bien le faire...

L'Argentin désigna la fille brune, toujours alanguie sur son canapé, la poitrine complaisamment tendue vers les deux hommes :

— Antonia est la fille unique d'un comte toscan...

Il se tourna vers la blonde, qui venait de se mettre debout et lissait les pans de son paréo :

— Quant à Liselotte, elle est l'héritière d'une des plus riches familles du Danemark. Toutes les deux représentent ce que leurs pays respectifs ont produit de plus raffiné. Vous allez voir : elles sont charmantes... et naturellement serviables avec les hommes de votre trempe ! N'est-ce pas, mesdemoiselles ? Je vous confie mon ami... qui est donc désormais aussi le vôtre !

Et, avant que Monsieur Rodia ait eu le temps de dire quelque chose, Felipe Salucci avait disparu du boudoir, où régnait une chaleur moite et violemment parfumée.

Aussitôt, Antonia, la brune, s'avança vers lui, d'une démarche très chaloupée, un sourire un peu canaille sur ses lèvres lourdes. Et les reins bien cambrés pour mettre en valeur le volume de son étonnante poitrine.

— Venez, je vais vous montrer où vous pouvez vous déshabiller... pour le jacuzzi, murmura-t-elle, avec une pointe d'accent italien, en s'approchant si près de son interlocuteur que les mamelons dressés de ses seins frôlèrent la toile légère de son blouson bleu marine.

— C'est que... je n'ai pas de maillot ! souffla Monsieur Rodia, avec une bonne dose de naïveté.

Après avoir échangé un bref coup d'œil étonné, les deux filles éclatèrent d'un petit rire joyeux en même temps.

— Pas besoin de maillot, ici, voyons ! répondit la blonde Liselotte, avec une délicieuse pointe d'accent Scandinave, qui fit passer un frisson le long de la colonne vertébrale de Monsieur Rodia. On est entre amis, comme l'a dit Monsieur Salucci ! Au fait, à propos d'amis : on ne sait même pas comment tu t'appelles...

Il ouvrit la bouche pour donner son prénom. Puis, sans trop savoir pourquoi, il préféra ne pas révéler à ces deux filles sa véritable identité. Et il donna le premier prénom qui lui passa par la tête :

— Rodion, je m'appelle Rodion, comme le héros de *Crime et châtiment* de Dostoïevski, s'entendit-il répondre d'un ton rapide. Mais vous pouvez dire Rodia : c'est le diminutif habituel de Rodion...

— Eh bien, Monsieur Rodia, si vous voulez vous donner la peine de me suivre... fit Antonia, avec une petite révérence qui fit osciller sa lourde poitrine nue.

Et c'est ainsi qu'il devint « Monsieur Rodia ». Identité d'une soirée, dont il ne devait plus se resservir avant de nombreuses années...

Guidé par Antonia, il passa dans une sorte de petite pièce carrée et sans fenêtre, munie de deux portes en vis-à-vis, un peu comme les cabines de déshabillage chez les radiologues, mais en plus spacieux et beaucoup plus luxueux.

— Le jacuzzi est de l'autre côté, murmura l'Italienne, en désignant la deuxième porte. Nous vous rejoignons de l'autre côté, Liselotte et moi : ne nous faites pas trop attendre... Monsieur Rodia !

Avec des gestes fébriles, il se débarrassa rapidement de tous ses vêtements. Il se sentait envahi par deux sentiments contradictoires : l'excitation et la honte.

Honte de se présenter totalement nu devant ces deux créatures somptueuses... et excitation provoquée exactement pour le même motif.

Évidemment, ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait nu devant une fille. Mais, les autres, les quelques-unes qui avaient consenti à coucher avec lui, c'était en général des « pas grand-chose » : serveuses de restaurant, petites bourgeoises désœuvrées, ouvrières fatiguées, etc. D'un physique le plus souvent très ordinaire et à la science amoureuse très approximative.

Là, une fois franchie la deuxième porte, il allait se retrouver face à deux femmes de grand luxe. Telles qu'il n'avait même jamais osé en rêver.

Bien sûr, au fond de lui-même, tout au fond, il ne croyait pas vraiment à ce que lui avait raconté Felipe Salucci. Antonia et Liselotte ressemblaient davantage à des call-girls de luxe qu'à une comtesse toscane et une riche héritière.

Mais, ne serait-ce que pour ce soir, Monsieur Rodia avait envie d'y croire...

Lorsqu'il pénétra dans le jacuzzi, sa serviette bleu pâle soigneusement nouée autour de ses reins, la pièce entièrement carrelée de blanc et de vert était vide. Une immense baie vitrée – dont les glaces légèrement teintées devaient empêcher de voir de l'extérieur – donnait sur le parc privé, fait d'une pelouse impeccablement tondue, de massifs de fleurs de différentes couleurs, et de grands arbres dont la cime s'agitait nonchalamment sous la brise du soir.

Après s'être assuré que les deux filles étaient réellement invisibles, il dénoua sa serviette et descendit les trois marches qui conduisaient au jacuzzi proprement dit, sorte de bassin plus ou moins en forme de haricot, d'environ six mètres sur trois, dont l'eau émeraude bouillonnait avec un imperceptible « glou-glou » régulier.

Avec un soupir de bien-être, Monsieur Rodia se laissa glisser dans cette eau merveilleusement tiède, et, allongeant les jambes et le corps, appuya sa tête et ses épaules sur le rebord arrondi du bassin.

Au même moment, une autre porte s'ouvrit et les deux filles firent leur apparition. Antonia marchait devant, un seau à champagne entre les mains, tandis que Liselotte la suivait avec quatre flûtes de cristal, un cendrier d'argent et une boîte de cigares.

Elles déposèrent leur chargement tout près de Monsieur Rodia, qui les dévorait d'un regard halluciné, fasciné par ces deux paires de jambes qu'il découvrait en contre-plongée, et ces seins fermes qui semblaient le narguer.

Avec des gestes très naturels et un parfait ensemble, la blonde et la brune dénouèrent leurs paréos bariolés, qui tombèrent sur le carrelage avec une sorte de soupir soyeux.

Monsieur Rodia eut le souffle coupé par le contraste violent qu'offraient ces deux nudités voisines.

Liselotte était très soigneusement épilée sur tout le corps, notamment à l'endroit où les femmes développent d'ordinaire une toison naturelle. À la place du triangle d'or qu'on était en droit d'attendre, la Scandinave exhibait sans pudeur excessive, une jolie fente rosée, fisse et veloutée comme un petit abricot, fine et précise comme le coup de pinceau d'un maître calligraphe japonais. Ce qui, associé à son corps mince et à ses formes peu marquées, lui donnait la trouble apparence d'une fillette encore impubère.

Au contraire, Antonia arborait une pilosité exubérante, naturelle, proliférante et noire.

Les bras négligemment levés au-dessus de sa tête, elle arborait deux touffes sombres et bouclées sous les aisselles. Quant à son ventre, il s'y étalait un buisson large et dense, montant très haut vers le nombril et allant se perdre loin entre ses cuisses rondes et charnues, pour envahir aussi le profond sillon de sa croupe ferme et proéminente. Cette végétation luxuriante donnait à sa sensualité naturelle quelque chose de sauvage, de dangereux et attirant à la fois, auquel Monsieur Rodia se sentit tout de suite très sensible... à en juger

par les proportions et la raideur que prit aussitôt sa virilité.

Il en conçut d'abord une certaine gêne, mais il s'aperçut très vite que, grâce aux remous du jacuzzi, son sexe devait rester invisible aux deux filles. Lesquelles restèrent de longues secondes immobiles sur le bord du bassin, se laissant complaisamment admirer.

Puis, alors que la Danoise s'occupait de déboucher la bouteille de Dom Pérignon, l'Italienne pénétra dans le jacuzzi, très lentement, en faisant rouler ses hanches larges, et en maintenant Monsieur Rodia sous le feu de ses prunelles sombres.

Sous les doigts experts de Liselotte, le bouchon de champagne sauta avec un claquement sec. Au même moment, Antonia vint se couler tout contre Monsieur Rodia, plaquant son corps voluptueux au long du sien qui frémissait d'impatience.

— Rien de tel qu'un petit bain pour se mettre en forme avant une soirée, non ? roucoula-t-elle tout près de son oreille, si près qu'il sentit son haleine chaude et parfumée lui chatouiller le cou et la nuque. Tu vas voir, on va passer un bon moment, tous les trois...

Monsieur Rodia eut un sursaut bref. Sous l'eau, quasiment invisible à cause des remous, la main d'Antonia venait de se glisser entre leurs deux corps.

Et ses longs doigts s'étaient enroulés autour de son membre dressé vers la surface de l'eau bouillonnante.

— Elle est grosse, susurra l'Italienne, en passant un petit bout de langue rose sur ses lèvres pleines. Je sens qu'on va bien s'amuser...

La voix chaude et caressante d'Antonia, tout autant que le lent mouvement de va-et-vient qu'elle avait imprimé à son poignet, mit le feu aux sens de Monsieur Rodia. Avec une sorte de rugissement de gorge, il sauta littéralement sur l'Italienne et se mit à dévorer son corps pulpeux de baisers et de petites morsures, en commençant par ses seins lourds, dont il prit alternativement les deux mamelons entre ses lèvres avides.

Au milieu de la fièvre qui l'embrasait, Monsieur Rodia sentit une autre main se glisser au bas de son dos, puis s'insinuer entre ses cuisses pour venir y dénicher les deux boules duveteuses et hypersensibles qui s'y trouvaient blotties. Il crut d'abord qu'il s'agissait de la main gauche d'Antonia.

Mais, en tournant légèrement la tête, il vit que, après avoir rempli trois des quatre flûtes de champagne, Liselotte venait de les rejoindre dans l'eau. Et que c'était elle qui se livrait sur sa personne à cette affolante caresse du bout des doigts. Elle se tenait debout juste à sa droite, le buste légèrement penché en avant... et embrassait Antonia à pleine bouche ! Un baiser passionné, presque violent, qui n'empêcha pas les deux filles de continuer leurs attouchements sur lui.

Perdant toute retenue, Monsieur Rodia enlaça le bassin de la Scandinave

et plongeait son visage congestionné entre ses cuisses écartées. Comme sa bouche se trouva être juste au niveau de son intimité, il plongeait sa langue au milieu de la petite fente rose et luisante, d'une douceur de pêche grâce à l'épilation dont elle avait fait l'objet. Aussitôt, Liselotte leva le genou gauche et posa le pied sur le rebord du jacuzzi, afin de lui faciliter l'accès à son intimité.

— Vas-y, mon gros loup, lèche-la bien à fond ! l'encourageait Antonia, d'une voix grassement sensuelle. Elle adore ça, cette petite cochonne ! Tu sais que je le lui fais tous les soirs ? Pas moyen qu'elle s'endorme si je ne lui ai pas bouffé la chatte et le cul avant ! Tu le crois, ça ? Et elle jouit comme une folle, à chaque fois, en m'inondant de son jus !

Saoulé autant par le verbiage obscène de l'Italienne que par les parfums capiteux que les titillations de sa langue faisaient naître, Monsieur Rodia saisit à pleines mains les fesses menues et fermes de la Danoise, introduisant ses doigts impatients dans le sillon parfait qui les séparait.

— Attends, je vais te faire un truc qu'on ne t'a encore jamais fait, je parie ! dit alors Antonia, en lâchant sa verge gonflée au maximum : une pipe en apnée !

Sitôt dit, et après avoir aspiré une grande goulée d'air humide, elle plongeait complètement la tête et le buste sous l'eau bouillonnante. Dans la seconde suivante, Monsieur Rodia sentit sa virilité enserrée dans une sorte de fourreau brûlant et doux, et il crut qu'il allait exploser immédiatement, tellement la sensation procurée par les lèvres expertes de l'Italienne était irrésistible.

Antonia ne ressortit la tête de l'eau qu'au bout d'un temps qui parut incroyablement long à l'homme dont elle engloutissait savamment le sexe. Son visage était écarlate et ses yeux noirs lançaient des éclairs de lubricité.

Le souffle coupé, Monsieur Rodia s'arracha au ventre imberbe de Liselotte et empoigna Antonia par le bras, avec une fougue qui ressemblait à de la rudesse.

— À toi, maintenant ! gronda-t-il, en la soulevant entre ses bras pour l'asseoir sur le bord du bassin, dans lequel il venait de se redresser.

Comprenant au quart de tour ce qu'il voulait, Antonia s'allongea sur le dos avec un petit rire de gorge et ouvrit complaisamment les cuisses.

Monsieur Rodia en resta tétanisé durant plusieurs longues secondes. Il ne parvenait plus à détacher ses yeux de l'incroyable buisson noir et bouclé qui proliférait sur le ventre mat de l'Italienne, s'égarant loin entre ses fesses et aussi sur la face interne de ses cuisses rondes.

Mais surtout, ce qui le fascinait, c'était l'extraordinaire bourgeon de chair dure et luisante, incroyablement proéminent, qui pointait hors de cette forêt vierge, telle un pénis en miniature. Un pénis féminin.

Perdant complètement la boule, Monsieur Rodia s'agrippa aux seins

lourds d'Antonia et plongeait sa bouche avide au centre de ce buisson équatorial, saisissant entre ses lèvres le clitoris qui dardait vers lui.

Liselotte ne restait pas inactive. Comme le corps de l'homme se trouvait à une trentaine de centimètres de la paroi interne du jacuzzi, elle se glissa entre les deux. Puis, elle s'accroupit et sa bouche se retrouva tout naturellement à quelques centimètres de la verge dure qui palpitait lourdement d'un désir trop longtemps contenu.

La Scandinave n'eut plus qu'à entrouvrir ses lèvres incarnates et à avancer légèrement la tête, pour que cette virilité impatiente la pénétre jusqu'au fond de la gorge.

Le cumul des sensations fut plus que Monsieur Rodia n'en pouvait supporter. D'un coup, il lâcha la bride à son plaisir, et une violente explosion lui embrasa les reins. Tandis que, sous les assauts de sa langue et de ses lèvres, Antonia se tordait en gémissant de plus en plus fort et lui inondait le visage de sa rosée capiteuse.

En grondant de bonheur, Monsieur Rodia se déversa à longs jets brûlants dans la bouche complaisante de Liselotte, tandis qu'Antonia poussait un cri de délivrance et, d'une main nerveuse, enfouissait le visage de son partenaire dans le fouillis de sa toison, manquant l'étouffer.

— C'est bien beau, tout ça, soupira Liselotte, lorsque les deux autres eurent un tant soit peu repris leurs esprits, mais je n'ai pas joui, moi !

— Tu jouiras plus tard, ma chérie ! fit alors la voix de Felipe Salucci, dans leurs dos.

Il s'approcha du jacuzzi, tout sourire dehors, vêtu d'un élégant pantalon de lin gris clair, d'un polo jaune et d'une paire de boots visiblement faits sur mesure.

— Allez, les filles, emmenez balader vos jolis petits culs ailleurs pour le moment ! dit-il sur un ton guilleret. Mon ami et moi, nous avons besoin de bavarder un peu sérieusement...

Le ton de sa voix avait beau être badin, les deux filles disparurent sans demander leur reste. Et Monsieur Rodia se retrouva horriblement gêné d'être nu devant son hôte vêtu de pied en cap, et surtout le sexe encore palpitant et gonflé du plaisir qu'il venait de prendre entre les lèvres de Liselotte.

— Elles sont gentilles, non ? demanda Salucci, sur le ton de la conversation mondaine. Rassurez-vous, la soirée ne fait que commencer et vous aurez tout le loisir de leur prouver à quel point elles vous plaisent. À elles... mais aussi à d'autres encore !

Le sourire de l'Argentin disparut brusquement et son visage se ferma en un quart de seconde.

— Maintenant, cher ami, dit-il d'une voix changée, pour que nous

devenions vraiment des amis, il y a un petit nuage – oh ! bien anodin ! – que nous devrions dissiper dès maintenant...

Totalement pris par cette plongée brutale dans son passé, Monsieur Rodia déboucha sur le parking du « Super U », sans même avoir eu conscience des rues qu'il lui avait fallu emprunter pour sortir de la ville et arriver jusque-là.

En coupant le contact de sa Mégane, il s'aperçut que son front ruisselait de sueur et que ses mains avaient laissé deux empreintes moites sur le volant en imitation cuir.

La suite, tout son entretien avec Felipe Salucci, il ne le revoyait jamais qu'à travers un épais brouillard irréel. Comme si ça n'avait pas vraiment eu lieu. Comme si l'Argentin ne lui avait pas exposé la manière dont il voyait l'avenir.

Et, surtout, comme si lui n'avait pas fini par acquiescer à tout ce que l'autre lui demandait.

Souvent, Monsieur Rodia s'était demandé ce qui se serait passé, s'il n'avait pas été entièrement nu, face à un interlocuteur tout habillé. C'est-à-dire en situation de complète infériorité par rapport à lui.

Question sans objet, à vrai dire. Car ce qui était fait, personne ne pourrait jamais plus le défaire.

Une flûte de champagne à la main, Felipe Salucci s'était adressé à lui sur le ton de la confiance bonasse, comme on le fait entre vieux amis qui n'ont rien à se cacher.

— C'est vrai que c'est embêtant, ces histoires de filles disparues, lui avait-il dit, debout au bord du jacuzzi, où Monsieur Rodia continuait de barboter, faute de savoir quoi faire de mieux. Surtout qu'elles se trouvent avoir bossé pour moi... Mais il y a beaucoup de filles qui ont bossé pour moi, vous savez !

« Dans ma partie, les employés vont et viennent à leur guise, sans qu'on sache jamais vraiment ce qu'ils deviennent, une fois qu'ils vous ont quitté... Et puis, en ce qui concerne les filles, elles sont généralement jeunes et séduisantes. Et la plupart n'ont pas froid aux yeux, je vous prie de me croire ! Enfin, vous savez tout ça mieux que moi, n'est-ce pas... »

« Supposez maintenant que l'un de mes employés ait monté une petite combine derrière mon dos pour se faire du blé en douce. Supposez... Supposez que l'employé en question ait fait miroiter je ne sais quel job mirobolant à l'étranger, en leur recommandant le secret le plus absolu... Et supposez toujours qu'il se soit arrangé pour les faire discrètement embarquer en direction du Moyen-Orient ou de l'Amérique Latine, par exemple, et qu'elles se retrouvent plus ou moins séquestrées là-bas. Qu'est-ce que je pourrais en savoir, moi, hein ? »

Là, Felipe Salucci avait marqué un temps de silence. Histoire de laisser à Monsieur Rodia le temps d'assimiler la « petite graine » qu'il venait de déposer dans son esprit. Et de leur resservir chacun une flûte de Dom Pérignon. Puis, il avait repris, de la même voix égale :

— Évidemment, tout ça, ça n'est que des suppositions. Mais, tenez : prenons le cas de Carlos Fontanera, le type qui s'occupait de ma discothèque de Pigalle, jusqu'à il y a quelques mois. Il a essayé de m'enfler grave, et on s'est quitté très très fâchés, lui et moi. Eh bien ! voilà un gars qui pourrait très bien avoir décidé de me « chier dans les bottes », comme on dit élégamment chez vous ! Du reste, il a complètement disparu de la circulation : à ce qu'on m'a raconté, voilà plus de trois semaines qu'il n'a pas mis les pieds dans son appart' de la Bastille. Si ça se trouve, on y trouverait des choses intéressantes, dans cet appart', vous ne croyez pas ?

Il y avait eu un long silence entre les deux hommes. L'un, nu dans une piscine à remous, réfléchissait ; l'autre, debout sur le bord du bassin, le dominant de toute sa hauteur, attendait patiemment...

— Oui, après tout, c'est bien possible... avait fini par murmurer Monsieur Rodia, en évitant de lever les yeux vers son interlocuteur.

Ces quelques mots, en apparence anodins, avaient scellé tout son avenir. Le lendemain de cette soirée, mimi d'une commission rogatoire qu'il avait arrachée au juge d'instruction Pommard, Monsieur Rodia avait organisé une perquisition au domicile du dénommé Carlos Fontanera.

Il y avait trouvé le passeport de la première fille disparue, et un carnet d'adresses ayant appartenu à la troisième.

Carlos Fontanera, lui, malgré les mandats d'arrêt internationaux qui avaient été lancés contre lui, était resté introuvable, et l'enquête officielle s'était arrêtée là.

Ou, du moins, elle aurait dû s'arrêter là, conformément au souhait non formulé de Felipe Salucci. Et Monsieur Rodia aurait pu continuer à jouir de la grande « amitié » de ce personnage puissant, toujours prêt à fournir à ses « amis » les créatures de rêve dont ils pouvaient avoir envie...

Seulement, il avait fallu qu'un tout jeune inspecteur – à cette époque, dans la police française, les lieutenants s'appelaient encore des inspecteurs –, nouvellement affecté à la Brigade mondaine, ne trouve l'affaire décidément trop bizarre et ne vienne y fourrer son nez.

Il s'appelait Boris Corentin.

Ça lui avait pris plus d'un an, mais Corentin avait réussi à prouver que Carlos Fontanera n'était pour rien dans la disparition des trois victimes. Comment avait-il fait ? Il les avait retrouvées, ni plus ni moins. En Colombie, chacune dans un bordel différent, tenus par le cartel de la drogue.

Et le témoignage de deux d'entre elles – la troisième était morte dans des conditions louches – avait permis de faire tomber Felipe Salucci.

Dans sa chute, celui-ci avait entraîné Monsieur Rodia. Oh ! bien sûr, il avait été impossible de prouver une quelconque collusion, entre le malfrat argentin et le policier français. Mais, estimant que son subordonné avait fait preuve, pour le moins, d'une légèreté grave, Charlie Badolini l'avait fait renvoyer de la brigade qu'il dirigeait.

À la suite de quoi, tous ses rêves d'ascension sociale, de puissance et de fric facile envolés, Monsieur Rodia avait été muté dans un obscur commissariat du Loir-et-Cher, où il avait fait sa carrière entière, tout espoir de promotion systématiquement bloqué par cette vilaine tache dans son dossier personnel...

Il en avait conçu une haine farouche contre Boris Corentin et Charlie Badolini. Une haine qu'il avait mâchée et remâchée durant près de deux décennies.

Finalement, l'année précédente, il avait fait valoir ses droits à la retraite, et était revenu s'installer dans son Île-de-France natale.

Là, pouvant enfin se consacrer pleinement à ce qui l'avait maintenu en vie durant toutes ces années d'exil provincial, il avait mis au point sa vengeance.

Une vengeance qui, désormais, était en marche.

Et que rien ni personne ne pourrait plus arrêter.

Chapitre VI

— Tu sais, ce n'est pas parce que tu la regardes sans arrêt que les aiguilles vont tourner plus vite...

Boris Corentin laissa retomber son bras gauche sur son bureau avec un gros soupir.

Aimé Brichot avait raison : ça faisait au moins dix fois en une demi-heure qu'il consultait sa montre.

Et il n'était toujours que neuf heures et demie du matin.

La veille, en fin de journée, Corentin avait donné des instructions pour que, le lendemain matin, tout courrier arrivant quai des Orfèvres au nom du commissaire divisionnaire Charlie Badolini lui soit transmis aussitôt, sans passer par la filière administrative habituelle.

Histoire de gagner de précieuses minutes, au cas où « l'homme du labyrinthe » aurait expédié une nouvelle lettre pour eux. Une lettre sur laquelle Corentin comptait désespérément.

Car, pour l'instant, deux jours avaient déjà passé et il avait la sensation très désagréable d'être au point mort.

— Bon, si on reprenait le dossier, en attendant... fit-il d'une voix lasse, en ouvrant la chemise cartonnée qui se trouvait devant lui.

— Tu crois que ça va servir à quelque chose ? demanda Brichot, d'un air de doute.

— Au moins à faire passer le temps plus vite... répondit Corentin, la voix désabusée.

Jamais il n'avait eu l'impression de patauger à ce point-là ; de se faire autant « mener en bateau », par un homme dont il ignorait tout et qui tirait les ficelles à sa guise. Qui se jouait d'eux avec un malin plaisir.

— Ce type, il veut qu'on le trouve, murmura Boris, en se passant la main dans les cheveux. Je n'en démords pas : il veut que ce soit difficile, mais il veut qu'on le suive à la trace jusqu'au bout. Sinon, il n'a aucun moyen de nous prouver qu'il est plus intelligent que nous.

— Comment tu sais que c'est ça son but ? sursauta Brichot, en finissant de

nettoyer les verres de ses lunettes. Pourquoi est-ce qu'il voudrait nous prouver qu'il est plus intelligent, ou tout au moins plus malin que nous ?

— C'est comme ça : je le sens, répondit Corentin, sur un ton buté. Du coup, si j'ai raison, il est probable que chaque mot de ses différents courriers compte, chaque signe est important, tout est indice... à condition de savoir les déchiffrer. C'est pour ça qu'il faut tout reprendre.

— O.K., allons-y, soupira Aimé Brichot, en quittant son bureau pour s'approcher de celui de sa flèche. Bon, d'abord, la première chose dont on peut être à peu près sûr, c'est que notre homme doit être assez proche de Paris, dans la banlieue sud ou ouest.

— Pourquoi ? demanda Boris Corentin, jouant le jeu des questions-réponses, qui, avec son coéquipier, donnait parfois de bons résultats, faisant soudain jaillir le petit détail qu'on avait négligé jusque-là.

— À cause des lieux où vivaient les trois filles qu'il a enlevées, répondit Aimé Brichot.

— On n'est pas sûr qu'il les ait *enlevées*, tempéra aussitôt Corentin. Elles ont très bien pu le suivre de leur plein gré...

— D'accord, admit Brichot. Disons : les trois filles qu'il retient près de lui, si tu préfères. Donc, Stéphanie Sandoz a disparu voici neuf jours, entre son bureau et son domicile de *Versailles*. Samia Bachir, qui vit à *Gif-sur-Yvette*, a été vue pour la dernière fois il y a six jours. Quant à Carole Blamont, cela fait déjà deux semaines qu'elle a déserté le domicile de ses parents, avec qui elle vit toujours, *aux Ullis*. Trois communes de la grande banlieue sud-ouest, comme je le disais. Par conséquent, il est probable que notre homme ait ses quartiers dans cette zone-là.

— On admet ça, finit par dire Corentin. Mais on ne peut pas en tirer grand-chose. Des filles elles-mêmes, je veux dire : je te rappelle qu'on a eu beau creuser tant qu'on a pu, on n'a trouvé aucun lien entre elles trois. Elles ne se connaissaient pas, n'avaient aucun centre d'intérêt commun, etc. Et, surtout, on n'a trouvé personne, dans les gens qu'elles fréquentaient de près ou de loin, qui pourrait éventuellement être l'homme du labyrinthe.

— Donc, on peut raisonnablement en déduire que notre homme a pris des filles *au hasard*, suggéra Aimé Brichot, en tortillant la pointe de sa moustache.

— Au hasard, pas forcément, corrigea aussitôt Boris Corentin. Peut-être qu'elles correspondent à des critères très précis, et que nous ignorons, mais que leur identité n'entre pas en ligne de compte...

— Juste ! approuva Brichot. Bon, et ensuite ?

Corentin resta un instant silencieux, le front plissé et les yeux dans le vague.

— Ensuite, finit-il par dire, il y a la manière dont sont rédigés les

messages eux-mêmes, qu'il nous faut examiner de plus près, si on veut...

À ce moment précis, le téléphone sonna sur le bureau, faisant sursauter les deux hommes. Boris arracha littéralement le combiné de son support :

— Allô ! Ah ! patron ! Alors ?... Très bien, on arrive tout de suite !

Corentin raccrocha et jaillit de son fauteuil si violemment qu'il envoya celui-ci dinguer contre le radiateur situé dans son dos, sous la fenêtre.

— Baba vient de recevoir du courrier ! souffla-t-il, en bondissant vers la porte.

Aimé Brichot n'eut pas besoin de demander de quel genre de courrier il s'agissait...

Une minute plus tard, les deux hommes pénétraient en trombe dans le bureau de Charlie Badolini. Qui brandissait une enveloppe beige au bout de ses doigts jaunis par les goudrons de cigarette.

— Je vous ai attendus pour l'ouvrir, annonça-t-il, en saisissant son coupe-papier, en forme de petit poignard ciselé, pour éventrer l'enveloppe.

Il en sortit deux feuilles de papier blanc, écrites à l'ordinateur comme les précédentes. La première ne contenait que quatre ou cinq lignes de texte, alors que la deuxième sembla plus remplie à Corentin, qui, contrairement à l'habitude, avait négligé les fauteuils réservés aux visiteurs pour venir se placer derrière celui du commissaire divisionnaire.

Ensemble, ils prirent connaissance d'abord de la plus courte des deux feuilles. Qui disait ceci :

Bien cher commissaire,

Alors ? Où en êtes-vous ? Vous savez qu'il ne vous reste plus que deux jours, n'est-ce pas ? Songez au sort de ces trois malheureuses, si vos fins limiers ne font pas diligence ! Bon, comme je ne suis pas inaccessible à la pitié, je vous livre un nouveau « fil d'Ariane »... Impérial, celui-là !

Ah ! une dernière chose : inutile d'espérer me trouver de quelconques complices, plus faciles que moi à piéger : je travaille toujours en Solo.

À bon entendeur...

— Curieux, cette façon de parler de complices inexistants, murmura Corentin, les sourcils froncés. C'est comme s'il cherchait à nous indiquer quelque chose... Mais quoi ?

— Voyons déjà ce que dit la deuxième feuille, proposa Aimé Brichot, qui avait rejoint sa flèche derrière le fauteuil de Charlie Badolini.

Comme Boris l'espérait fortement depuis la veille au soir, c'était un nouveau « train » de citations. Sauf que, cette fois, leur nombre était passé de trois à dix :

Le mari sera exempt de faute, et la femme recevra la peine de son crime. (N, V, 11).

Et vous l'immolerez devant le Seigneur, à l'entrée du tabernacle du témoignage. (E, XXIX, 25).

Et lorsque vous l'aurez immolée, vous prendrez de son sang et vous le répandrez autour de l'autel. (E, XXIX, 5)

Dieu dit encore : Vous ne pourrez voir, mon visage ; car nul homme ne me verra sans mourir. (E, XXXIII, 15).

L'homme a borné le temps des ténèbres ; il considère lui-même la fin de toutes choses, et la pierre même ensevelie dans l'obscurité et dans l'ombre de la mort. (J, XXVIII, 10).

Et, étant allés pour l'ensevelir, ils ne trouvèrent d'elle que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. (R, IX, 28)

Alors, Josué donna cet ordre : Ouvrez l'entrée de la caverne, et amenez devant moi les cinq rois qui y sont cachés. (J, X, 5)

Alors, Josué donna cet ordre : Ouvrez l'entrée de la caverne, et amenez devant moi les cinq rois qui y sont cachés. (J, X, 5)

En ce même temps, il m'ordonna de vous apprendre les cérémonies et les ordonnances que vous devez observer dans la terre que vous allez posséder. (D, IV, 4)

C'est pourquoi ce lieu fut appelé les Sépulcres de Concupiscence, parce qu'ils y ensevelirent le peuple qui avait désiré la chair. (N, XI, 33)

Après avoir lu, les trois hommes restèrent un moment silencieux, tandis

que, sur le quai, de l'autre côté des fenêtres fermées, une moto faisait rugir ses cylindres.

Finalement, brisant l'espèce d'étrange engourdissement qui s'était emparé d'eux, Charlie Badolini se leva et contourna son grand bureau Empire :

— Messieurs, je suis désolé de vous abandonner aussi vite, mais j'ai une réunion chez notre directeur. D'ici mon retour, tâchez d'avoir fait « parler » cette lettre !

— Il est marrant, Baba ! grommela Aimé Brichot, dès que Corentin et lui furent de retour dans le bureau des Affaires recommandées. Faire parler la lettre : on voit bien que ce n'est pas lui qui s'y colle...

— En attendant, on attaque ! répliqua Boris, en dépliant soigneusement les deux feuilles devant lui. Mémé, sors la Bible de ton tiroir et donne-la-moi, s'il te plaît...

— La voilà, fit son coéquipier en lui tendant le volume. Tu as remarqué que notre homme a eu une petite absence en rédigeant sa lettre : sans s'en apercevoir, il a copié deux fois la même citation l'une à la suite de l'autre !

— Oui, j'avais déjà remarqué ça en lisant la lettre dans le bureau de Baba, répondit Corentin. Mais je suis moins sûr que toi qu'il s'agisse d'une « absence », comme tu dis. Enfin, on verra. Pour le moment, il reste à vérifier l'origine des citations. Je suppose que les lettres entre parenthèses sont en fait les initiales des livres de l'Ancien Testament d'où sont tirées les citations : E pour Exode, J pour Job, N pour Nombres, etc.

— Et comme le numéro des versets doit être faux, ça veut dire que ça va nous prendre un petit bout de temps avant de retrouver leur numérotation exacte, ajouta Aimé Brichot.

Boris Corentin eut un petit sursaut :

— Mais, j'y pense, on est complètement idiot !

— Parle pour toi...

— Puisque les citations nous sont données, on n'a pas besoin, au moins pour l'instant, de les retrouver dans la Bible ! Il n'y a qu'à appliquer le code du message précédent pour trouver la nouvelle clé. Ça devrait être ultra-rapide, au contraire...

Effectivement, ce le fut. Mais, quelques minutes plus tard, les deux policiers contemplaient avec consternation le mot que Boris venait de tracer sur une feuille de son bloc-notes de bureau :

ESRORLSEP

Soit un mot incompréhensible de neuf lettres, puisque leur correspondant avait, d'après Brichot, eu une distraction et recopié deux fois la même

citation, l'une à la suite de l'autre.

— On est refait ! finit par souffler Aimé Brichot : le code ne correspond plus...

— Reste plus qu'à trouver celui qu'il a employé cette fois-ci, répondit Boris Corentin, les yeux fixés sur la suite de citations bibliques.

Il commença à vouloir les relire, espérant leur arracher leur secret. Mais, soudain, comme saisi par une inspiration soudaine, il repoussa la feuille pour saisir l'autre, celle qui contenait le petit texte de l'homme du labyrinthe.

— Mémé, tu te souviens de ce qu'on se disait, juste avant que Baba ne nous appelle au téléphone, tout-à-l'heure : que ce type jouait avec nous, et que chaque mot de ses messages devait avoir son importance ?

— Euh... Oui, et alors ?

— Alors, je te relis ce qu'il dit dans sa lettre : « *Je vous livre un nouveau « fil d'Ariane »... Impérial, celui-là.* » Bon, fil d'Ariane, je pige : ça fait référence à son labyrinthe et au défi qu'il nous a lancé d'y pénétrer. Mais pourquoi « impérial » ? Empire... Impérial... Empereur... Je suis sûr qu'il y a quelque chose là-dessous... Mémé, à quoi tu penses, si on te parle d'empire, ou d'empereur ?

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Est-ce que je sais, moi ! À Napoléon, au tsar de Russie, à Jules César, à...

— Jules César ! s'exclama Corentin, en abattant son poing sur le coin de son bureau. C'est ça ! C'est sûrement ça...

Aimé Brichot contempla sa flèche d'un œil rond :

— Tu peux m'expliquer ce que ce bon Jules vient faire ici, Boris ? Parce que, là, franchement...

— Le code de Jules César ! s'exclama Corentin, l'air tout excité. Celui dont il se servait pour envoyer des messages qui ne devaient pas tomber aux mains de ses ennemis.

— Et ça consiste en quoi, au juste,

— C'est tout simple. Le message est d'abord écrit normalement, puis chaque lettre est remplacée par celle qui se trouve à trois positions plus loin dans l'alphabet.

— En effet, c'est basique... commenta Brichot.

— Mais, pour l'époque, ça s'est avéré suffisant... au moins dans un premier temps. Essayons...

Les deux hommes durent déchanter lorsque, ayant appliqué le code en question, ils arrivèrent au mot suivant, compte non tenu de la citation qui

apparaissait deux fois :

MNUNLESMC

— J'ai l'impression qu'on est dans une impasse... commenta sombrement Aimé Brichot.

— Et si notre homme était un « anti-César » ? fit alors Corentin, les yeux toujours fixés sur la feuille.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'au lieu de devoir *ajouter* trois lettres, il faut peut-être les *retrancher*, Mémé !

— Oui, ça se peut, soupira Brichot. Mais peut-être aussi qu'il faut en ajouter deux, ou en retrancher une, ou panacher les deux : les possibilités sont infinies...

— Il y a un moyen de réduire le champ des possibles, fit alors Corentin. C'est la double citation !

— Comprends pas...

— Voyons, Mémé, réfléchis : depuis le début, on est parti du principe que notre homme avait répété la citation numéro 7 *par erreur*. Et si c'était intentionnel ? Et si elle était là deux fois de suite pour marquer *un redoublement de la même lettre* ? Auquel cas...

— Auquel cas, le coupa Aimé Brichot, qui venait de comprendre où sa flèche voulait en venir, il a juste à se concentrer sur cette citation-là et voir avec quelle combinaison on obtient un redoublement de lettre existant en français !

— Exact, Mémé ! Commençons par retrancher trois lettres, pour voir...

Deux secondes plus tard, Corentin poussa une exclamation de satisfaction :

— Double L ! Ça semble coller, Mémé ! Reprenons l'ensemble des citations maintenant...

Après avoir recommencé à compter les lettres dans chacune des dix citations, Boris Corentin et Aimé Brichot virent apparaître un nouveau mot. Et, cette fois, en le lisant, ils surent tout de suite qu'ils avaient trouvé le bon code. Le mot en question était :

ENTRAILLES

— Entrailles... Qu'est-ce que ça veut dire ? souffla Aimé Brichot, en remontant nerveusement ses lunettes.

Boris Corentin alluma une cigarette « ultra light » et se renversa contre le dossier de son fauteuil :

— C'est justement ce qu'il va nous falloir trouver. La signification de ces « entrailles », et surtout, si tu veux mon avis, son rapport avec le « blé » du premier message. Car, fatalement, si je ne me gourre pas totalement sur l'homme du labyrinthe, les deux mots doivent avoir un rapport entre eux. Un rapport étroit, même, qui les éclaire mutuellement. Le tout est de trouver lequel...

Et de le trouver avant quarante-huit heures, fit Aimé Brichot en écho, sur un ton lugubre. Car, sinon, quelque part, trois pauvres filles passeront de vie à trépas.

Chapitre VII

Pour la dixième fois en moins de dix minutes, Monsieur Rodia leva les yeux de son verre de Perrier, où les grosses bulles joufflues remontaient rapidement le long des parois transparentes et légèrement embuées.

Une fois de plus, son regard croisa celui de la grande brune à cheveux longs et à la bouche très rouge qui était assise à deux tables de la sienne, devant un thé. Et, une fois de plus, elle baissa ostensiblement ses grands yeux sombres, avec une ombre de petit sourire.

Il se félicita d'avoir choisi ce café des Champs-Élysées de préférence à n'importe quel autre.

Parce que, ici, il y avait toujours deux ou trois filles seules, capables de rester des heures à ne rien faire, devant la même tasse ou devant le même verre vide.

À ne rien faire ? Pas précisément. En réalité, avec leur air de ne voir personne et de ne s'intéresser à rien, ces filles étaient constamment à l'affût.

À l'affût d'une proie consentante.

Car il s'agissait de prostituées.

Oh ! pas des régulières, pas de vraies professionnelles, non. Plutôt des filles qui, de temps en temps, et généralement dans la dernière semaine du mois, quand les caisses étaient vides, venaient ici pour « faire » un ou deux clients, histoire de boucler leur budget. Elles pouvaient être étudiantes, ou employées, ou simplement chômeuses.

Depuis son retour en région parisienne, un an plus tôt, Monsieur Rodia avait eu plusieurs fois recours aux services tarifés de ces « épisodiques ».

Et là, au deuxième soir de son compte à rebours, il avait décidé de s'octroyer une petite fantaisie. Histoire de se détendre les nerfs, de s'offrir un peu de bon temps avec une fille qui ne serait pas l'une de ses Trois Grâces...

De nouveau, il leva la tête. De nouveau, son regard croisa celui de la fille brune, assise très droite à environ trois mètres de lui, de biais. Cette fois, il eut la nette impression qu'elle lui souriait plus franchement, en inclinant légèrement la tête sur la droite, en une sorte d'invite discrète et muette. En même temps, elle avait imperceptiblement cambré les reins pour, sous son pull très moulant de très fine laine, faire saillir sa poitrine, qui semblait d'un

volume tout à fait intéressant.

Le sang battant sourdement à ses tempes, Monsieur Rodia se décida d'un coup. Avec des gestes raides et saccadés d'automate, il se leva de la banquette de Skaï rouge, contourna sa petite table ronde et vint se planter devant celle de la fille brune, qui prit bien soin de ne pas relever la tête vers lui, comme si elle n'avait pas remarqué son manège.

— Mademoiselle, il est possible que je me trompe, murmura Monsieur Rodia, d'une voix qui se voulait insouciant mais tremblait un peu, mais j'ai l'impression que vous êtes aussi désœuvrée que moi, ce soir. Que diriez-vous d'unir momentanément nos deux solitudes ? J'aimerais beaucoup vous offrir un verre...

Durant quelques secondes, qui parurent très longues à l'homme debout, placé sous le feu des regards des autres consommateurs, il ne se passa rien.

Puis, avec une lenteur étudiée, la fille brune releva gracieusement la tête et lui offrit le cadeau de deux rangées de dents éblouissantes de blancheur et d'une régularité parfaite.

— Pourquoi pas ? murmura-t-elle d'une voix légèrement voilée et rauque. Si vous êtes un galant homme...

Monsieur Rodia comprit au quart de tour ce que signifiait dans cette superbe bouche rouge et brillante l'expression « galant homme » : elle désignait un mâle qui est prêt à mettre le prix qu'il faut pour amener une femelle vénale jusque dans son lit...

— C'est quoi votre nom ? demanda-t-elle, une fois qu'il se fut assis en face d'elle.

Leurs genoux entrèrent en contact et il ne put répondre tout de suite, savourant la tiédeur de cette chair ferme et nue, à travers le lin de son pantalon gris clair.

— Rodion, finit-il par dire. C'est un prénom russe. Mais en général, les femmes m'appellent Rodia, c'est le diminutif correspondant. Monsieur Rodia...

— Eh bien, moi, c'est Claudia, lui apprit-elle en retour. Et il n'y a pas de diminutif...

Environ une heure plus tard, ils étaient tous les deux installés dans la Mégane de Monsieur Rodia, lui derrière le volant et elle à la « place du mort ». Ils roulaient à petite vitesse sur la N 104, la Francilienne, en direction de l'autoroute A 1. Il faisait nuit et une petite pluie fine s'était mise à tomber, au moment où ils dépassaient Vélizy.

De temps en temps, Monsieur Rodia jetait un regard oblique sur les cuisses nues de sa passagère, découvertes presque en totalité par la fente de sa jupe vert olive. Dont elle avait, comme par mégarde, laissé les pans s'écarter en montant dans la voiture.

Il eut envie d'y glisser sa main, de pétrir à pleins doigts cette chair ferme et lisse, à la carnation très pâle, de se faufiler jusqu'en haut pour aller se réfugier dans la douce tiédeur de son ventre. Mais il n'osa pas. Ce serait pour plus tard.

Un peu plus tôt, lorsqu'ils avaient quitté le parking souterrain des Champs-Élysées, Claudia avait posé sa main sur sa cuisse à lui. Très haut, pratiquement au niveau de la bosse virile que ses longs doigts aux ongles acérés effleuraient comme par mégarde. Mais Monsieur Rodia l'avait doucement repoussée.

— Pas maintenant, avait-il soufflé avec un petit sourire d'excuse. J'ai peur que le contact de cette main charmante ne perturbe trop ma conduite !

Depuis, Claudia s'était appuyée à la portière et n'avait plus prononcé un mot. Son visage régulier, aux pommettes légèrement saillantes, n'exprimait rien de particulier, elle regardait la route défiler sans la voir vraiment. Sous son pull moulant, sa lourde poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme d'une respiration régulière et calme.

Claudia était parfaitement tranquille.

Elle avait trouvé son client de la soirée, elle n'en demandait pas plus. Maintenant, il n'y avait plus qu'à accomplir les actes et les gestes habituels pour mériter l'argent qu'elle allait recevoir pour prix de sa complaisance érotique.

L'argent...

Monsieur Rodia eut un petit sourire. Claudia avait eu l'air un peu surprise qu'il ne cherche pas à marchander, lorsqu'elle lui avait annoncé la somme coquette de trois cents euros pour passer la nuit chez lui.

En réalité, elle était prête, s'il s'était montré dur en affaire, à se contenter de la moitié de cette somme. Mais Monsieur Rodia n'avait pas protesté le moins du monde, se contentant d'un « d'accord pour trois cents » dit d'une voix indifférente. Bonne aubaine, quoi.

Évidemment, la pauvre fille se serait sans doute moins réjouie, et même aurait saisi la première occasion de lui fausser compagnie, si elle avait pu deviner les raisons d'une telle largesse chez son client.

Car Monsieur Rodia n'avait nullement l'intention de donner le moindre euro à la prostituée qu'il était en train de ramener chez lui. Au tout début de la soirée, peut-être. Mais, brusquement, dans le bar des Champs-Élysées, alors qu'il écoutait Claudia lui raconter sa petite vie sans intérêt, ses plans avaient changé radicalement.

En une poignée de secondes à peine, il avait pris la décision de la séquestrer.

Pourquoi ? Quel intérêt de kidnapper une quatrième fille, alors que, depuis le début, son plan minutieusement mis au point n'en prévoyait que trois, les

fameuses Trois Grâces ? Il n'en savait rien. En tout cas, il aurait été incapable de le formuler clairement.

Il avait eu envie, c'est tout. Un désir irréprouvable auquel il n'avait pas cru bon de résister.

Maintenant qu'il y réfléchissait, en s'engageant avec précaution sur l'autoroute de Chartres, Monsieur Rodia se disait qu'il avait eu envie de corser un peu le jeu. De se mettre davantage en danger qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent.

Il se sentait tellement supérieur aux flics qu'il avait lancés lui-même à ses trousses ! Il était tellement certain de sortir victorieux de cet affrontement que celui-ci en devenait beaucoup moins drôle. Il avait besoin d'un petit piment supplémentaire, pour en rehausser le goût.

Claudia allait être son « joker », en quelque sorte. La carte secrète que personne, et même pas lui, ne s'attendait à voir débarquer dans le jeu.

Au dernier moment, pourtant, en sortant du bar, sur le trottoir grouillant de monde des Champs, il avait failli renoncer : des tas de personnes, après, pourraient donner son signalement, dire qu'ils l'avaient vu partir en compagnie de Claudia...

Mais, finalement, il avait décidé de poursuivre dans la voie nouvelle qu'il s'était fixée, avec un léger haussement d'épaules fataliste.

Qu'est-ce qu'il en avait à faire, qu'on l'identifie ? De toute façon, il considérerait que, une fois sa vengeance accomplie, et quelle qu'en soit l'issue, son existence serait terminée. Il aurait accompli la seule chose qui le maintenait encore en vie, qui le faisait se tenir debout et se mouvoir, comme n'importe quel vivant *normal*.

Tout le reste était absolument dénué d'importance...

— C'est encore loin ? demanda soudain Claudia, d'une voix légèrement ensommeillée.

— Pas très, répondit Monsieur Rodia, en mettant son clignotant à droite, pour indiquer qu'il allait quitter l'autoroute à la prochaine bretelle. Encore quelques kilomètres à travers la campagne et on y est.

— Tant mieux, crut bon d'ajouter la jeune femme, d'une voix un peu trop roucouillante. C'est que je commence à être sérieusement excitée, moi, à l'idée de ce qu'on va faire tous les deux, mon gros chéri...

Monsieur Rodia ressentit une brusque envie de la gifler à toute volée et de la larguer ensuite ici, sous la pluie, en rase campagne. Pour lui apprendre à se foutre de lui, à le prendre pour un imbécile.

Elle ne ressentait évidemment pas le plus petit soupçon d'excitation. Elle avait juste hâte d'en finir avec cette corvée, c'était tout.

Il réussit à se calmer en pensant à ce qu'elle allait vraiment ressentir, et

cette fois sans tricher, quand elle comprendrait le sort qu'il lui réservait...

Comme ils étaient presque arrivés, que Monsieur Rodia connaissait la route dans ses moindres détails et qu'elle était déserte, il s'autorisa à lâcher le volant d'une main et à la poser sur la cuisse gauche de Claudia. Il laissa remonter ses doigts le long de la chair élastique et veloutée, jusqu'au satin de sa petite culotte, dont il ignorait la couleur.

Aussitôt, avec un petit gloussement ridicule et faux, elle avança le bassin et écarta les jambes, pour lui faciliter l'accès à son intimité.

— C'est bon ! murmura-t-elle, la tête renversée en arrière. J'aime que tu caresses ma petite chatte...

En même temps, pour faire bonne mesure, elle posa sa main gauche sur le devant du pantalon de Monsieur Rodia, et ses longs doigts se refermèrent sur la bosse dure et proéminente qu'il contenait.

— Dis donc, tu m'as l'air drôlement excité, vilain cochon ! s'extasia-t-elle, d'une voix de petite fille, insupportablement niaise. Je sens qu'on va bien s'entendre, tous les deux ! J'adore qu'un homme bande très fort pour moi...

Ils se trouvaient maintenant à l'extrémité d'une zone de pavillons déjà assez anciens, plutôt « *cheap* », qui semblaient avoir poussé là, pratiquement en rase campagne, comme des champignons après une pluie d'automne.

Monsieur Rodia stoppa la Mégane devant la toute dernière maison, devant la porte coulissante d'un garage fermé. Au-delà, s'étendait un champ fraîchement labouré, dont Claudia venait de distinguer les premiers sillons gras, dans le double pinceau blanc des phares.

— C'est chez toi, ici ? demanda-t-elle après être descendue de la voiture, avec un regard légèrement dégoûté sur le pavillon rectangulaire à un seul étage, surmonté d'un toit de tuiles « quatre pentes », et dont le crépi des murs, présentait de longues traînées couleur de rouille.

— Je sais que c'est pas le grand luxe, répondit Monsieur Rodia, en s'approchant de la porte de bois peinte en blanc, une clé à la main. Mais il y fait chaud et on y sera à l'abri de la pluie. Et puis, il y a un lit tout à fait confortable : c'est tout ce qui importe, non ?

— Bien sûr, bien sûr ! s'empressa de dire Claudia, comme pour rattraper sa gaffe. De toute façon, le décorum, hein ! Ce qui compte, c'est ce que nous allons faire tous les deux, pas vrai ?

Tout en parlant, elle plaqua son corps contre le dos de Monsieur Rodia, qui s'escrimait à trouver la serrure dans le noir. Il sentit la masse chaude et élastique de ses seins volumineux s'écraser contre lui, tandis qu'une main venait se plaquer contre son sexe toujours tendu, pour le masser doucement. Il l'écarta d'un mouvement un peu trop brusque :

— Laisse-moi tranquille, sinon je n'arriverai jamais à ouvrir cette foutue porte et on va se retrouver trempés !

Claudia s'écarta et se le tint pour dit.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, elle découvrit un petit couloir vide, dont les murs étaient tapissés d'un papier uni, sans couleur précise. « Beigeasse » est le mot qui lui vint à l'esprit. À gauche, une porte ouverte donnant sur une cuisine aménagée vieillotte ; à droite deux autres portes, fermées. Et, juste en face, la double porte en verre dépoli donnant sur un salon meublé du strict minimum : un canapé, un fauteuil, une table basse, une télé, un buffet. Tout ça très laid, visiblement bon marché, dépareillé, mal assorti. Pas de rideaux aux fenêtres, aucun bibelot nulle part, pas de décorations sur les murs, et une ampoule nue pendant du plafond à la peinture écaillée en de nombreux endroits.

Claudia eut l'impression de pénétrer dans un endroit non habité. Dans une sorte de « camp de transit », lugubre à force d'être impersonnel.

— Ça serait possible que je prenne une petite douche vite fait ? demanda-t-elle avec un sourire engageant.

— Si tu veux, répondit Monsieur Rodia avec un haussement d'épaules. C'est la première porte à ta droite, dans le couloir, en face de la cuisine. Pendant ce temps, je vais nous servir un verre de quelque chose. Whisky ou Martini ? C'est tout ce que j'ai...

— Un whisky si tu as des glaçons, sinon un Martini, répondit Claudia en quittant le salon d'une démarche ondulante qui faisait rouler sa croupe rebondie.

— Tu veux que je te trouve un peignoir ou quelque chose comme ça, pour après ta douche ? proposa Monsieur Rodia, assez mollement.

Déjà sur le seuil du salon, elle pivota vers lui et lui adressa un petit clin d'œil qui se voulait canaille :

— Je pense que ça ne sera pas la peine : je ne suis pas ici pour jouer les filles pudiques !

Quand elle eut disparu dans la salle de bain, Monsieur Rodia attendit d'entendre le crépitement rapide de l'eau sur le rideau de plastique de la douche pour rejoindre la cuisine. Il ouvrit le vieux frigo et fit la grimace : évidemment, il avait une fois de plus oublié de refaire des glaçons...

Il empoigna la bouteille de Martini, et, dans le petit placard au-dessus de l'évier en inox, réussit même à trouver deux verres propres. Verres à moutarde parfaitement hideux, mais ça ferait l'affaire.

Il revint dans le salon et resta immobile au milieu de la pièce, la bouteille aux deux tiers vide dans une main et les verres dans l'autre.

Il hésitait sur la suite des événements.

Est-ce qu'il allait s'offrir un petit moment agréable avec cette fille, ici, dans le salon, sur le canapé ? Car il n'était pas question, dans son esprit, qu'elle puisse pénétrer dans sa chambre : aucune fille n'y avait jamais mis les

pieds, et il n'avait pas l'intention que ça change.

Ou bien, est-ce qu'il était préférable de la conduire directement *en bas* ?

C'est-à-dire dans la pièce qui allait lui servir de cellule pendant... Eh bien ! pendant un temps encore indéterminé ! C'était un paramètre qui ne dépendait pas de lui.

Il en était encore à hésiter sur la conduite à adopter, lorsque, dans son dos, la porte de la salle de bain s'ouvrit, libérant un gros nuage de vapeur chaude et humide.

Et Claudia apparut, souriante, une serviette éponge verte à la main, intégralement nue et le corps scintillant de petites gouttes d'eau irisées.

— Tu veux bien m'aider à me sécher ? murmura-t-elle, en s'approchant de lui.

Monsieur Rodia demeura figé sur place, la bouche légèrement entrouverte et les yeux écarquillés.

Claudia était vraiment très belle. Il corrigea aussitôt cette appréciation : elle n'était pas spécialement belle, en ce sens que son visage était assez ordinaire, et même un tantinet vulgaire. Mais elle était furieusement « bandante ».

Son corps était à la fois élancé et voluptueux, délié et charnu. Ses hanches fines mettaient en valeur la longueur de ses jambes admirablement fuselées, sa poitrine lourde et d'une fermeté parfaite s'agrémentait de larges aréoles brunes aux mamelons saillants. Quant au triangle noir et bouclé ornant le bas de son ventre, il était tout irisé par les multiples gouttelettes d'eau qui étaient venues s'y accrocher, telles des boules multicolores dans un sapin de Noël miniature et inversé.

Avec des gestes d'automate, les yeux toujours exorbités, Monsieur Rodia saisit la serviette d'un mouvement brusque, tandis que Claudia se retournait pour lui présenter d'abord son dos et sa croupe merveilleusement galbée, profondément fendue en deux globes de chair à la peau veloutée.

Il commença par les épaules, descendit le long du dos cambré, s'attarda un peu plus longtemps au creux des reins, provoquant chez Claudia un petit soupir de bien-être, dont il eut l'impression qu'il n'était pas totalement simulé, cette fois-ci. Mais peut-être prêtait-il à cette fille quelque chose de sa propre excitation...

Enfin, la serviette atteignit le renflement délicieux des fesses féminines. Aussitôt, Claudia creusa les reins et écarta légèrement ses cuisses pleines, comme pour l'inciter à visiter des lieux plus secrets.

Malgré le tissu moelleux qui s'interposait entre ses doigts et la peau de sa partenaire, il pouvait sentir pleinement l'élasticité parfaite de cette croupe tendue, le frémissement des muscles juste sous la peau satinée.

Enfin, comme par enchantement, la serviette lui tomba des mains.

Avec un grognement indistinct, Monsieur Rodia plongeait ses doigts fébriles dans le sillon profond et chaud qui séparait les deux globes de chair autant qu'il les unissait.

Docile, connaissant son rôle, Claudia se mit à gémir et à onduler du bassin, tandis que les doigts masculins, se faufilant entre ses cuisses ouvertes, atteignaient l'orée de sa toison brune, ainsi que les replis moirés de l'intimité qu'elle était censée dissimuler.

— Oh ! c'est tellement bon ! soupira-t-elle d'une voix mourante. J'adore qu'on me caresse comme ça... Je vais être toute mouillée, si tu continues !

Mais, malgré le désir qui faisait battre le sang à ses tempes, Monsieur Rodia eut assez de lucidité pour constater que le sexe de sa partenaire restait totalement sec et fermé.

Ce dont il se fichait complètement, d'ailleurs : il n'avait pas dans l'idée de procurer du plaisir à cette fille. Elle ne comptait pas plus, à ses yeux, que n'importe quel instrument dont on se sert dans la vie quotidienne.

Est-ce qu'on se soucie de ce que ressent un fauteuil lorsqu'on s'assoit dedans ?

Le visage écarlate, Monsieur Rodia se laissa tomber à genoux sur la moquette élimée, et enfouit sa bouche entre les fesses rebondies et complaisantes. Sa langue dardée atteignit les onctueux pétales de la corolle féminine, et Claudia se mit à se trémousser.

— Oh ! oui, lèche-moi encore ! implora-t-elle. Bouffe-moi la chatte, j'adore ça !

La saisissant par les hanches, Monsieur Rodia la força à se retourner, de façon à ce qu'elle lui présente son ventre au lieu de sa croupe. Pour lui faciliter l'accès à son intimité, Claudia posa un pied sur le fauteuil qui se trouvait juste à sa droite, écartant les cuisses au maximum.

— Vas-y, mon chéri ! l'encouragea-t-elle, en lui passant la main dans les cheveux. Suce-moi bien... Fais-moi jouir avec ta langue !

Au lieu de lui obéir, Monsieur Rodia se redressa, recula de deux pas et se laissa choir sur le canapé de velours râpé qui se trouvait derrière lui.

— Viens ! souffla-t-il, en se dégrafant fébrilement. Viens sur moi...

Des replis de son pantalon ouvert, il fit jaillir un membre épais et dur. Claudia passa sa langue sur ses lèvres brillantes, avec un air de convoitise parfaitement bien joué.

— Qu'est-ce qu'elle est belle, ta queue ! souffla-t-elle en s'approchant. Belle et grosse ! Je sens que je vais jouir comme une petite folle avec un aussi bel engin dans le ventre...

Mais, croyant faire bonne mesure, elle crut bon d'ajouter, sur un ton égrillard :

— Mais, avant que tu me la mettes bien au fond, j'ai encore envie de ta langue ! Allez, lèche-moi !

Le ton de commandement un peu sec qu'elle venait de prendre, croyant exciter son partenaire, agit au contraire sur lui comme un coup de cravache cinglant.

Sans comprendre ce qui se passait, elle vit le visage de Monsieur Rodia se fermer brutalement et ses yeux devenir d'une fixité quasi minérale, tandis que sa virilité dressée et palpitante se mettait à mollir et à se recroqueviller à toute vitesse.

Avant qu'elle ait eu le temps de réaliser, l'homme se trouvait debout devant elle, la bouche tordue par une grimace haineuse, la main levée.

La gifle assénée en force l'envoya dinguer sur le canapé et elle poussa un cri, autant de surprise que de douleur. Sa joue gauche devint aussitôt écarlate.

— Mais qu'est-ce que tu prend ? geignit-elle d'une voix misérable. Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

La deuxième gifle, infligée en retour, lui fit jaillir de grosses larmes des yeux, et tout son corps nu se recroquevilla sur lui-même.

— Mais pour qui tu te prends, espèce de misérable putain ? grinça Monsieur Rodia, d'une voix caverneuse, méconnaissable. Qui es-tu pour oser me donner des ordres ? Je vais te montrer qui est le maître, ici !

Avec une force réellement surprenante, que la rage décuplait, il saisit Claudia par ses longs cheveux noirs et la jeta au bas du canapé, sans s'occuper de ses cris de peur et de souffrance. Il la traîna à travers tout le salon, puis le couloir, jusqu'à la porte voisine de celle de la salle de bain.

À travers les larmes qui embuaient ses yeux, Claudia découvrit, de l'autre côté, un escalier de béton s'enfonçant dans les profondeurs du sol.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais les mots se fondirent en un simple hurlement de terreur, qui résonna à ses propres oreilles avec une intensité effrayante.

D'un violent coup de genou dans le creux des reins, Monsieur Rodia venait de la précipiter dans l'escalier. Elle roula jusqu'au bas des marches, dont les arêtes vives lui meurtrirent la peau en plusieurs endroits, striant son corps blanc de petites rigoles de sang vermeil. Elle se cogna violemment la tempe sur la dernière marche, et s'effondra, à moitié groggy, sur le sol de béton, rugueux et poussiéreux.

Monsieur Rodia la rejoignit en trois enjambées, l'empoigna de nouveau par son opulente chevelure sombre et la traîna sans ménagement dans le couloir sombre, aggravant les meurtrissures du béton sur sa peau délicate.

À présent, Claudia ne criait plus. À moitié assommée par sa chute, elle se contentait de geindre faiblement, essayant maladroitement de progresser sur les coudes et les genoux, afin de diminuer la douloureuse tension qui

s'exerçait sur ses cheveux et la peau de son crâne.

Monsieur Rodia passa, sans s'y arrêter, devant trois portes fermées, puis, d'un coup de pied rageur, ouvrit la quatrième et dernière. Il tira Claudia à l'intérieur d'une pièce dépourvue de fenêtre, éclairée par une vilaine lumière blafarde, prodiguée par l'ampoule nue tombant du plafond.

Elle eut encore le temps de voir que la cave en question – car c'était une cave, elle en était sûre – ne comportait en tout et pour tout qu'un lit de fer, au sommier fait d'un treillis métallique monté sur ressorts, et dépourvu de matelas.

Et ce fut la dernière chose qu'elle vit.

Car, la seconde suivante, quelque chose l'aveugla complètement. Saisie par une panique intense, horrible, elle eut l'impression qu'elle allait mourir asphyxiée. Car l'espèce de chose en cuir qu'on venait de lui enfiler sur le visage ne comportait aucune ouverture.

Finalement, elle s'aperçut que, grâce à deux petits trous pratiqués au niveau des narines, elle pouvait continuer à respirer. En revanche, aucune ouverture, ni pour les yeux, ni pour la bouche : elle était bel et bien réduite au silence et plongée dans les ténèbres.

Elle se sentit poussée brutalement en avant, et s'écroula sur le sommier métallique, dont le treillage lui meurtrit douloureusement le mamelon du sein gauche.

Tétanisée par la peur, elle resta immobile dans cette position : à genoux sur le sol rugueux et froid, le buste plaqué contre le sommier, les bras de chaque côté du corps.

Certaine que sa dernière heure avait sonné, presque résignée déjà...

— Alors, ma belle, tu fais moins la fière, on dirait ! grinça dans son dos la voix de son client, brusquement métamorphosé en bourreau. Tu apprendras que je ne fais pas partie de ces hommes que les salopes de ton espèce peuvent manipuler comme de gentils toutous bien dressés ! Maintenant, c'est moi qui vais jouir de toi, et de la manière qui me plaira. Parce que dis-toi bien qu'à partir de maintenant, tu es totalement en mon pouvoir !

Claudia sentit les mains brutales de l'homme pétrir sans douceur la chair ferme de sa croupe sans défense. Mais, au lieu d'un supplément de peur, elle en ressentit aussitôt un assez net soulagement.

Si l'on restait dans le domaine du sexe, rien n'était perdu. Elle pouvait toujours retourner la situation à son avantage. Et puis, par expérience, elle savait qu'un homme qui a joui est rarement aussi dangereux que lorsqu'il est en état d'excitation maximale. Même les malades violents comme celui-ci.

Alors, lorsque les doigts de Monsieur Rodia saisirent ses fesses fermes et rondes pour les ouvrir, elle se prêta complaisamment à la manœuvre, en

creusant les reins et en écartant les genoux.

L'important était que ça finisse vite...

La seconde d'après, un éclair de souffrance lui traversa le corps et elle se mit à hurler.

Hurllement qui se transforma en un dérisoire gargouillis sourd, à cause de la cagoule de cuir qui obstruait étroitement sa bouche.

D'un coup de rein brutal, Monsieur Rodia venait de violer ses reins, de toute la puissance de sa virilité tendue au maximum.

Lorsqu'il fut fiché en elle jusqu'à la garde, il glissa ses deux mains entre son corps et le sommier, et empoigna ses gros seins dont il tordit violemment les pointes, déjà meurtries par le treillage métallique.

Puis, en haletant de plus en plus fort dans son cou, vautre sur elle comme un bouc à la saillie, il se mit à la pilonner en force, lui envoyant à chaque poussée des décharges de souffrance dans tout le bas du corps.

Heureusement, comme l'espérait Claudia, la séance de torture fut assez rapide. Après une quinzaine de va-et-vient entre ses reins, Monsieur Rodia émit une sorte de grognement d'extase, se plaqua contre les fesses de sa victime et inonda de son plaisir le petit anneau plissé et fragile qu'il venait de meurtrir à grands coups de reins.

Claudia poussa un nouveau gémissement étouffé de douleur, lorsqu'il se retira brusquement d'elle, la laissant pantelante, souillée, meurtrie autant moralement que physiquement.

Elle ne put s'empêcher de crier, enfin, lorsque son bourreau lui arracha la cagoule de la tête et, saisissant ses cheveux, la força à relever les yeux vers lui.

— Je vous en prie, eut-elle la force d'hoqueter à travers les sanglots brûlants qui lui obstruaient la gorge, ne me faites pas de mal ! Laissez-moi partir, je ne raconterai rien à personne, je vous le jure !

Monsieur Rodia eut un petit rire sec, sans joie :

— Il va falloir prendre ton mal en patience, ma belle ! Tu vas commencer par passer la nuit ici, ça te remettra les idées en place. Moi, j'ai autre chose à faire ailleurs !

Il relâcha ses cheveux et la tête de Claudia alla heurter douloureusement le treillage du sommier. Le corps contusionné et zébré de traînées de son propre sang, elle parvint à se redresser du lit. Juste à temps pour voir Monsieur Rodia atteindre la porte de la cave.

— Où allez-vous ? Je vous en supplie, ne partez pas ! l'implora-t-elle, les yeux baignés de larmes.

— Il le faut, ma belle : le devoir m'appelle ! répondit-il presque joyeusement.

— Mais au moins, dites-moi quand vous allez revenir !

Il prit un air étonné pour lui répondre :

— Revenir ? Moi ? Dans cet endroit sinistre ? Mais... jamais, voyons ! Aujourd'hui, c'était la première que nous nous voyions, toi et moi... mais c'était aussi la dernière ! Je ne remettrai jamais les pieds dans cette maison, sois-en sûre !

— Mais... mais... alors...

Claudia suffoquait presque, incapable d'admettre ce que son cerveau comprenait, ce qu'impliquaient les mots qu'elle venait d'entendre.

— Alors, fit Monsieur Rodia, d'une voix lugubre, ça veut dire que si un certain Boris Corentin, que tu ne connais pas, ne se grouille pas de trouver la clé de la petite énigme que je lui ai soumise, cette cave sera ton tombeau, ma belle !

Chapitre VIII

— Mémé, on fait fausse route depuis le début !

Aimé Brichot, déjà installé à son bureau des Affaires recommandées, sursauta en entendant la porte s'ouvrir à la volée, puis Boris Corentin prononcer à voix claironnante cette phrase définitive.

— Tu peux m'expliquer comment tu en es arrivé à cette conclusion pas spécialement optimiste ? demanda-t-il, en retirant ses lunettes.

— J'y ai pensé et repensé une bonne partie de la nuit, répondit Corentin en s'installant à son propre bureau. Et tu sais quoi ? J'en suis arrivé à me dire que le coup des citations bibliques, c'était *de la poudre aux yeux* !

— Comment ça ?

— Un truc destiné à nous éblouir et à laisser le reste dans l'ombre, si tu préfères. Regarde à quoi ça nous mène ? À deux simples mots : « blé » et « entrailles ». À mon avis, c'est pas avec ça qu'on va pouvoir localiser l'homme du labyrinthe. Or, d'après les règles du jeu qu'il a lui-même fixées, on doit pouvoir le trouver !

Aimé Brichot remit ses lunettes sur son nez, après en avoir soigneusement essuyé les verres avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais :

— Donc, pour toi, ces deux mots sont juste des « attrape-couillons » et ne veulent rien dire du tout ?

— Attention, je n'ai pas dit ça non plus, Mémé ! Je pense qu'ils ne sont pas forcément *l'essentiel*, nuance ! Sans doute qu'ils signifient quelque chose, qu'ils apportent, je ne sais pas moi... une nuance, ou une précision, quelque chose comme ça. Mais ils ne sont pas la base sur laquelle on doit se fonder si on veut espérer coincer ce malade, j'en suis de plus en plus persuadé !

— Dans ce cas, s'informa Aimé Brichot, qu'est-ce que tu préconises ?

— De reprendre *tous* les messages de notre homme depuis le premier, répondit Corentin, en sortant de son tiroir la chemise cartonnée bleue qui les contenait. Rappelle-toi ce que je t'ai dit pratiquement depuis le début, Mémé : ce type s'amuse ! Il joue avec nous comme le chat avec la souris. Et, en plus, c'est un maniaque, un méticuleux. Par conséquent, chaque mot, chaque expression doit avoir son importance. Et je pense qu'on n'a pas lu ses lettres d'assez près.

— Eh bien ! il n'y a qu'à les relire d'aussi près que possible, soupira Brichot, d'un air pas très convaincu, en se rapprochant du bureau de sa flèche.

— On va les prendre dans l'ordre, décréta Corentin et les relire mot à mot s'il le faut... citations comprises ! Allons-y pour la première :

Cher commissaire,

C'est un petit jeu amusant que je viens vous proposer aujourd'hui. Ou, si vous aimez mieux, une sorte de test d'intelligence. Je vous conseille de mettre vos plus fins limiers sur le coup car, comme vous allez le comprendre tout de suite, l'enjeu est d'importance.

Vous trouverez ci-joint les photos de trois jeunes femmes, ainsi qu'une photocopie de leurs papiers d'identité, cela afin de vous éviter de me prendre pour un plaisantin. Ces trois jeunes personnes sont actuellement sous ma garde... et c'est à vous de les retrouver, dans le délai que j'ai décidé de vous impartir. Passé ce délai, ce ne sera même plus la peine de chercher.

En effet, si dans quatre (4) jours, à dix heures et demie précises, heure de réception par vous de la présente lettre, vous ne les avez pas retrouvées, ces trois pauvres victimes innocentes périront par asphyxie. Peut-être, dans ma grande bonté, vous accorderai-je un sursis jusqu'à midi... mais ce n'est pas certain.

Veuillez prendre connaissance, ci-après du premier indice permettant d'entrer dans mon labyrinthe. À vous, ensuite, d'en trouver la sortie...

Je vous prie d'agréer, monsieur le commissaire divisionnaire, mes plus respectueuses salutations.

Après avoir lu, lentement, ce qui précède, Corentin enchaîna directement avec les trois citations :

Il monta à cet autel d'airain, devant le tabernacle de l'alliance, et immola dessus mille victimes (Paralipomènes, I, 35).

Midi étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières (Rois, XVIII, 17).

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, et que Dieu a environnée de ténèbres ? (Job, III, 20).

Une fois la lecture terminée, les deux hommes observèrent un court

silence, chacun plongé dans ses réflexions. Silence que rompit finalement Corentin :

— Bon, d'après moi, il y a trois choses intéressantes, dans ce premier message. La première, et sans doute la plus importante, c'est : « Si dans quatre jours, à dix heures et demie précises, *heure de réception par vous de la présente lettre*, vous ne les avez pas retrouvées », etc. Notre homme connaît donc les habitudes *internes* de la maison, puisqu'il sait à quel moment est distribué le courrier !

— On l'a déjà noté, ça... intervint Brichot, penché au-dessus de l'épaule de sa flèche.

— Oui, mais on avait considéré ça comme une bévue de l'auteur ! le contra Corentin. Une faute d'inattention, si tu préfères. Alors que, plus ça va, plus je suis persuadé qu'il l'a fait exprès ! Qu'en notant cette phrase, il nous fait un petit signe, du genre : « Eh ! collègues ! moi aussi je suis de la Grande Maison ! »

— C'est plausible, mais pas certain, le tempéra Brichot, toujours plus prudent que le bouillant Corentin.

— Rien n'est certain dans cette affaire, de toute façon. Moi, si tu le veux bien, je vais désormais tenir pour un fait avéré que l'homme du labyrinthe est soit un flic soit un ancien flic. Et puisqu'on est dans des histoires d'heures, pourquoi prend-il la peine de nous annoncer qu'il nous accordera peut-être un délai supplémentaire *jusqu'à midi* ? Pourquoi cette précision, en apparence sans intérêt ?

— Tu as une explication ? demanda Brichot.

— Aucune, avoua Corentin de bonne grâce. Mais je suis certain que c'est un détail qui a son importance. D'autant qu'il y insiste, par le biais de la deuxième citation biblique :

Midi étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières.

— Ça semble confirmer qu'il a l'intention de tuer ses trois malheureuses victimes à midi, admit Brichot. Mais à part ça, je ne vois pas ce que...

— Laissons cette histoire d'heure de côté pour l'instant, et passons à la suite, trancha Corentin, avec un peu d'impatience dans la voix. La suite, c'est-à-dire le dernier paragraphe avant la formule de politesse : « *Veuillez prendre connaissance, ci-après du premier indice permettant d'entrer dans mon labyrinthe. À vous, ensuite, d'en trouver la sortie...* » Dans mon labyrinthe, Mémé ! À la première lecture, on est passé très vite là-dessus, en considérant plus ou moins qu'il s'agissait d'une image, d'une figure de style. Mais si

c'était à prendre au pied de la lettre ? S'il voulait réellement parler d'un endroit labyrinthe ? Souterrain ?

— Oui, t'as raison, c'est possible ! fit alors Aimé Brichot, en s'animant peu à peu. D'autant que, là encore, c'est comme confirmé, ou plutôt souligné par la dernière des trois citations. Attends...

Il prit la feuille des mains de sa flèche et lut :

— « *Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, et que Dieu a environnée de ténèbres ?* » Une route environnée de ténèbres : ça pourrait être une image pour désigner quelque chose de souterrain, non ?

— Bravo, Mémé, tu y viens ! s'exclama Boris Corentin. Passons maintenant à la deuxième lettre, celle qui ne contient pas de citations et qui, à première vue, semble sans grand intérêt. Que je la retrouve... Ah ! la voilà ! Écoute ça :

Cher commissaire,

Je parie que vous pataugez dans les grandes largeurs, n'est-ce pas ? C'est dommage, car il y a déjà 24 heures de passées...

J'ai oublié de vous dire, dans ma missive d'hier : il est inutile d'essayer de retrouver les trois filles par des voies détournées, autres que celles que je jugerai bon de vous indiquer moi-même. Ce serait peine perdue.

Vous devez en passer par ma loi, même si cela vous ennue beaucoup, ce que je peux concevoir. Je suis le maître du jeu, ne l'oubliez pas !

Et puis, comme disaient les Latins : « Dura lex sed alex » ! À bon entendeur...

— C'est curieux qu'un type aussi méticuleux que notre homme semble être se permettre de transcrire une citation latine d'une manière aussi fautive, remarqua Aimé Brichot. C'est marrant, ça ne m'avait pas frappé la première fois. Mais la vraie formule, c'est bien *Dura lex sed lex*, non ?

— Exactement, Mémé ! s'exclama Boris Corentin. Sauf que, en y réfléchissant, je me suis dit qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une « faute », de la part de notre homme, *mais d'une indication qu'il nous donnait !*

— Une indication ? sursauta son coéquipier. Mais laquelle, bon sang ?

Boris Corentin fit la moue :

— Pas moyen d'être sûr, évidemment... Mais imaginons que l'homme du labyrinthe s'appelle Alexandre. Dans ce cas, la citation pourrait être une sorte de jeu de mot sur son diminutif, Alex, et le mot latin « lex », qui signifie la loi. Et vouloir nous dire quelque chose comme : « Alex est dur, mais telle est la

loi d'Alex ».

— Un peu tiré par les cheveux, non ? grommela Aimé Brichot, en tripotant pensivement la pointe de sa moustache.

— Évidemment, Mémé ! Mais ce genre d'astuce retorse me semble être parfaitement dans le genre de notre adversaire, si j'ai bien cerné sa personnalité. C'est toujours pareil : il veut qu'on découvre qui il est, mais il veut que ça soit le plus difficile possible.

— Oui, après tout, tu as peut-être raison, concéda Aimé Brichot. Mais, avec un prénom, on ira pas loin... Et puis, tout ça ne nous donne toujours aucune indication quant à l'endroit où il retient les filles prisonnières. Et c'est quand même ça qui est important, non ?

— Bien sûr, Mémé. Mais qui te dit que, une fois qu'on aura trouvé l'identité du bonhomme, l'endroit où il est ne s'imposera pas de lui-même ? Donc, si j'ai raison, ce qu'il faut trouver, c'est *son nom de famille*. Et, toujours si je vois clair dans le cerveau de ce malade, ce nom devrait se trouver caché quelque part dans la lettre suivante. Reprenons-la...

Boris Corentin saisit la dernière feuille de papier qui se trouvait dans son dossier et, comme pour les précédentes, se mit à la lire lentement, à haute voix, en articulant bien toutes les syllabes :

Très cher commissaire,

Alors ? Où en êtes-vous ? Vous savez gu 'il ne vous reste plus que deux jours, n'est-ce pas ? Songez au sort de ces trois malheureuses, si vos fins limiers ne font pas diligence ! Bon, comme je ne suis pas inaccessible à la pitié, je vous livre un nouveau « fil d'Ariane »... Impérial, celui-là !

Ah ! une dernière chose : inutile d'espérer me trouver de quelconques complices, plus faciles que moi à piéger : je travaille toujours en Solo.

À bon entendeur...

Boris Corentin enchaîna directement sur la suite de citations bibliques contenues dans la même lettre :

Le mari sera exempt de faute, et la femme recevra la peine de son crime. (N, V, 11).

Et vous l'immolerez devant le Seigneur, à l'entrée du tabernacle du témoignage. (E, XXIX, 25).

Et lorsque vous l'aurez immolée, vous prendrez de son sang et vous le

répandez autour de l'autel. (E, XXIX, 5).

Dieu dit encore : Vous ne pourrez voir mon visage ; car nul homme ne me verra sans mourir. (E, XXXIII, 15).

L'homme a borné le temps des ténèbres ; il considère lui-même la fin de toutes choses, et la pierre même ensevelie dans l'obscurité et dans l'ombre de la mort.(J ; xxviii, 10).

Et, étant allés pour l'ensevelir, ils ne trouvèrent d'elle que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. (R, IX, 28).

Alors, Josué donna cet ordre : Ouvrez l'entrée de la caverne, et amenez devant moi les cinq rois qui y sont cachés. (J, X, 5).

En ce même temps, il m'ordonna de vous apprendre les cérémonies et les ordonnances que vous devez observer dans la terre que vous allez posséder. (D, TV, 4).

C'est pourquoi ce lieu fut appelé les Sépulcres de Concupiscence, parce qu'ils y ensevelirent le peuple qui avait désiré la chair. (N, XI, 33).

— Bon, fit Corentin, une fois qu'il eut fini de lire, concentrons-nous d'abord sur la lettre elle-même. Qu'est-ce que tu remarques de bizarre, Mémé ?

Brichot réfléchit quelques secondes, penché sur la feuille de papier que sa flèche tenait toujours à la main droite.

— Il y a d'abord ce fil d'Ariane « impérial », qui nous a permis – pardon : qui t'a permis ! – de penser au code de Jules César pour déchiffrer le deuxième train de citations, nota-t-il.

— Exact, Mémé. Et, au passage, notre homme s'arrange pour nous donner une confirmation : si on a besoin d'un « fil d'Ariane », c'est donc bien que nous devons chercher dans un labyrinthe. Je veux dire : un vrai labyrinthe, ce n'est pas une image en l'air ! Bon, et ensuite ?

De nouveau, Aimé Brichot prit le temps d'une relecture rapide, avant de risquer un avis :

— Eh bien ! je peux me gourrer, mais je trouve étrange ce paragraphe : *« Inutile d'espérer me trouver de quelconques complices, plus faciles que moi à piéger : je travaille toujours en Solo. »*

— Bravo, Mémé ! exulta Corentin. C'est exactement ce que je pense moi-

même : notre homme n'a aucune raison objective de se mettre soudain à nous parler de ses complices, surtout pour nous dire aussitôt qu'il n'en a pas. Donc, à mon avis, ils ne sont là que pour lui permettre d'écrire le seul mot important de cette phrase : le mot solo...

Boris Corentin releva la tête vers son coéquipier, debout à sa droite. Ses yeux brillaient d'excitation et c'est d'une voix légèrement vibrante qu'il laissa tomber :

— Le mot solo, qu'il prend soin d'écrire *avec une majuscule*, Mémé !

— Oui, tiens, pourquoi ? fit Aimé Brichot.

Boris Corentin redevint plus sombre :

— Je ne sais pas, malheureusement. Je bute là-dessus. J'ai consulté tous les dicos que j'ai pu trouver : dans aucune acception du mot il ne nécessite la majuscule initiale. Et, pourtant, étrangement, je sens que la clé est là, et que je devrais la trouver...

Aimé Brichot saisit soudain sa flèche par l'épaule :

— Attends un peu, Boris : on a bien dit qu'on cherchait le nom de notre homme, n'est-ce pas ? Et si la majuscule à Solo était la marque d'un nom propre, tout bêtement ? Dans la série télévisée « Des Agents très spéciaux », il y avait un personnage, rappelle-toi, qui s'appelait Napoléon Solo. Alors, pourquoi pas...

— Alex Solo ! s'écria alors Boris Corentin, avec une telle force qu'Aimé Brichot fit instinctivement un pas en arrière. Alex Solo pour... pour *Alexandre Sologuine* ! Bon sang, nous y sommes, Mémé ! C'est lui, l'homme du labyrinthe, j'en suis sûr : Alexandre Sologuine ! Et non seulement je connais son nom, mais je comprends même les motifs qui l'ont fait basculer dans cette folie meurtrière !

— Tu as de la chance, fit amèrement Brichot. Parce que, moi, je nage complètement...

— C'est normal, Mémé, répondit Corentin en se levant de son fauteuil. Tout ça fait référence à une très vieille histoire, qui s'est produite avant même que tu n'intègres la Brigade mondaine.

— En effet, c'est pas jeune, alors ! soupira Aimé Brichot. Tu me mets au courant ?

Aussi brièvement que possible, Boris Corentin raconta à son coéquipier comment Alexandre Sologuine, inspecteur à la Brigade mondaine, avait cherché à protéger un malfrat du nom de Felipe Salucci, dans l'affaire de disparition de trois filles.

— Trois filles disparues ? sursauta Brichot, à ce stade du récit. Mais c'est exactement la même chose qu'aujourd'hui !

— Exact, Mémé. C'est bien pour ça que je suis sûr de la culpabilité de Sologuine, à présent. Mais laisse-moi te raconter la suite...

Il expliqua à son coéquipier comment lui, Boris Corentin, tout jeune inspecteur, avait flairé du louche, repris le dossier en « franc-tireur » et réussi à faire tomber Salucci. Lequel avait entraîné Alexandre Sologuine dans sa chute.

— C'est ça le ressort, Mémé, conclut-il : il veut se venger de moi qui ai démontré sa collusion avec le malfrat Salucci, et de Baba qui l'a viré de la Brigade mondaine pour l'expédier je ne sais plus où en province.

— Tu as raison, fit Aimé Brichot : il doit penser que vous avez ruiné sa carrière et sa vie, quelque chose comme ça...

— Évidemment ! Il a dû ruminer ça pendant des années, mettre au point son plan actuel dans les moindres détails. Ce qu'il veut, à mon avis, c'est prouver qu'il est finalement plus fort, plus malin, plus intelligent que nous. Je veux dire : que Baba et moi. Et c'est aussi pour ça qu'il a absolument besoin qu'on découvre qu'il s'agit de lui : sinon, tout ça ne lui sert absolument à rien ! Allez, viens, suis-moi...

Deux minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient dans le bureau de Charlie Badolini et Corentin exposait au commissaire divisionnaire le fruit de leurs découvertes, à Aimé Brichot et lui.

— Vous avez raison, ça colle parfaitement ! fit sourdement Charlie Badolini, lorsque Boris se tut enfin. Bon sang ! Alexandre Sologuine : j'avais complètement oublié son existence, à celui-là !

— Mais lui ne nous a jamais oubliés, patron : ni vous, ni moi, répondit Corentin en écho. À mon avis, il n'a même pensé qu'à nous, durant toutes ces années...

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, fit alors Aimé Brichot, mais maintenant il s'agit de le localiser, votre Sologuine. Et, pour ça, il nous reste exactement 24 heures !

Charlie Badolini décrocha son téléphone :

— Je m'en occupe tout de suite ! En tant qu'ancien de la maison, il devrait être facile de savoir où il vit. Après, ce sera à vous de me le cravater, messieurs !

Pendant que le commissaire divisionnaire donnait ses instructions par téléphone, Aimé Brichot se tourna vers sa flèche. Et fut surpris de lui trouver la mine sombre.

— Eh bien ! Boris, tu en fais une tête ! Quelque chose qui ne va pas ? Tu devrais pourtant être content, non ?

Corentin parvint à s'arracher un petit sourire :

— Oui, tu as sans doute raison, Mémé. Mais, je ne saurais dire pourquoi, il me semble que tout ça est un peu trop facile...

Chapitre IX

À peine se fut-elle assise sur le sommier métallique que Claudia se releva et se remit à arpenter la cave où elle se trouvait enfermée.

Du lit à la porte, puis de la porte au mur nu, et enfin du mur au lit ; puis, elle recommençait. Comme ça depuis des heures, qui lui avaient semblé des jours.

Elle n'avait plus peur. Simplement, parce qu'elle était passée au-delà de la peur. Elle avait l'impression de flotter dans un cauchemar à la fois irréel et terriblement vrai.

En fait, Claudia savait très bien qu'il venait malheureusement de lui arriver ce qui pendait au nez de toute fille faisant le commerce de son corps.

Elle était tombée sur un dingue.

Elle continuait d'arpenter la pièce en long et en large. Parce qu'elle ne tenait pas en place, d'abord ; et ensuite pour essayer de réchauffer son corps entièrement nu.

Elle avait encore mal là où elle s'était cognée, lorsque l'autre brute l'avait traînée par les cheveux, mais les contusions allaient plutôt en s'amenuisant. Par contre, sa peau blanche était sillonnée par les longues traces de sang séché qui avait coulé de ses différentes petites blessures, notamment au cuir chevelu et à la hanche droite.

Claudia se remit à penser, pour la Xème fois, aux dernières paroles prononcées par celui qui se faisait appeler Monsieur Rodia, avant de la laisser seule :

« Aujourd'hui, c'était la première que nous nous voyions, toi et moi... mais c'était aussi la dernière ! Je ne remettrai jamais les pieds dans cette maison, sois-en sûre ! Ça veut dire que si un certain Boris Corentin, que tu ne connais pas, ne se grouille pas de trouver la clé de la petite énigme que je lui ai soumise, cette cave sera ton tombeau, ma belle ! »

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qui était ce Boris Corentin qui était censé venir la délivrer ? Et pourquoi avoir parlé d'une énigme ? À quoi ça rimait tout ça, à la fin ?

Claudia n'en savait rien. Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle était bouclée dans cette cave sinistre, et qu'une menace de mort planait au-dessus de sa tête.

Juste au-dessus...

Un cliquetis métallique sec l'immobilisa soudain, au milieu de la pièce sans fenêtre.

Quelqu'un était en train de déverrouiller la porte !

Aussitôt, avec l'instinct de l'animal traqué, Claudia courut se réfugier sur le sommier, recroquevillée dans l'angle du mur gras d'humidité.

Le cœur battant très vite, sans qu'elle soit capable de démêler si c'était d'espoir ou d'appréhension.

La porte de bois s'ouvrit en grinçant légèrement autour de ses gonds piqués de rouille, avec une lenteur exaspérante qui lui mit les nerfs à vif.

Et Monsieur Rodia apparut dans l'encadrement, un sourire vague sur les lèvres. Sous le bras droit, il portait une sorte de grand bloc-notes bleu marine.

Sous le coup de la surprise de le voir là, alors qu'il lui avait annoncé quelques heures plus tôt qu'ils ne se reverraient pas, Claudia, sans même réfléchir aux conséquences de ses propos, l'apostropha avec une certaine arrogance, en quittant le sommier où elle s'était tassée :

— Qu'est-ce que vous fichez-là, vous ? Je croyais être débarrassé de votre présence, d'après ce que vous m'aviez dit vous-même !

Au moment où les mots jaillissaient d'entre ses lèvres, Claudia se dit qu'elle avait tort de parler sur ce ton à un homme aussi imprévisible et aussi potentiellement violent que Monsieur Rodia.

Mais, à sa grande surprise – et à son grand soulagement –, il n'eut pas l'air de s'émouvoir de son « insolence ». Au contraire, il s'approcha d'elle avec un sourire bienveillant, presque tendre :

— Oui, oui, je sais, ma belle ! Mais, qu'est-ce que tu veux : quand on est un grand sentimental comme moi, on ne se refait pas ! Mais voyons, ne te sauve pas comme ça : je ne vais pas te manger !

Tandis qu'il parlait, il s'était avancé vers elle et Claudia, instinctivement, avait reculé jusqu'à ce que ses mollets entrent en contact avec le montant métallique du lit.

De nouveau, la peur s'était emparée d'elle, d'autant plus forte qu'elle avait auparavant reflué sans raison valable. Une peur qui se lisait dans ses yeux écarquillés et dont, visiblement, Monsieur Rodia jouissait pleinement.

Il posa ses deux mains sur les hanches pleines de Claudia, la faisant involontairement frissonner de dégoût et d'appréhension.

— Mais qu'est-ce que tu as à trembler comme ça ? demanda-t-il, en se délectant des réactions qu'il inspirait à cette fille superbe, dont le petit froid humide de la cave faisait saillir les mamelons de sa poitrine droit vers lui. J'ai

juste eu envie de te dire un adieu à ma façon...

Il la serra brusquement contre lui, plaqua ses lèvres sur les siennes et en força le barrage d'une langue impérieuse, presque brutale.

Dans un premier temps, Claudia se raidit pour échapper à l'étreinte et à ce baiser qui l'écœurait. Puis, très vite, son cerveau se mit à fonctionner et elle se reprit.

Elle devait jouer le jeu. C'était le meilleur moyen, et même sans doute le seul, d'endormir la méfiance de son geôlier. De se concilier ses bonnes grâces, si la chose était encore possible...

Au lieu de chercher à lui échapper, elle s'alanguit contre lui, plaqua ses seins lourds contre son torse et projeta le bassin en avant pour coller son pubis contre la bosse qui déformait son pantalon. À sa grande stupeur, elle sentit l'érection de Monsieur Rodia s'évanouir aussitôt.

Il la repoussa avec une brutalité qui lui coupa les jambes, et elle s'écroula sur le sommier métallique. Le visage de l'homme, auparavant souriant, était maintenant déformé par un rictus qui lui fit froid dans le dos.

La vague de peur, qui avait tant soi peu reflué durant un instant, revint envahir Claudia qui, par réflexe, protégea son visage de son bras replié.

— Non, je vous en prie ! supplia-t-elle d'une voix pressante, ne me faites pas mal ! Je serai gentille, je ferai tout ce que vous voudrez ! Tout...

— À la bonne heure ! s'exclama Monsieur Rodia, en retrouvant son sourire bonhomme. Voilà comme une femme doit se comporter avec moi, si elle veut éviter les gros ennuis : docile, soumise, prête à tout subir... Ne jamais oublier qui est le maître : telle est la meilleure règle de survie, ma belle ! Allons, viens me montrer ce que tu sais faire avec tes doigts et ta bouche. Dépêche-toi ! Et à genoux !

Matée, le corps frissonnant de peur et de froid, Claudia s'exécuta. Elle se laissa tomber à genoux sur le sol rugueux, faisant légèrement trembler ses deux seins lourds. Puis, elle s'avança maladroitement en direction de Monsieur Rodia, qui dégrafait posément son pantalon, avec sur les lèvres un petit sourire vainqueur.

Il en sortit une virilité redevenue flasque, puis croisa ses mains dans son dos :

— À toi de jouer, maintenant ! dit-il d'un ton impérieux. Et tâche de t'appliquer, sinon...

Avec une petite grimace de douleur, car les aspérités du sol venaient de rouvrir les plaies de ses genoux, Claudia saisit entre ses doigts le membre assoupi auquel elle avait pour mission de rendre toute sa vigueur. Elle lui imprima un lent mouvement de va-et-vient, tandis que son autre main allait dénicher les deux boules tièdes et duveteuses, entre les cuisses poilues de Monsieur Rodia.

Autour d'eux, dans cette cave sans fenêtre, régnait un silence total, lourd, presque sépulcral.

Sous les doigts experts de la jeune femme, la virilité retrouva rapidement toute sa superbe, gonflant et durcissant contre la paume douce et chaude de Claudia. Celle-ci, malgré elle, se fit la réflexion que son partenaire forcé était vraiment bien doté par la nature et que, en d'autres circonstances, elle aurait sûrement pris un certain plaisir à manipuler cette hampe de chair dure et noueuse, qui relevait fièrement la tête, d'un air conquérant et dominateur.

Dans d'autres circonstances...

— Ta bouche, maintenant ! ordonna Monsieur Rodia d'une voix plus sourde. Pompe-moi bien à fond, espèce de petite chienne en chaleur !

Docilement, Claudia écarquilla ses lèvres pulpeuses, après les avoir rapidement humectées du bout de sa langue rose. Puis, lentement, elle les fit coulisser autour du membre palpitant, comme un anneau souple et vivant.

Monsieur Rodia eut un long soupir de bien-être et renversa légèrement la tête en arrière, tandis que la langue agile de sa partenaire s'enroulait autour de sa virilité comme un véritable fourreau de chair.

— Oh ! oui, c'est bon ! rugit Monsieur Rodia, en donnant un coup de reins en avant, pour empaler plus profondément cette bouche chaude et accueillante. Tu aimes ça, toi aussi, hein ? Ça t'excite de sucer des belles grosses queues comme la mienne, pas vrai ?

Ne serait-ce qu'en raison du pieu de chair noueuse qui allait et venait entre ses lèvres, Claudia était parfaitement hors d'état de répondre. Les yeux mi-clos, sous l'effet de la concentration, elle s'appliquait à se faire la plus douce possible, histoire d'accélérer le dénouement.

— Vas-y, montre-moi comment tu es en chaleur, continuait Monsieur Rodia, les dents serrées. Branle-toi !

Prête à toutes les complaisances pour en finir plus vite, Claudia alla enfouir sa main gauche entre ses cuisses soyeuses et lui imprima un mouvement de houle régulier, mimant la masturbation.

— Écarte-moi tout ça ! rugit son partenaire d'une voix tonnante. Je veux voir !

Sans cesser d'aspirer la virilité qui envahissait sa bouche, Claudia ramena sa jambe droite devant elle et posa le pied au sol, gardant l'autre genou au sol, dans la position d'un futur chevalier au moment de l'adoubement. Puis, elle écarta sa cuisse fléchie au maximum vers l'extérieur de son corps.

— Voilà ! là, c'est parfait ! apprécia Monsieur Rodia. Et maintenant, allez : astique-le, ton petit bouton ! Fais-moi bien reluire cette petite chatte en manque de queue !

De nouveau, Claudia enfouit ses longs doigts au milieu de l'épaisse forêt noire et bouclée qui envahissait le bas de son ventre. Son index trouva tout naturellement le petit bourgeon de chair dure qui marquait la jonction supérieure des pétales intimes de sa fleur la plus secrète et la plus sensible.

Mais il ne se passa rien. D'ordinaire, Claudia n'avait pas besoin de solliciter longtemps son clitoris avant de ressentir les premiers élancements délicieux du plaisir. Elle était ce que les hommes appellent d'ordinaire une fille « chaude ».

Mais là, non. Il lui semblait que tout son corps, ainsi que son esprit d'ailleurs, était pris dans une gangue de glace qui l'empêchait de rien ressentir d'agréable. Malgré tout, elle continua de mimer la caresse exigée. En espérant que ça accélérerait d'autant le plaisir de l'homme qu'elle engloutissait méthodiquement entre ses lèvres chaudes et veloutées.

Elle en fut pour ses frais.

— Bon, ça suffit comme ça, les hors-d'œuvre ! s'exclama Monsieur Rodia en la repoussant sans trop de ménagement. On va passer aux choses sérieuses, maintenant : va te mettre en position sur le sommier ! Allez, bouge ton cul, pendant que je bande bien à fond !

Sans dire un mot, Claudia se redressa et alla s'agenouiller sur le treillage métallique, prenant appui sur les avant-bras, pour bien faire saillir sa croupe.

Elle poussa un petit soupir de soulagement, en sentant le membre dur et volumineux fouiller sa toison et tâtonner durant quelques secondes à l'entrée de son sexe.

Au moins, c'était toujours ça de pris : il n'avait pas choisi la voie la plus douloureuse...

S'agrippant à ses hanches souples, et avec un grognement de sanglier en rut, Monsieur Rodia s'engloutit d'une seule poussée dans ce ventre féminin sans défense. Puis, il se mit à la labourer à grands coups de reins, tandis que ses mains remontaient le long de son torse pour aller pétrir ses seins pendants avec une absence totale de douceur.

Claudia émit un petit gémissement de douleur lorsque les gros doigts de son partenaire pincèrent sauvagement ses mamelons dardés par le froid. Les mains agrippées au montant métallique du lit, elle s'efforçait de ne penser à rien, et surtout pas au pieu de chair qui lui martelait le ventre, provoquant dans tout son bassin des élancements douloureux.

Une seule chose comptait : la respiration de son violeur – car il n'y avait pas d'autre mot, dans son esprit – devenait de plus en plus saccadée et bruyante, preuve qu'il n'allait sûrement pas tarder à jouir.

Après, elle pourrait souffler...

Mais, lorsque Monsieur Rodia se retira brusquement de son ventre béant, elle comprit qu'une ultime épreuve lui était réservée. Et que son bourreau

n'avait pas l'intention d'épargner le moindre endroit de son corps.

— Et maintenant, le galop final ! annonça ce dernier d'une voix sourde, en appliquant la tête gonflée de sa virilité tendue contre le petit œillet plissé et fragile, niché au plus secret de sa croupe frémissante d'appréhension.

Cette fois, Claudia cria franchement, lorsque la verge noueuse lui déchira les reins sur toute sa longueur. Monsieur Rodia se mit à la besogner avec une telle force, une telle rage même, que la tête de la jeune femme alla heurter le mur avec violence. Mais elle ne sentit rien à cet endroit-là, tellement elle avait l'impression que tout le bas de son corps n'était plus qu'une boule de feu lui dévorant les entrailles.

Heureusement, enserré dans cet étroit anneau de chair souple, Monsieur Rodia arriva très vite à l'orgasme. Sur un ultime coup de reins plus brutal encore que les précédents, il se ficha en elle jusqu'à la garde, son ventre plaqué contre la croupe ronde de sa victime, et se déversa à longs jets brûlants, en éructant comme un sauvage pris de démence.

Lorsque, enfin, il se retira d'elle, Claudia ressentit un soulagement si intense, une telle chute de tension, qu'elle s'écroula sur le sommier et éclata en sanglots. Incapable de faire le moindre mouvement.

Dans une sorte de brouillard cotonneux, elle entendit Monsieur Rodia s'éloigner d'elle, puis le raclement d'un tiroir que l'on ouvre, suivi de divers bruits qu'elle ne put identifier. Enfin, il revint vers le lit où elle était toujours recroquevillée.

— Allonge-toi sur le dos ! ordonna-t-il d'une voix dure. Allez, plus vite que ça !

Claudia obéit et, à travers ses larmes, vit qu'il tenait à la main un jeu de cordelettes tressées assez fines, ainsi qu'une cagoule de cuir noir.

— Non, je vous en supplie ! geignit-elle d'une voix pitoyable. Laissez-moi voir ! Pas la cagoule, s'il vous plaît...

Pour toute réponse, Monsieur Rodia la lui enfila de force sur la tête, et Claudia se retrouva plongée dans le noir complet. Durant les premières secondes, elle éprouva de nouveau, comme la première fois, une sensation d'étouffement qui l'emplit d'une panique viscérale. Puis, heureusement, elle parvint à se calmer et à retrouver une respiration à peu près normale.

Pendant ce temps, Monsieur Rodia avait eu le temps de lier ses deux poignets aux montants supérieurs du lit, et il commençait à faire le même travail avec ses chevilles.

En moins de deux minutes, Claudia se retrouva comme crucifiée sur le treillage métallique qui lui meurtrissait les épaules, le dos et les fesses.

— Jessais bien que la position n'est guère confortable, dit Monsieur

Rodia, tout près de son visage. Mais, qu'est-ce que tu veux : j'ai toujours adoré les belles mises en scène, moi ! Évidemment, si Boris Corentin tarde trop, tu vas vraiment souffrir, ma pauvre ! Car, cette fois, c'est vraiment la dernière : nous ne nous reverrons plus, ma belle ! Dans ce monde-ci, en tout cas...

Il marqua un temps de silence, pendant lequel Claudia n'entendit plus que son souffle rauque près de son oreille. Puis, il ajouta, d'une voix dont la douceur rendit ses paroles encore plus effrayantes :

— Le problème, tu vois, c'est que si jamais mon ami Corentin tarde vraiment trop, ce qui est bien possible après tout, tu risques fort d'être morte de soif lorsqu'il arrivera pour te délivrer ! Enfin, ce sont les risques de ton métier de putain, pas vrai ? Allez, cette fois, je te laisse. Mais, si ça peut te consoler, sache que je te regretterai...

Claudia sentit la main de son bourreau caresser distraitement ses seins, l'un après l'autre, puis descendre le long de son ventre, pour aller s'enfouir entre ses cuisses et plonger au cœur de son sexe endolori.

Puis, Monsieur Rodia se redressa et elle entendit ses pas se diriger vers la porte. Elle voulut hurler, le supplier de ne pas l'abandonner ici, mais la cagoule l'en empêcha.

Le bruit de la porte lui fit l'effet terrifiant d'un couvercle de tombeau que l'on referme sur une morte.

Sauf que, elle, elle n'était pas morte !

Pas encore...

Sous la cagoule qui l'oppressait, Claudia se mordit violemment la lèvre inférieure, espérant que la douleur qu'elle s'infligeait réussirait à faire refluer la panique qui l'envahissait rapidement.

Sa vie ne tenait plus qu'à un fil, elle s'en rendait parfaitement compte. Un fil, ou plutôt un homme.

Un parfait inconnu pour elle, dont le nom était censé être Boris Corentin...

Chapitre X

En découvrant la longue silhouette aux courbes voluptueuses qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, Boris Corentin ressentit un petit choc très agréable au creux de la poitrine.

Des jambes interminables, largement découvertes par une jupe de tailleur s'arrêtant à mi-cuisses ; une croupe parfaitement ronde, des hanches bien marquées ; une poitrine ferme et copieuse, dont les deux globes bronzés étaient généreusement offerts aux regards, par l'échancrure de la veste du même tailleur ; le tout surmonté par un visage triangulaire, à la bouche rouge et légèrement boudeuse, mangé par deux grands yeux d'un bleu profond, et encadré par une lourde chevelure auburn retombant gracieusement sur les épaules.

Tel se présentait le lieutenant Sylvie Cachac, du commissariat de Dourdan, Essonne.

— C'est moi que le commissaire Durieux a chargé de vous piloter dans la région, annonça la jeune femme d'une voix naturellement caressante, en enveloppant Corentin d'un regard intense. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Il faudrait vraiment être muflé ! avait déjà répondu Boris, avec un large sourire, avant même qu'Aimé Brichot, situé à sa gauche, légèrement en retrait, ait eu le temps seulement d'ouvrir la bouche.

Il était un tout petit peu plus de midi. C'est environ deux heures plus tôt que Corentin et Brichot avaient finalement pu « loger » Alexandre Sologuine, l'ancien policier de la Brigade mondaine, limogé des années plus tôt par Charlie Badolini.

D'après les renseignements qui avaient atterri au bureau des Affaires recommandées, Sologuine était à la retraite depuis un peu plus d'un an maintenant. Et il était revenu s'installer en région parisienne, où il était né 56 ans auparavant. Plus précisément dans un pavillon loué, au cœur d'un lotissement de campagne, à quelques kilomètres de Dourdan. Boris Corentin avait immédiatement pris contact avec le commissariat de cette ville. À leur arrivée, le commissaire Durieux leur avait dit, avec un petit sourire, qu'il comptait mettre le lieutenant Cachac à leur disposition. Sans prendre la peine de préciser que le policier en question avait pour prénom Sylvie, et non

François, Robert ou encore Adrien.

D'où l'agréable surprise de Boris Corentin, incorrigible homme à femmes, en la voyant apparaître dans l'encadrement de la porte...

— Vous comptez procéder comment, si ce n'est pas indiscret ? demanda Sylvie Cachac, en démarrant la Peugeot 307 de service que le commissaire Durieux leur avait affectée.

— De manière directe, pour ne pas dire frontale, répondit aussitôt Boris Corentin, qui avait pris place à côté d'elle, tandis qu'Aimé Brichot s'installait à l'arrière. Je vous rappelle que Sologuine est un ancien flic, et de fraîche date encore : à ce titre, il connaît toutes nos ficelles, ce n'est donc pas la peine d'essayer de ruser avec lui.

— D'autant, ajouta Aimé Brichot, que si on a deviné juste, il s'attend *plus ou moins* à ce qu'on retrouve sa piste, vu qu'il a fait ce qu'il fallait pour ça. Donc...

— Donc, conclut Corentin, on se pointe chez lui et, si on a la chance qu'il soit là, on lui dit carrément qu'il est fait aux pattes ! À partir de là, en fonction de sa réaction, on improvise au mieux...

La voiture pilotée par Sylvie Cachac circulait dans les rues en pente de Dourdan, au milieu d'une circulation assez dense mais pas infernale. Il était un peu plus de midi, l'heure où les gens commençaient à sortir de leur travail, où les mères récupéraient les enfants à la sortie des écoles, où des bandes de collégiens braillards et dépenaillés s'égayaient sur les trottoirs, où on faisait les dernières courses pour le déjeuner. Le soleil se hasardait à briller, faufilant ses rayons d'or pâle entre de gros nuages d'un gris presque mauve.

Au bout de l'avenue Carnot, Sylvie Cachac tourna à gauche dans la rue de Chartres, qui longeait une impressionnante muraille de pierre flanquée de trois grosses tours : une à chaque bout plus une au milieu.

— C'est curieux, ça, de voir un aussi gros château en plein milieu de la ville, nota Aimé Brichot. En plus, il est assez sinistre, avec ses murailles dépourvues de la moindre fenêtre...

— Il date du règne de Philippe-Auguste, le renseigna Sylvie Cachac, en manœuvrant pour contourner une Twingo arrêtée en double file. Début du XIII^e siècle, donc. D'après ce que je sais, c'est l'un des mieux conservés de France, pour cette époque. Au départ, c'était une forteresse militaire...

— D'où l'absence presque totale d'ouvertures dans la muraille, glissa Corentin en examinant la bâtisse effectivement sévère, au centre de laquelle s'élevait la masse formidable du donjon, grosse tour de ronde qu'il estima, à vue d'œil, d'une hauteur de 25 mètres.

— Exact, reprit la jeune lieutenant, avec un petit hochement du menton. En fait, dès le Moyen Âge, en plus de son utilité strictement militaire et

défensive, le château a servi de grenier à blé pour Paris. Comme un certain nombre d'autres forteresses de l'Île-de-France, il devait ravitailler la capitale en céréales, si jamais elle se trouvait assiégée.

Boris Corentin écoutait les anecdotes historiques dévidées par Sylvie Cachac d'une oreille assez distraite. Trop préoccupé pour s'y intéresser vraiment.

Depuis quelques heures, il avait beau essayer de se raisonner, la même pensée revenait obstinément tournoyer dans son esprit.

C'était trop facile.

Il ne parvenait à croire qu'Alexandre Sologuine, si c'était bien lui l'homme qu'ils traquaient depuis trois jours, allait se laisser prendre aussi facilement. Quelque chose lui soufflait que ce qu'ils étaient en train de faire avait été *dès le départ* prévu par le redoutable « homme du labyrinthe ». Qu'il avait, lui-même et sciemment, préparé la fausse piste sur laquelle Brichot et lui étaient en train de foncer...

À présent, la voiture conduite par Sylvie Cachac avait quitté le centre animé de Dourdan et roulait sur la D 836, en direction de La Forêt-le-Roi. Village à l'écart duquel, sur un petit plateau, en bordure de forêt, se trouvait le lotissement où Alexandre Sologuine, d'après leurs informations, louait un pavillon « pour ses vieux jours »...

Autour d'eux, le paysage était assez agréable à l'œil, sinueux, avec une alternance de prés, de champs cultivés et de parties plus boisées, vestiges de l'antique forêt d'Yveline, où dominait le chêne. Bref, l'Île-de-France dans toute sa douceur et son urbanité, telle que l'avaient façonnée des siècles de mise en valeur par l'homme, depuis l'époque des premiers Capétiens dont elle était le domaine originel, au tournant de l'an Mil.

— Voilà, c'est quelque part là-dedans... murmura soudain Sylvie Cachac, en désignant, juste devant eux, au détour d'un virage à droite, un groupe d'une quarantaine de pavillons sans charme et sans âme, datant des années quatre-vingt, et qui semblait avoir poussé là, en rase campagne ou presque, d'une façon parfaitement spontanée.

À l'intérieur du lotissement, les mes artificiellement sinueuses portaient toutes des noms de fleurs ou d'arbres.

— Sologuine habite rue des Sorbiers-aux-Oiseaux, indiqua Aimé Brichot. Le tout va être de la trouver : c'est qu'elles se ressemblent toutes...

Non seulement les rues étaient en effet identiques, mais les pavillons aussi, tous bâtis à peu près sur le même modèle tristement fonctionnel, devancé chacun par un petit jardin clos, et badigeonné du même crépi blanc qui, au fil des années, était devenu grisâtre.

Dans les rues, il fallait rouler très prudemment, en raison des nombreux gamins qui y faisaient du vélo ou du skate, jouaient au ballon ou simplement à courir dans tous les sens sans se soucier des voitures éventuelles, considérant

tout le lotissement comme leur terrain de jeux.

Les deux premières femmes que Corentin interrogea par sa vitre baissée furent incapables de lui dire où se trouvait la rue des Sorbiers-aux-Oiseaux. La deuxième eut même l'air de douter fortement de son existence...

Enfin, un ado immense et très maigre, dont le jean pendait pitoyablement entre ses jambes, à la mode actuelle des « djeunes », leur indiqua où elle se trouvait. En se croyant tenu de préciser qu'il la connaissait « à cause que Jennifer, ma meuf, elle y habite ».

— En principe, ça doit être celui-là... souffla Aimé Brichot, en désignant le pavillon qui se trouvait tout au bout de la rue, juste avant le virage en épingle qui la ramenait vers le centre du lotissement.

Au-delà, c'était un champ de céréales encore vertes et hautes d'une trentaine de centimètres : Encore plus loin, un petit bois qui envahissait les flancs d'une minuscule colline, arrondie et douce comme un sein de femme.

Contrairement à ceux des voisins immédiats, le jardinet était complètement en friche et la petite clôture blanche aurait eu besoin d'un sérieux coup de pinceau. Les tuiles du toit envahies de mousse grisâtre et les fenêtres dépourvues de rideaux accentuaient encore l'impression d'abandon et de tristesse qui se dégageait de l'endroit.

Et, tout de suite, alors que Sylvie Cachac rangeait sa 307 le long du petit trottoir, Boris Corentin vit que quelque chose clochait.

La porte d'entrée.

Elle était ouverte.

Comme s'ils étaient attendus.

— Je n'aime pas beaucoup ça... murmura Aimé Brichot, dont l'œil exercé avait lui aussi repéré l'anomalie.

Les deux hommes descendirent de la voiture en même temps et remontèrent la petite allée rectiligne, dont les jointures des dalles étaient envahies d'herbes sauvages aux tiges très fines et d'un vert tendre.

De l'autre côté de la porte à demi ouverte, on distinguait un petit couloir sombre, aux murs tapissés de beige et dépourvus de la moindre décoration. Plus trois portes, dont deux étaient fermées. La troisième paraissait donner sur un escalier descendant vers la cave.

Du bout de l'index, Boris Corentin enfonça le bouton de sonnette, tout en sachant déjà que personne ne lui répondrait. Plus les secondes passaient, plus son mauvais pressentiment allait en augmentant.

Allaient-ils trouver une simple maison vide ?

Ou alors peuplée par trois cadavres de filles ?

— Bon, on y va... décida-t-il, les mâchoires crispées et les sourcils froncés.

Suivis par Sylvie Cachac qui les avait rejoints sur le petit perron dallé de rouge, les deux policiers pénétrèrent dans le couloir sombre. Effectivement, la seule porte ouverte donnait sur un escalier dont les marches de béton brut s'enfonçaient dans le sol. Et, du bas, leur parvenait une vague lueur électrique. Comme si...

Comme si « on » avait voulu leur indiquer le chemin à suivre...

— Il y a quelqu'un, ici ? cria à tout hasard Boris Corentin, au milieu du couloir.

Mais, comme il s'y attendait, seul le silence lui répondit. Sans insister, il tira posément de son étui son arme de service, aussitôt imité par Aimé Brichot.

Flambant neuves, les armes de service en question. Il s'agissait de Sauer 9 mm, un pistolet de fabrication allemande dont les différents services de police avaient été officiellement dotés, quelques mois plus tôt, sous le « règne » de Nicolas Sarkozy au ministère de l'Intérieur. Une arme semi-automatique d'un kilo, à 15 coups, à faible recul, et dont la crosse pouvait être adaptée pour les gauchers comme pour les droitiers. Il existait même une version pour femmes !

Suivis par Sylvie Cachac, Corentin et Brichot descendirent prudemment l'escalier, en retenant leur souffle, tous les sens aux aguets, attentifs au moindre bruit suspect.

Mais, de bruit, il n'y en eut aucun. Juste le silence sépulcral, imperceptiblement bourdonnant, qui règne d'ordinaire dans les sous-sols déserts...

En bas, ils découvrirent un assez long couloir, étroit et bas de plafond, qui devait courir sur toute la longueur du pavillon situé au-dessus. Quatre portes y donnaient, toutes fermées.

D'un geste résolu, Boris Corentin appuya sur la poignée de la plus proche de l'escalier et poussa le battant de bois brut. Devant le spectacle qui lui sauta au visage, il se figea, cloué sur place par la stupeur.

— Bon sang ! mais qu'est-ce que ça veut dire ? souffla Aimé Brichot dans son dos.

Derrière lui, Sylvie Cachac poussa un bref cri de surprise. Dans la petite pièce sans fenêtre, éclairée par une ampoule nue tombant du plafond, se trouvait une sorte de chevalet de torture médiéval. Et, ligotée dessus, presque entièrement nue, les membres écartelés, une fille.

Ou plutôt, une *imitation* de fille.

Car, ce que les deux hommes et la jeune femme venaient de découvrir, c'était une poupée gonflable, de celles que l'on trouve dans tous les sex-shops, avec une bouche largement ouverte, une vulve d'un réalisme malsain, envahie de poils artificiels, et un anus tout aussi disponible et accueillant...

Sauf que cette poupée-là était aveuglée par une cagoule de cuir noir qui cachait entièrement son regard mort et ne laissait apparaître que sa bouche, aux lèvres synthétiques d'un rouge exagérément sanglant.

Boris Corentin repéra presque tout de suite la feuille de papier blanc scotchée sur la poitrine de la poupée, et il se précipita pour la prendre. Il n'y avait que quelques mots dessus, écrits à la main, cette fois :

Bravo, cher Corentin, d'être arrivé jusqu'ici ! Mais vous ne pensiez tout de même pas que ça suffirait ? Comment trouvez-vous la première de mes « Trois Grâces » ? Je vous laisse le temps de découvrir les autres...

Lorsque Corentin et Brichot débouchèrent dans la deuxième cave, Sylvie Cachac s'y trouvait déjà. Et contemplait avec une moue de dégoût une autre poupée gonflable, elle aussi ficelée sur un chevalet de bois. Sauf que celle-ci portait une cagoule entièrement hermétique, sans ouverture pour la bouche. Et que, entre ses cuisses de latex rose, au centre de son simulacre de sexe féminin, jaillissait un énorme godemiché de caoutchouc noir.

Comme aucune feuille de papier n'était visible, Corentin et Brichot foncèrent directement dans la troisième pièce.

Nouveau chevalet, nouvelle poupée gonflable ficelée et cagoulée. Nouveau godemiché. La seule différence était que le substitut phallique était de couleur chair, et qu'il était enfoncé non dans le sexe mais dans l'anus de la poupée.

— Il se fout de nous ! gronda Aimé Brichot, en triturant rageusement la pointe de sa moustache.

Sans répondre, Boris Corentin arracha la feuille scotchée sur la poitrine de la poupée, et y lut à mi-voix, lentement, les lignes suivantes :

Comme vous le voyez, chacune de mes Trois Grâces a sa spécialité propre ! Enfin... je parle des vraies, naturellement ! Pour que vous ne soyez pas complètement venu pour rien, mon cher Corentin, je vous suggère d'aller jeter un coup d'œil dans la dernière pièce, dans le quatrième cercle. S'il n'est pas déjà trop tard, bien sûr...

Corentin et Brichot se bousculèrent presque pour quitter la troisième cave et se précipiter vers la dernière. Boris, avec le pressentiment d'une catastrophe. Il lui semblait qu'ils allaient découvrir *la vraie raison* de leur présence ici...

Il ouvrit la porte de bois à la volée et laissa échapper un juron sonore.

Dans la pièce, non plus sur un chevalet mais sur le sommier d'un lit métallique, se trouvait une fille, chevilles et poignets ligotés.

Une vraie fille, cette fois.

Une brune aux longs cheveux, entièrement nue, d'une pâleur effrayante, et qui semblait évanouie.

Ou morte.

Sylvie Cachac, qui avait accompagné les deux hommes, se précipita vers le lit, se pencha au-dessus de la fille et colla son oreille contre sa poitrine opulente.

— Elle vit ! annonça-t-elle d'une voix soulagée. Son cœur bat lentement et de façon irrégulière, mais il bat !

— J'appelle tout de suite une ambulance ! annonça Aimé Brichot, en rengainant son arme de service pour saisir son téléphone portable, avant de quitter la pièce.

Tandis que Sylvie Cachac s'efforçait de ranimer la jeune femme, Boris Corentin arracha la feuille de papier scotchée directement sur le mur, à la tête du lit de fer. Le message était encore plus court que les précédents :

*Alors, Corentin, comment trouvez-vous l'impromptu de ma Comédie ?
Divin, non ?*

Cette phrase unique et sibylline était suivie, non par des citations, cette fois, mais par de simples références :

E, III, 2-E, V, 5-EXIV, 45-E, XVIII, 5 – E, IV, 5.

— « E » comme Exode, murmura machinalement Corentin, en pliant la feuille en deux pour la glisser dans la poche droite de son blouson. Encore un mot à découvrir à partir de la Bible. Mais pour quoi faire, bon sang, puisque les deux premiers ne nous ont menés nulle part ?

Trois heures plus tard environ, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient assis chacun à son bureau des Affaires recommandées.

Et ils broyaient du noir.

La jeune femme qu'ils avaient trouvée dans la cave d'Alexandre Sologuine avait repris connaissance dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital de Dourdan. Elle leur avait appris qu'elle s'appelait Françoise Besnières, mais que, quand elle « travaillait », toujours dans le même bar des Champs-Élysées, elle se faisait appeler Claudia.

C'est d'ailleurs dans ce bar qu'elle avait fait la connaissance de celui qui, de son côté, se faisait appeler « Monsieur Rodia » et qu'elle avait accepté de venir passer la nuit chez lui.

Claudia leur raconta également tout ce qui avait suivi, tout ce qu'elle avait

été contrainte d'endurer comme sévices de la part de son client, brusquement devenu fou.

Elle était épuisée, physiquement et nerveusement, mais les médecins de l'hôpital de Dourdan avaient assuré à Corentin qu'elle se remettrait très vite. Elle avait juste besoin de beaucoup de repos et d'un peu de « soutien psychologique », selon l'expression à la mode.

Une fois rassurés sur le sort de Claudia-Françoise Besnières, Corentin et Brichot s'étaient rapatriés sur Paris. Non sans avoir promis à la belle Sylvie Cachac de la tenir au courant de la suite des événements.

Boris s'était même dit *in petto* qu'il se ferait un plaisir de venir renseigner la jeune femme de vive voix et autour d'un bon dîner...

Évidemment, un avis de recherche avait été immédiatement lancé, sur la personne d'Alexandre Sologuine. Mais Boris Corentin avait peu d'espoir qu'il donne quoi que ce soit, compte tenu des délais dramatiquement courts qui leur étaient imposés par l'intéressé lui-même.

En attendant, Aimé Brichot et lui pataugeaient dans une mélasse noire et épaisse.

Car, malgré les efforts qu'ils faisaient depuis plus d'une heure, les références de citations livrées par Alexandre Sologuine refusaient de livrer leurs clés.

Corentin et Brichot avaient lu et relu l'Exode dans tous les sens, rien à faire : ils n'aboutissaient qu'à des suites de lettres sans queue ni tête. Impossible de former le moindre mot cohérent, ni même seulement intelligible.

— Il doit avoir encore changé de code ! soupira Aimé Brichot, plongé dans la Bible ouverte devant lui.

— C'est évident, Mémé, répondit Boris Corentin sur le même ton profondément accablé. Ce que je me demande, moi, c'est pourquoi il s'est contenté, cette fois, de nous livrer les références *sans* écrire les citations. Ça doit vouloir dire quelque chose, mais quoi ?

Instinctivement, Boris Corentin jeta un coup d'œil à la pendule murale qui trônait au-dessus de la porte du bureau.

Il était presque cinq heures de l'après-midi.

S'il ne se dépêchait pas de trouver quelque chose, la plus petite piste, dans environ dix-neuf heures, trois filles innocentes allaient mourir...

Chapitre XI

— Allez, réjouis-toi, ma belle, c'est l'heure de ta petite promenade quotidienne !

La voix un peu trop joyeuse de Monsieur Rodia fit frissonner Samia malgré elle. Elle ne put s'empêcher d'éprouver une sorte d'élan irraisonné de gratitude envers cet homme qui, pourtant, la maintenait prisonnière dans des conditions épouvantables depuis...

Depuis combien de temps ? Elle n'en savait plus rien. Elle ne cherchait même plus à essayer de le deviner.

La seule chose qui comptait, c'est qu'il allait la détacher de son chevalet de torture, lui ôter la cagoule qui l'aveuglait et lui permettre de dégourdir ses membres perclus de douleurs lancinantes, à force d'être ligotés.

Et puis, surtout, il allait lui permettre d'assouvir la soif et la faim qui lui tenaillaient le ventre sans relâche, depuis sa dernière visite.

La demi-heure qui allait suivre maintenant serait donc une sorte de délivrance. Et, rien que pour ça, pour ce court soulagement, Samia se sentait prise d'une sorte de gratitude pour son bourreau. Ce qui se passerait ensuite n'avait pas d'importance. Elle n'était plus capable de penser aussi loin dans le futur...

Dès que ses poignets et ses chevilles furent déliés, Samia voulut se mettre debout. Au premier mouvement qu'elle fit, un violent éclair de douleur lui cisaila les muscles. Avec un cri lamentable de souffrance, elle s'écroula sur le sol rugueux et froid, dont les aspérités vives meurtrirent aussitôt son corps entièrement nu.

Monsieur Rodia se pencha vers elle, saisit les bords de la cagoule de cuir et la lui ôta. La lumière de l'ampoule nue du plafond vrilla douloureusement les pupilles de Samia, qui referma les yeux précipitamment.

Elle se sentit saisie sous les aisselles et, avec l'aide de Monsieur Rodia, réussit à se remettre debout. Le sang recommençait à circuler dans ses bras et ses jambes, y ramenant la vie. La douleur reflua rapidement et, au bout de quelques secondes, elle fut capable de marcher.

— Allez, viens, maintenant... l'encouragea Monsieur Rodia, d'une voix presque douce, en se dirigeant vers la porte de l'espèce de cellule sans fenêtre.

Tandis que Samia se mettait à avancer, d'une démarche encore titubante, Alexandre Sologuine ne put s'empêcher de laisser ses yeux caresser distraitemment le corps nu de sa prisonnière.

Depuis quelques heures, il se demandait laquelle de ses « Trois Grâces » il allait le plus regretter. Stéphanie, la blonde au corps androgyne, dont il n'avait utilisé que la bouche pour ses plaisirs ? Carole, la rousse au corps de liane et au pubis soigneusement rasé, à la peau laiteuse et envahie de taches de son, dont il avait violé les reins à chacune de ses visites ? Ou bien elle, Samia, la Marocaine à la peau mate, au corps exubérant d'une chair ferme et lisse, dont il avait fiévreusement labouré le ventre tous les jours, ce ventre envahi par une luxuriante forêt de poils noirs, épais et bouclés ?

Il haussa les épaules : quelle importance, au fond ? Puisque, de toute façon, c'était la dernière soirée qu'il passait avec elles trois. Après...

Dès qu'elle eut franchi le seuil de sa cellule, Sologuine saisit Samia par le bras, et la guida d'une main ferme le long du couloir obscur, qui ressemblait à un énorme serpent évidé et figé dans son immobilité de pierre.

Il la poussa dans la pièce située tout au bout, et dans laquelle il avait installé son bureau. Dessus, l'ordinateur était allumé, relié au groupe électrogène qu'il avait lui-même installé dans ces lieux dépourvus autant d'électricité que d'eau courante.

C'était le principal point noir de la retraite qu'il s'était trouvée : s'il voulait que ses « Trois Grâces » restent dans un état de propreté acceptable, il devait charrier lui-même, depuis la surface, les seaux d'eau froide dont il se servait pour remplir le grand baquet circulaire en métal, qui trônait dans le coin opposé au bureau.

— Allez ! Va dire bonjour à Jules, ma belle ! claironna-t-il, avec un entrain un peu forcé.

Samia eut une seconde d'hésitation. C'est une humiliation à laquelle elle n'arrivait pas totalement à s'habituer. Le dernier reste de pudeur qui subsistait, dans son cerveau affolé de douleur et de panique.

Monsieur Rodia exigeait qu'elle soulage ses besoins naturels dans ce seau métallique à anse, qu'il appelait « Jules », et sous ses yeux.

L'espace d'une seconde, comme les autres fois, Samia fut tentée de se retenir encore. Pour ne pas avoir à faire ça...

Mais le besoin était trop fort, trop pressant. Alors, toute honte bue, elle se précipita vers « Jules », s'y assit précipitamment, et relâcha tous ses muscles intimes. En fermant les yeux, comme si cela allait empêcher Monsieur Rodia de la regarder.

Aussitôt un jet dru de liquide doré, presque lumineux, vint frapper les parois métalliques du seau, avec un bruit qui parut énorme à Samia. Presque obscène.

— C'est ça, pisse tout ton saoul, ma belle ! s'exclama Monsieur Rodia, sur un ton grivois qui écoœura la jeune femme. Vide-moi bien ce joli petit ventre... que je puisse le remplir d'autre chose ensuite !

Samia avait l'impression que ça n'en finirait jamais, qu'elle allait continuer à se vider, comme ça, jusqu'à la fin des temps. Sous le regard inquisiteur, ignoble, de cet homme qui la terrorisait. Pour rendre la chose plus supportable, elle s'efforçait de penser à autre chose. Au ciel qui se trouvait dehors et qu'elle n'avait pas vu depuis tellement longtemps, au soleil, aux étoiles, à une simple fleur des champs...

Enfin, la source se tarit.

— Allez, au bain, maintenant ! lui intima Monsieur Rodia, avec un claquement sec des doigts.

Samia se dépêcha de quitter le seau infamant et se précipita dans le grand baquet rempli d'une eau froide qui frissonnait légèrement à sa surface. Il y flottait une grosse éponge ronde, d'un jaune orangé, semblable à celles dont on se sert pour laver les bébés.

— Profites-en pour boire un petit coup, l'encouragea Monsieur Rodia, lorsqu'elle fut debout dans le baquet.

Aussitôt, avec une précipitation que la soif rendait maladroite, Samia s'accroupit, puis se recroquevilla sur elle-même, de façon à ce que son visage arrive au niveau de l'eau claire. Et elle se mit à laper comme elle pouvait, le visage ruisselant, puisqu'il lui était formellement interdit de se servir de ses deux mains comme d'une coupe.

Depuis le début, c'était les ordres de Monsieur Rodia. Que ça semblait toujours fort divertir de la voir ainsi essayer de boire à la façon des animaux.

— Bon, ça suffit ! Debout maintenant ! ordonna-t-il d'un ton coupant, alors que Samia avait l'impression qu'elle aurait pu boire encore des litres et des litres.

Mais elle obéit, se redressa et se tint immobile dans le baquet, les bras pendant le long de son corps nu et frissonnant. Après avoir retroussé ses manches de chemise, Monsieur Rodia saisit la grosse éponge imbibée d'eau dans la main droite, l'éleva jusqu'aux épaules de Samia et la pressa.

La jeune femme ne put retenir un petit cri, lorsque l'eau glacée dévala le long de sa lourde poitrine, de son ventre et de ses reins.

Alors, patiemment, avec des gestes précautionneux, presque maternels, Monsieur Rodia entreprit de lui faire sa toilette. Après avoir versé un peu de gel douche d'un bleu translucide dans le creux de sa paume, il se mit à la frotter partout du plat de la main, produisant une mousse légère et bleutée, qui s'accrochait aux reliefs de ce corps voluptueux, en des arabesques mousseuses, irisées et presque immatérielles.

Il s'attarda longuement sur les deux beaux fruits gonflés de sa poitrine,

s'amusant à accrocher un peu de mousse à leurs mamelons à demi érigés.

Puis, il redescendit vers l'épais buisson noir de son ventre, que mille fines gouttelettes d'eau faisaient scintiller d'une façon presque magique.

Sous couvert de toilette, il enfouit sa main entre les cuisses pleines de Samia, qui lui facilita docilement le passage en ployant légèrement les genoux. Aussitôt, les gros doigts de Monsieur Rodia s'insinuèrent entre les replis nacrés et soyeux de son intimité, allant et venant, explorant et maculant de mousse parfumée les plus secrets recoins de ce temple de la féminité.

Puis, il abandonna un instant le sexe de sa partenaire pour pousser son exploration plus loin, au cœur du profond sillon qui séparait et unissait tout à la fois les globes fermes et ronds de ses fesses étonnamment cambrées.

C'est à ce moment que la chose se produisit, exactement comme toutes les fois précédentes.

Malgré elle, Samia sentit une sorte de langueur l'envahir, tandis qu'une brusque chaleur très douce prenait naissance au creux de ses reins.

Elle se mordit la lèvre inférieure, afin de chasser cette étrange sensation de bien-être qui la rendait furieuse contre elle-même, mais elle n'y parvint pas.

Au contraire, elle sentit les tendres bourgeons de ses seins durcir et gonfler encore davantage, et elle creusa malgré elle les reins pour permettre aux doigts masculins de l'explorer plus en profondeur.

Tandis qu'une sorte de très léger ronronnement prenait naissance au fond de sa gorge.

Samia essayait de lutter, mais elle ne pouvait rien contre ce plaisir qui semblait monter des recoins les plus obscurs de son inconscient. Depuis qu'elle était séquestrée par Monsieur Rodia, à chaque séance de toilette c'était pareil : le fait de se dire que, telle une toute petite fille, elle se laissait laver par un homme la plongeait dans une sorte d'état second, proche de la jouissance sexuelle, mais avec quelque chose de plus doux, de plus tendre...

Enfin, après un temps qui parut trop court à Samia, la toilette se termina et elle reprit ses esprits. Et, aussitôt, une sorte de désespoir brutal fondit sur elle, faisant monter des larmes dans ses yeux.

À présent, après l'avoir très chichement nourrie, d'une assiette de riz blanc ou alors d'un sandwich au jambon – ses deux seuls aliments depuis qu'elle était ici –, Monsieur Rodia allait la ramener dans sa cellule, lui renfiler l'immonde cagoule de cuir qui l'étouffait à moitié et la ligoter de nouveau sur son chevalet de torture.

Non sans l'avoir, avant, consciencieusement violée, comme il le faisait systématiquement.

Sauf que, cette fois-ci, au grand étonnement de Samia, rien ne se passa comme d'habitude.

D'abord, en sortant du grand baquet, maintenant rempli d'eau savonneuse

et mousseuse, elle réalisa qu'il n'y avait aucune assiette, aucun sandwich sur le coin du bureau, contrairement à l'ordinaire. Cette absence démultiplia aussitôt sa fringale et son ventre se mit à protester par de petits gargouillis caveux.

— Monsieur Rodia... J'ai très faim... se plaignit-elle, tandis qu'il était occupé, derrière elle, à lui sécher le dos et les fesses, avec une grosse serviette éponge jaune canari.

— Pas de déjeuner aujourd'hui ! répliqua-t-il d'un ton sec. Il faudra prendre patience, ma belle...

— Patience ! geignit-elle. Mais jusqu'à quand ?

— Ça... à vrai dire, ça ne dépend pas vraiment de moi, répondit Monsieur Rodia, d'une manière sibylline. Pour l'instant, j'ai une petite surprise pour toi. Allons, suis-moi ! Tu vas voir, tu ne vas pas être déçue...

Rejetant la serviette en boule sur le coin du bureau, Alexandre Sologuine empoigna Samia par le bras et la poussa vers la porte donnant sur le boyau du couloir sombre, en légère pente déclinante.

En voyant qu'ils se dirigeaient vers la porte de sa cellule, Samia se sentit presque soulagée. Dans l'état de panique latente où elle se trouvait constamment, elle préférerait encore la routine des souffrances ordinaires, donc connues, à la perspective angoissante d'une « surprise »...

Mais, lorsqu'ils dépassèrent « sa » porte sans s'arrêter et que Monsieur Rodia l'entraîna vers la suivante, Samia sentit de nouveau la peur l'envahir, et ses jambes se mirent à trembler, rendant sa marche encore plus saccadée.

Monsieur Rodia débloqua le verrou de la dernière porte du couloir, là où il devenait plus étroit et où sa pente descendante devenait brusquement plus raide. Il l'ouvrit en grand et annonça d'une voix outrageusement théâtrale :

— Ma belle, je te présente tes compagnes, mes deux autres Grâces !

Sur le seuil, Samia resta muette de saisissement, en découvrant, dans le coin le plus éloigné de cette cellule exactement semblable à la sienne, deux filles nues, une blonde et une rousse, qui se serraient frileusement l'une contre l'autre, autant à cause du froid piquant que de la peur qui envahissait leurs regards.

— Eh bien ! vous voilà enfin réunies toutes les trois ! s'exclama Alexandre Sologuine en refermant soigneusement la porte derrière lui. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Allez, toi : va te mettre avec les deux autres, que je puisse vous contempler à mon aise...

Encore mal revenue de sa surprise, Samia marqua un temps d'arrêt avant d'obéir. Ce qui lui valut une claque retentissante sur ses fesses nues. Elle se dépêcha de traverser la cellule sans fenêtre pour aller retrouver les deux autres filles.

— Mettez-vous en ligne ! ordonna Sologuine, le regard luisant. Samia,

mets-toi entre les deux autres... voilà, très bien ! Maintenant, prends Stéphanie et Carole par la taille... Et toi, Stéphanie, passe ton bras autour des épaules de Samia... Et toi, Carole, passe un bras devant ta poitrine, comme si tu voulais cacher tes seins... Parfait ! vous êtes vraiment superbes, toutes les trois !

Sologuine resta un long moment à contempler le tableau vivant qui venait de se former sur ses indications. Il se sentait une âme d'artiste, tout d'un coup. Il appréciait les différents contrastes formés par les filles entre elles. La peau laiteuse et parsemée de taches de rousseur de Carole avec celle, beaucoup plus mate et cuivrée de Samia ; son ventre aussi glabre que celui d'une fillette avec la toison luxuriante de la Marocaine ; et aussi le corps androgyne de Stéphanie avec les courbes pleines de Samia, sa blondeur évanescence avec les cheveux noirs de sa voisine.

Les trois filles s'efforçaient de demeurer immobiles, pour ne pas risquer de provoquer un accès de colère violente chez Monsieur Rodia. Des accès qu'elles connaissaient bien, pour les avoir déjà essuyés, séparément.

Simplement, la curiosité les aiguillonnant, elles ne pouvaient s'empêcher, de temps en temps, de glisser chacune un regard furtif vers sa voisine, pour voir à quoi elle ressemblait.

Toutes les trois savaient, ou en tout cas se doutaient qu'elles n'étaient pas seules à être enfermées ici. Ne serait-ce qu'à cause des éclats de voix et des cris qui, par moments, traversaient les murs et parvenaient jusqu'à leurs oreilles.

Mais c'était la première fois que Monsieur Rodia et chacune se demandait ce que cette initiative pouvait bien signifier. Comme pour répondre à leurs questions muettes, Alexandre Sologuine reprit la parole, en s'avançant vers elles, un étrange petit sourire aux lèvres :

— Je me suis dit que c'était trop bête de ne profiter de vos charmes que l'une après l'autre, voyez-vous ! Et qu'on pourrait très bien, pour une fois, s'amuser un peu tous ensemble. Qu'est-ce que vous en pensez, mes belles ?

Aucune ne se risqua à répondre. Du coup, Alexandre Sologuine se dirigea vers le coffre de bois qui se trouvait à l'autre bout de la cellule, contre le mur. Il l'ouvrit et en sortit deux godemichés, l'un noir, énorme, l'autre couleur chair, un peu plus petit. La blonde Stéphanie, qui voyait les deux phallus artificiels pour la première fois, ouvrit des yeux ronds. Mais Carole et Samia, qui avaient déjà dû les souffrir dans leur chair, restèrent de marbre.

— Il faut quand même que je vous explique, dit Sologuine en revenant vers elles, un god dans chaque main. Depuis que vous êtes ici, chacune d'entre vous ne m'a servi que pour un plaisir très précis...

Il promena l'extrémité de la verge noire sur les lèvres rouges de Stéphanie :

— Toi, ma belle, c'est dans ta bouche et uniquement là que j'ai pris mon

plaisir...

Se déportant d'une vingtaine de centimètres vers la droite, Sologuine promena la pointe de l'autre phallus de caoutchouc parmi les poils noirs et frisés de la Marocaine :

— Samia a été la seule de vous trois à être possédée de la façon la plus classique...

Enfin, il passa à la troisième Grâce et fit glisser le god noir dans le sillon de sa croupe :

— Quant à Carole, elle pourra vous dire que j'ai dilaté son charmant petit cul plus d'une fois ! Mais assez parlé : à présent, jouissons tous ensemble !

Il tendit le godemiché noir à Samia et l'autre à Carole. Qui les saisirent sans discuter. Puis, il saisit Stéphanie par le bras et la fit sortir du groupe. La poussant devant elle, il alla jusqu'au chevalet de bois, contre lequel il s'appuya. Il désigna le sol devant lui du bout de l'index :

— À genoux, ma belle ! Tu vas te servir encore une fois de ta bouche, pendant que je vais me délecter du spectacle offert par ces deux petites chiennes en chaleur !

Plutôt soulagée de s'en tirer à si bon compte, presque contente qu'on ne lui demande rien d'autre que ce qu'elle accomplissait par la force depuis des jours, Stéphanie se laissa tomber à genoux sur le sol rugueux et entreprit de dégrafer le pantalon de toile de Monsieur Rodia. Elle en sortit un membre lourd, déjà à moitié en érection, qu'elle entreprit de masser doucement entre les paumes de ses deux mains jointes.

— Bon, allons-y, les filles ! clama Sologuine, le souffle déjà plus court et le teint plus rouge. Samia, c'est à toi de commencer le spectacle ! Dis-toi que tu es un homme et que tu dois absolument faire jouir cette petite pute de Carole ! Allez, et tâche d'être convaincante, sinon...

Sologuine laissa sa phrase en suspens, mais le ton de sa voix était suffisamment menaçant et dur pour qu'il n'ait pas besoin de la terminer. Il éprouva une vraie jouissance à voir la lueur de panique passer dans les yeux verts de Carole et dans ceux, très noirs de Samia. Samia à qui, d'après ses directives, revenait donc l'initiative.

La Marocaine, le gros godemiché noir toujours en main, se tourna vers Carole. Son regard enveloppa son visage laiteux, aux grands yeux émeraude, dont les joues et le nez étaient parsemés de taches de rousseur, puis glissa le long de son corps de liane, sur ses petits seins à peine renflés, son ventre plat, jusqu'à la petite fente rose et nette de son ventre soigneusement épilé.

Samia eut une moue de vague répulsion. Très attirée par les garçons depuis son plus jeune âge, les filles ne l'avaient jamais intéressée. Et jamais elle n'avait cédé aux avances lesbiennes de telle ou telle de ses copines d'adolescence.

Et, pointant, il allait bien falloir qu'elle s'y mette maintenant, puisque tels étaient les ordres de Monsieur Rodia...

— Vas-y, fais ce qu'il a dit, souffla alors Carole tout près de son oreille, sinon ce malade est capable de nous massacrer ! Tu vas voir, ce n'est pas si désagréable...

Et, joignant le geste à la parole, Carole enlaça le corps potelé de Samia et l'attira contre elle. La Marocaine fut surprise de la douceur de cette peau de fille contre la sienne. Et, même, elle ressentit un certain trouble en sentant les petits seins fermes de Carole s'écraser contre les siens, beaucoup plus volumineux et lourds.

Elle soupira, avant de refermer à son tour ses bras dans le dos de la rousse. Pourquoi hésiter davantage ? Puisqu'il fallait y aller...

Alors, levant légèrement la tête, elle ferma les yeux et plaqua sa bouche sur celle de Carole.

Elle fut surprise de sentir les lèvres douces de sa partenaire s'entrouvrir aussitôt sous son baiser, et une langue agile venir à la rencontre de la sienne. Son corps se raidit à ce contact inhabituel et elle faillit se rejeter en arrière. Mais, aussitôt, elle se dit qu'en ne jouant pas le jeu, elle risquait de provoquer la violence de Monsieur Rodia.

Alors, comme on se jette d'un seul coup dans une eau un peu trop froide, Samia s'abandonna complètement au véritable baiser que Carole était en train de lui donner, avec une fougue qui lui semblait de moins en moins simulée. En se disant que, après tout, ça lui ferait au moins une expérience nouvelle à son actif...

Au moment où tout son corps se détendait, Samia sentit les mains de sa partenaire descendre de ses épaules pour venir caresser doucement la peau satinée de son dos. Un contact qui, à sa grande surprise, la fit agréablement frissonner.

Et, quand les mêmes mains se refermèrent sur les globes charnus et fermes de sa croupe, Samia ne fit rien pour se soustraire à leur contact. Au contraire, comme malgré elle, son corps se plaqua plus étroitement contre celui de Carole et elle laissa ses propres doigts glisser en direction des fesses menues et rondes de la rouquine.

— C'est bien ! Très bien ! s'exclama Sologuine, à deux mètres d'elles. Vous y mettez du cœur, de la passion ! C'est parfait, continuez ! Montrez-moi quel genre de petites putes en chaleur vous êtes !

À genoux devant lui, Stéphanie continuait de masser doucement son membre viril, à présent aussi tendu et gonflé qu'il était possible. Sologuine écarta brusquement les doigts de la blonde et plaqua sa propre main sur sa nuque :

— À présent, ta bouche... souffla-t-il, d'une voix un peu rauque. Et applique-toi, hein !

Docile, Stéphanie s'humecta les lèvres du bout de la langue, avant de les poser sur la tête rubiconde et gonflée de désir qui oscillait juste devant son visage.

Puis, très lentement, centimètre par centimètre, elle engloutit le membre viril épais et tendu jusqu'au fond de sa gorge, enroulant doucement sa langue autour de lui, en un véritable fourreau humide et chaud. Tandis que sa main droite se faufilait entre les cuisses de son partenaire pour y dénicher les deux boules tièdes et frémissantes.

Avec un long soupir de bien-être, Alexandre Sologuine reporta son attention vers le groupe formé par les deux autres filles, juste devant lui.

Samia et Carole étaient toujours occupées à s'embrasser à pleine bouche, chacune tenant en main l'un des godemichés qu'il leur avait fournis. Elles tanguaient sur place, étroitement enlacées. Comme elles étaient sensiblement de la même taille, leurs deux poitrines s'écrasaient l'une contre l'autre, en agaçant mutuellement les mamelons dardés. Carole avait glissé l'une de ses jambes entre celles de Samia et, du haut de la cuisse, frottait fiévreusement son entrejambe envahi d'une forêt noire et bouclée.

— Allongez-vous par terre ! ordonna Sologuine, d'une voix haletante, comme oppressée par le traitement affolant que lui faisait subir la bouche vorace de Stéphanie. Samia, je veux te voir baiser cette petite salope comme elle le mérite !

— Faisons ce qu'il dit, souffla Carole, en se détachant à regret du corps potelé de sa compagne. Et puis, franchement, je n'aurai même pas besoin de me forcer. Tiens, touche...

Elle prit d'autorité la main de Samia et la fourra entre ses cuisses, sans que celle-ci ait la présence d'esprit de réagir. La Marocaine sentit sous ses doigts une chair infiniment douce, que nulle toison n'embroussaillait. Et elle constata qu'en effet le ventre imberbe de Carole était aussi onctueux qu'un pot rempli de miel.

Elle fut très surprise de n'en ressentir aucun dégoût, et même une sorte de fierté d'avoir, par son seul baiser, provoqué ce phénomène typiquement féminin...

Sans lâcher la main de sa compagne, Carole s'allongea sur le dos, entraînant Samia avec elle. Celle-ci se retrouva à genoux, tout contre le corps nu et frémissant de la rousse. Laquelle la dévorait littéralement du regard, les cuisses légèrement écartées sur les replis nacrés et luisants de son sexe, les pointes de seins dardées et dures, la respiration courte.

— Tu es vraiment très belle ! souffla Carole, en se léchant machinalement les lèvres. Viens ! Fais-moi l'amour... pour de vrai ! J'en ai besoin !

Irrésistiblement attirée par cette voix rauque et implorante – la voix même du désir –, Samia ne chercha plus à démêler ou à comprendre ce qui se passait en elle. Elle se laissa tomber de tout son poids sur le corps pantelant de Carole

et se mit à la dévorer, de baisers. Le cou et les épaules d'abord, puis les seins. Ses lèvres s'attardèrent à sucer les petits bourgeons rose tendre, arrachant des soupirs de volupté à sa partenaire, dont tout le corps s'arquait sous ses légères morsures.

En même temps, la main gauche de Carole s'était faufilée entre son ventre et celui de Samia, vautrée sur elle, pour atteindre l'orée de sa toison luxuriante, au cœur de laquelle ses doigts s'étaient enfouis.

Lorsque l'index habile de Carole atteignit le petit bouton de chair dur niché tout en haut de sa corolle intime, Samia perdit complètement la tête, les dernières digues cédèrent dans son esprit. Le feu aux tempes, elle rampa sur le corps laiteux de Carole et se plaça tête-bêche au-dessus d'elle. Aussitôt, la rousse noua ses bras au creux de ses reins, pour attirer vers sa bouche avide la fleur sombre de son ventre.

Lorsqu'elle sentit les lèvres de Carole se plaquer contre son intimité, et sa langue plonger au plus secret d'elle-même, Samia poussa un bref cri rauque. Puis, littéralement possédée par le désir que sa compagne allumait en elle, elle plongea à son tour son visage entre les cuisses écartelées, plaquant sa bouche sur la fleur carnivore qui se déployait rien que pour elle et dont les pétales étaient tout emperlés de rosée amoureuse.

— Pas comme ça ! cria alors Alexandre Sologuine, d'une voix à peine reconnaissable. Les gods ! servez-vous des gods, bon sang !

Mais c'était déjà trop tard : possédées par le plaisir que chacune prodiguait à l'autre à grands coups de langue fiévreux, Samia et Carole ne l'écoutaient plus. Elles étaient littéralement enfermées dans leur désir mutuel, et rien ni personne n'aurait pu les arracher l'une à l'autre.

Contrarié de se voir désobéi, Alexandre Sologuine eut un instant la tentation d'aller remettre de l'ordre dans le tableau vivant qui se déployait sous ses yeux.

Mais pour lui aussi, c'était déjà trop tard.

Stéphanie engloutissait son sexe tendu avec de plus en plus d'ardeur, les deux mains agrippées à ses fesses. Il sentit la vague du plaisir prendre naissance au creux de ses reins, et oublia les corps enchevêtrés de Samia et de Carole, pour se concentrer sur son propre orgasme.

Son long cri rauque de délivrance se mêla aux halètements furieux des deux filles échevelées, qui roulaient sur le sol comme des possédées, chacune rendue folle par les coups de langue de l'autre.

Les oreilles emplies par les cris de jouissance de Samia et Carole, Alexandre Sologuine sentit le plaisir jaillir de lui avec une force incroyable, inondant la bouche qui l'engloutissait à longs jets brûlants et saccadés.

Sous les coups de fouet de l'orgasme, il fit un soubresaut en arrière et sa virilité palpitante jaillit hors de la bouche de Stéphanie. Du coup, les dernières giclées de son plaisir allèrent maculer sa joue et son menton au lieu de se

répandre au fond de sa gorge...

Lorsque Alexandre Sologuine reprit enfin ses esprits, le corps littéralement vidé, Stéphanie s'était déjà relevée et, le visage inexpressif, attendait la suite des événements.

Quant à Samia et Carole, encore haletantes, les cheveux collés aux tempes par la sueur, elles gisaient encore sur le sol, étroitement enlacées. Les yeux clos, Samia ne bougeait plus, se laissant caresser doucement le dos et les fesses par Carole, qui picorait son cou et sa nuque de petits baisers amoureux.

Alexandre Sologuine les regarda avec un rictus mauvais, soudain envahi par une rage incontrôlable.

Il vint se planter juste à côté d'elles, les dominant de toute sa stature, et donna un coup de pied dans les reins de Carole, qui poussa un cri de douleur.

— Où est-ce que vous vous croyez, espèces de petites salopes ? grinça-t-il entre ses dents. Qui vous a permis de jouir comme deux chiennes que vous êtes ? Je vous avais pourtant donné des instructions très précises !

C'est comme ça que vous me remerciez du cadeau que je vous ai fait en vous réunissant toutes les trois ici ? C'est quelque chose que vous allez payer très cher, croyez-moi !

S'attendant à être frappées, Samia et Carole se protégèrent instinctivement le visage de leur avant-bras replié. Leur corps se raidit en attendant les coups qui n'allaient pas manquer de pleuvoir sur elles...

Elles furent d'autant plus surprises de voir Monsieur Rodia leur tourner le dos et se diriger vers la porte, en les laissant toutes les trois dans la même pièce.

Avant de sortir, il se retourna et les regarda longuement toutes les trois, l'une après l'autre. Puis, en détachant bien ses mots comme pour mieux jouir de leur effet sur ses prisonnières, il dit, d'une voix caverneuse qui fit frissonner Stéphanie, Carole et Samia :

— C'est la dernière fois que nous nous voyons, mes toutes belles ! Il est un peu plus de minuit, maintenant. Eh bien ! j'ai le douloureux devoir de vous annoncer que, à moins d'un miracle hautement improbable, dans douze heures exactement, vous cesserez de respirer !

Et le terrible silence qui suivit ses paroles semblait déjà être du domaine de la mort...

Chapitre XII

Un ciel bas et plombé, un petit jour blafard et sale, une petite pluie fine, régulière, partie pour durer toute la journée.

Sept heures du matin.

Boris Corentin étouffa un bâillement, passa une main fatiguée dans ses cheveux bouclés et repoussa légèrement son fauteuil de son bureau. À deux mètres de lui, Aimé Brichot finissait d'essuyer les verres de ses lunettes, avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais.

Fin d'une nuit pratiquement blanche, pour les deux inspecteurs de la Brigade mondaine.

— C'est foutu, on n'y arrivera pas... soupira Aimé Brichot, avec un geste découragé.

Boris Corentin abattit le poing sur son bureau, faisant sursauter son coéquipier, se leva brusquement et se mit à arpenter le bureau des Affaires recommandées.

— Il nous reste au moins quatre heures, on doit y arriver, Mémé ! dit-il d'une voix sourde.

La veille au soir, les deux hommes avaient quitté le quai des Orfèvres à plus de onze heures du soir. Bien obligés de s'avouer que les différents messages envoyés par Alexandre Sologuine ne les menaient nulle part. Qu'ils tournaient dramatiquement en rond.

C'était particulièrement vrai pour le dernier message de l'homme du labyrinthe, celui que Corentin et Brichot avaient trouvé près de Claudia Besnières, ligotée nue dans l'une des caves du pavillon de Sologuine, à côté de Dourdan. Ils avaient eu beau retourner la Bible dans tous les sens, ils avaient été incapables de faire dire quoi que ce soit aux cinq références qui leur étaient indiquées.

Et c'est à cause de ça, en raison de cette obscurité nouvelle, que Boris Corentin s'était persuadé que la clé se trouvait précisément dans ce dernier message. Incapable de dormir, il s'était relevé vers quatre heures du matin et était revenu au quai des Orfèvres.

Et il n'avait pas été plus surpris que ça, peu après cinq heures, de voir arriver Aimé Brichot qui, lui non plus, n'avait pas pu fermer l'œil.

Depuis, ils cherchaient, cherchaient encore, relisant inlassablement les différents messages et citations envoyés par Alexandre Sologuine.

Et l'heure tournait, implacable.

— Je ne comprends pas pourquoi on n'arrive pas à trouver les bonnes citations, et pourquoi il ne nous les a pas données, comme les fois précédentes, soupira Brichot, après avoir relu une fois de plus le dernier message de Sologuine. Elles doivent pourtant être quelque part, non ?

Boris Corentin s'arrêta brusquement d'arpenter la pièce à grandes enjambées nerveuses et se planta devant le bureau de son coéquipier :

— Évidemment, Mémé, qu'elles sont quelque part ! Seulement, peut-être qu'elles ne sont pas là où on les cherche !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que, sous prétexte que les deux premières séries venaient de l'Ancien Testament, on a considéré comme allant de soi que ces références-ci se rapportaient également à la Bible. Mais rien ne le prouve ! Et, d'ailleurs, si Sologuine ne nous les a pas copiées, ces nouvelles citations, c'est peut-être bien, justement, parce qu'il ne veut pas qu'on identifie trop rapidement leur provenance.

— Bon, admettons, concéda Brichot, mais alors, on les cherche où ?

— Ça, Mémé, fit Boris en contournant son bureau, ça doit logiquement être indiqué *dans* la lettre ! N'oublie pas qu'avec ce malade de Sologuine, chaque détail compte ! Fais-moi revoir ça, un peu...

Corentin lut à haute voix, lentement, en détachant bien chaque syllabe, la courte phrase qui précédait les références :

Alors, Corentin, comment trouvez-vous l'impromptu de ma Comédie ? Divin, non ?

— Tu ne remarques rien, Mémé ? fit alors Boris, d'une voix qui tremblait d'excitation. Bon sang, comment j'ai pu ne pas voir ça tout de suite ?

— Ben, à vrai dire... fit Aimé Brichot, sans cesser de torturer la pointe de sa moustache.

— Le « C » de comédie, Mémé : il est écrit en majuscule ! Ça, ça veut dire quelque chose, obligatoirement... surtout si on lui accole le mot « divin » qui suit juste après.

— Comédie... divin... commença Aimé Brichot à mi-voix, avant de faire un saut sur son fauteuil : Bon sang, Boris : *La Divine Comédie* !

— Exact, Mémé ! exulta Corentin. La Divine Comédie de Dante, un livre divisé lui aussi en chants et en versets, tout comme la Bible ! Et, dans ce cas, le « E » des références ne signifie pas « Exode », mais « Enfer », la première

partie de l'œuvre !

— Mouais... en tout cas, ce n'est jamais qu'une supposition, Boris. Peut-être qu'on s'emballe un peu vite, non ?

— Supposition qui se trouve confirmée, ou plutôt annoncée par le message qu'on a trouvé scotché sur la troisième poupée gonflable, répondit aussitôt Corentin, en fouillant les papiers sur le dessus de son bureau. Mais où il est celui-là... Ah ! le voilà ! Tiens, écoute :

Pour que vous ne soyez pas complètement venu pour rien, mon cher Corentin, je vous suggère d'aller jeter un coup d'œil dans la dernière pièce, dans le quatrième cercle...

— Dans le *quatrième cercle*, Mémé ! répéta Corentin, de plus en plus excité. Or, comme tu le sais sans doute, l'Enfer de Dante est divisé en neuf cercles. Donc...

— Donc, c'est bien *La Divine Comédie* que Sologuine veut nous indiquer, compléta Aimé Brichot, convaincu. Reste à en trouver un exemplaire...

Ce fut chose faite, une vingtaine de minutes plus tard : Boris Corentin avait filé rue Monsieur-le-Prince, à Saint-Germain-des-Prés, où il connaissait un vieux libraire qui habitait juste au-dessus de sa boutique. Il l'avait tiré du lit et avait obtenu le précieux volume de Dante, en édition bilingue, avec lequel il était revenu dare-dare au quai des Orfèvres.

— Bon, reprenons la liste des références, dit-il en s'asseyant à son bureau et en ouvrant le livre broché juste devant lui :

E, III, 2-E, V, 5-EXIV, 45-E, XVIII, 5-E, IV, 5.

— Apparemment, toutes les citations sont extraites de la première partie, *L'Enfer*, ajouta-t-il. Bon, je les cherche et toi tu les notes, Mémé, ça joue ?

— C'est parti ! répondit Brichot, en empoignant un feutre noir à pointe fine.

Au bout de quelques minutes de recherche, les deux hommes se retrouvèrent avec les cinq citations suivantes :

N'espérez jamais voir le ciel ; je viens pour vous conduire à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, dans le feu et dans la glace.

Je vins dans un lieu privé de toute lumière, qui mugit comme la mer, par la tempête, lorsque la frappent les vents contraires.

Sans parler, nous arrivâmes en un lieu où jaillit de la forêt une très petite rivière, dont la teinte rouge me fait encore frémir.

Juste au milieu de cet espace maudit s'ouvre un puits, très large et très profond, dont en son lieu je dirai l'ordonnance.

Et j'arrive dans un lieu où il n'est rien qui éclaire.

Les deux inspecteurs relurent ces cinq citations en silence, chacun pour soi, lentement. Finalement, ce fut Boris qui reprit la parole :

— *Des ténèbres... un lieu privé de lumière... Un lieu où il n'est rien qui éclaire...* Décidément, j'ai l'impression que Sologuine veut nous faire découvrir un souterrain, ou une cave, ou quelque chose comme ça... Sans parler du mot *entrailles* que nous avons obtenu à partir du deuxième « paquet » de citations bibliques, et qui peut servir à désigner les entrailles de la terre. Mais où chercher ?

— En plus, fit remarquer Brichot, il ne nous donne aucune indication supplémentaire pour nous désigner les lettres d'un quelconque mot clé...

— Et si c'était les mêmes, Mémé ? fit soudain Corentin. Je veux dire : si la référence des versets : 2,5, 45, etc., servait également à désigner l'une des lettres qu'ils contiennent ?

— On peut toujours essayer... fit mollement Brichot, avec une petite moue dubitative.

Et, très vite, par cette méthode, ils arrivèrent au mot « ENFER ».

— Alors, ça, c'est quand même bizarre, murmura Aimé Brichot. Sologuine nous balance des citations extraites de *L'Enfer* de Dante, tout ça pour aboutir au même mot ! On tourne en rond, là...

— Pas sûr, Mémé ! fit Corentin, de plus en plus excité. Il a voulu insister là-dessus, c'est certain ! Et ça évoque quoi, l'enfer, pour toi ?

— Euh... Un endroit situé dans les profondeurs de la terre... suggéra Brichot.

— Exact, Mémé ! jubila Corentin. Mais pas seulement ! L'enfer, c'est avant tout un endroit où l'on brûle ! Comme dans le jeu des gosses, où il s'agit de découvrir un objet caché, tu sais bien : « Tu chauffes... Tu refroidis... Tu gèles... Tu brûles » !

Boris Corentin jaillit de son fauteuil comme un diable de sa boîte :

— C'est ça, Mémé ! C'est ça que Sologuine a voulu nous dire, j'en suis certain ! On brûle ! Ou, plus exactement, on brûlait, lorsqu'on a trouvé ce message ! C'est-à-dire que, quand nous nous trouvions au pavillon de

Sologuine, nous étions tout près de l'endroit où il retient ses trois victimes prisonnières ! Mémé, il faut retourner à Dourdan : c'est quelque part par là-bas que se trouve la solution !

— Admettons... fit Aimé Brichot. Et on va s'y prendre comment pour trouver l'endroit exact ?

— Je ne sais pas encore. Pour commencer, il faut joindre ce cher lieutenant Sylvie Cachac...

— M'étonnerait qu'elle soit déjà au Ciat[5] de Dourdan à une heure pareille... objecta Brichot.

Boris Corentin lui adressa un petit clin d'œil :

— Figure-toi que je me suis débrouillé, hier, pour qu'elle me donne son numéro de portable !

— Toi, dès qu'il y a une jolie femme dans le coup, tu ne perds jamais le nord ! soupira Aimé Brichot, un brin admiratif tout de même.

Une quarantaine de minutes plus tard, Boris Corentin et Aimé Brichot entraient dans Dourdan, à bord de la Renault Laguna de service conduite par le premier.

Avant de partir, Corentin avait pu joindre Sylvie Cachac, et ils étaient convenus de se retrouver une heure plus tard au commissariat. Boris avait demandé à la jeune lieutenant de se munir d'une carte d'état-major des environs de Dourdan.

En attendant, bien que la ville soit de dimensions modestes, les deux hommes étaient bel et bien en train de se perdre dans Dourdan. Ils en furent convaincus lorsqu'ils débouchèrent pour la deuxième fois en cinq minutes sur la place du Général de Gaulle, autrement dit devant l'imposant château fort.

— Alors, Boris ? fit Brichot, un rien ironique. Il est où ton fameux sens de l'orientation ? Je te signale que ça fait deux fois qu'on passe devant leur fameux grenier à blé médiéval et...

La phrase de Brichot se perdit dans un grand crissement de pneus. Corentin venait de piler au milieu de la place, manquant se faire emboutir par la Volvo qui les suivait.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Mémé ? Tu as parlé d'un grenier à blé, c'est ça ?

— Eh bien... oui ! répondit Brichot, surpris de la soudaine fébrilité de sa flèche. Tu ne te rappelles pas ? C'est ce que nous a expliqué Sylvie Cachac, quand on est passé ici, hier : au Moyen Âge, le château a servi de grenier à blé, afin de ravitailler Paris en cas de siège. Alors...

— Je me souviens, Mémé ! Et je te remercie de me l'avoir remis en mémoire. Rappelle-toi le premier mot que nous avons décrypté, Mémé : c'était le mot « BLÉ ». Et, ici, nous sommes en face d'un ancien grenier à blé !

Aimé Brichot se tourna à demi vers Boris et le dévisagea d'un air de doute :

— Tu ne crois quand même pas que Sologuine séquestrerait les trois filles dans le château !

— Non, évidemment, répondit Corentin avec un petit haussement d'épaules. Mais je viens de me faire la réflexion suivante, Mémé : si Paris était réellement assiégé, par quel moyen pourrait-on ravitailler ses habitants, alors que l'ennemi empêcherait quiconque d'entrer ou de sortir de la ville ?

— Eh bien mais... je ne sais pas moi... commença Aimé Brichot. Ça me paraît impossible, à moins d'emprunter des...

Il se frappa le front du plat de la main, manquant faire tomber ses lunettes :

— À moins d'emprunter des *souterrains* !

— Tout juste, Mémé ! jubila Corentin, en redémarrant. Il devait y avoir, à l'époque, des souterrains qui permettaient de franchir discrètement les lignes des assiégeants pour ravitailler les assiégés. Et il doit fatalement en rester des vestiges : c'est là que se trouve Sologuine, j'en suis sûr ! Allez, direction le commissariat !

Il était un peu plus de huit heures et demie...

Le professeur Philippe Sandier caressa machinalement sa drôle de barbe blanche, taillée en pointe à l'ancienne, et releva les yeux de la carte d'état-major dépliée sur le grand bureau verni, devant lui.

— Vous savez, soupira-t-il en se tournant vers Boris Corentin, cette histoire de tunnels permettant de ravitailler Paris est absolument authentique. Seulement, la plupart de ces souterrains ont disparu.

— Comment ça : disparus ? demanda Aimé Brichot.

— Eh bien ! ils se sont éboulés tout seuls, ou ils ont été bouchés parce qu'ils représentaient un danger, à une époque ou à une autre. Et puis, il y en a probablement dont on n'a jamais trouvé la trace. Comme vous le voyez sur cette carte, le tracé des différentes branches de ces tunnels présente de nombreux « blancs ». Bref...

Le silence retomba dans la bibliothèque envahie par les livres qui s'empilaient un peu partout, débordaient des rayonnages.

Lorsque Boris Corentin avait fait part de son idée à Sylvie Cachac, au commissariat de Dourdan, elle avait réagi au quart de tour :

— Mon oncle ! s'était-elle exclamée. Le professeur Sandier, c'est mon oncle : il est membre de la société d'archéologie de Dourdan et si quelqu'un doit connaître quelque chose à propos des souterrains dont vous me parlez, c'est bien lui !

Ils s'étaient donc aussitôt transportés dans l'appartement que le vieux professeur occupait, au premier étage d'un ancien hôtel particulier, rue des Vergers-Saint-Pierre, à deux pas du château et de l'église.

Philippe Sandier avait immédiatement confirmé l'intuition de Corentin : oui, ces tunnels existaient. Ou, plus exactement, ils *avaient existé*. Et il leur avait montré, sur une carte, le relevé qui en avait été fait, au fil du temps, par les passionnés d'archéologie médiévale.

Et c'est vrai que la ligne rouge censée matérialiser les souterrains était tout sauf continue...

— Et pourtant, je suis sûr que les trois filles sont enfermées quelque part dans ce secteur, pas très loin du pavillon de Sologuine... murmura Corentin, le front obstinément penché sur la carte d'état-major.

— Il est déjà presque neuf heures et demie... souffla Aimé Brichtot, d'un ton lugubre. Dans une paire d'heures, si on n'a rien trouvé...

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase, chacun savait ce qu'il voulait dire : dans moins de deux heures, ce malade de Sologuine mettrait sa menace à exécution et tuerait ses trois prisonnières...

Soudain, Boris Corentin écrasa son ongle sur la carte, à deux ou trois millimètres de la ligne rouge représentant le tracé du souterrain :

— Mauplacère... Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, d'une voix précipitée.

Les trois autres se penchèrent sur la carte et découvrirent effectivement ce mot : « Mauplacère », à côté d'un petit rectangle noir, situé à la lisière d'une zone matérialisée en vert sur la carte. Juste à côté démarrait un fin trait bleu qui serpentait sur un centimètre ou deux en direction de l'Orge, la rivière qui, plus loin, traversait Dourdan.

— Ça ? fit Sylvie Cachac. Je connais : ce n'est rien...

— Comment ça : rien ? insista Corentin.

— C'est une ferme abandonnée, à moitié en ruine, à la lisière du bois de Jobourg.

— Et ça, fit Corentin en marquant de l'ongle le fin liseré bleu, ce ne serait pas un ruisseau, qui prendrait sa source juste à côté de votre ferme abandonnée ?

— C'est ça, confirma la jeune lieutenant. Mais pourquoi ça vous intéresse tant que ça ?

Boris Corentin, sans prendre la peine de répondre à Sylvie, se tourna vers le professeur :

— Mauplacère... ça signifie bien quelque chose comme « plaisir mauvais », en ancien français, non ?

— Tout à fait, confirma Philippe Sandier, avec un petit hochement de tête. On peut imaginer que cette ferme, à un moment de l'histoire, a servi de théâtre à des débauches sexuelles quelconques, et que le nom lui est resté. Il faudrait que je creuse la question, tiens ! Mais je ne vois pas ce que...

— C'est ça ! Le puzzle est complet ! s'exclama Corentin, en fouillant fébrilement dans la chemise cartonnée qu'il avait posée en arrivant sur le coin du grand bureau.

Il en sortit les feuilles de papier dactylographiées envoyées par Alexandre Sologuine et les parcourut rapidement, avant de dire, sur le même ton fébrile :

— Écoutez ça, vous autres... Que dit la troisième des citations extraites de *La Divine Comédie* ? Ceci : « *Sans parler, nous arrivâmes en un lieu où jaillit de la forêt une très petite rivière, etc.* »

— Le petit ruisseau, à côté de la ferme, juste à l'orée du bois de Jobourg ! murmura Sylvie Cachac.

— Et ce n'est pas tout ! poursuivit Corentin, en changeant de feuille de papier. Maintenant, écoutez la dernière citation biblique que nous avons reçue : « *C'est pourquoi ce lieu fut appelé les Sépulcres de Concupiscence, parce qu'ils y ensevelirent le peuple qui avait désiré de la chair...* »

— La Concupiscence... souffla Aimé Brichot. Le « mauvais plaisir » : Mauplacère !

Boris Corentin regarda les trois autres tour à tour, avant de proférer d'une voix vibrante d'excitation contenue :

— Je vous parie tout ce que vous voulez que Sologuine retient les trois filles prisonnières, quelque part dans les sous-sols de la ferme abandonnée de Mauplacère !

— Eh bien, allons-y ! fit Aimé Brichot.

— Et allons-y vite... répondit Corentin en écho. Car il est déjà près d'onze heures et demie...

— Et alors ? s'enquit le professeur Sandier.

— Alors, voici ce que dit la deuxième citation biblique que nous avons reçue, répondit sombrement Boris Corentin : « *Midi étant passé, et le temps étant arrivé où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les prophètes avaient beau crier, personne ne répondait ni n'exauçait leurs prières...* »

— Ce qui veut dire... commença le vieux professeur, en caressant machinalement sa barbe blanche.

— Ce qui veut dire, le coupa nerveusement Corentin, que si Sologuine met sa menace à exécution, dans une demi-heure trois malheureuses

innocentes auront probablement cessé de vivre !

Sous la petite pluie fine et drue qui tombait sans relâche du ciel bas et plombé, la vieille ferme à demi en ruine, se découpant sur le vert des arbres, avait quelque chose de sinistre.

Le petit chemin qui y conduisait était à peine visible sous les herbes qui l'envahissaient et complètement boueux. Sylvie Cachac arrêta sa voiture de service à l'entrée, sur le bord de la départementale déserte.

— Mémé et moi allons y aller, décida Corentin, en s'adressant à la jeune femme. Vous, vous restez ici, en « base arrière », et on garde le contact par nos portables. S'il se passe quoi que ce soit d'anormal, vous alertez la cavalerie ! D'accord ?

— D'accord, souffla la jeune femme, matée par l'autorité tranquille de Corentin.

— Je vais ruiner mes chaussures, dans cette gadoue ! se lamenta Aimé Brichot, en constatant l'état du chemin.

— Mémé, fit Corentin, les dents serrées, si jamais on arrive à retrouver les trois filles vivantes, je te jure que je t'en offre une paire de remplacement !

L'un derrière l'autre, sous la petite pluie froide et cinglante, ils se mirent en marche vers la masse noirâtre de la grosse ferme à moitié en ruines. Autour, rien ne bougeait et le silence régnait, hormis le crépitement de la pluie sur les flaques déjà formées, et quelques rares pépiements d'oiseaux.

— Ça m'a l'air tout ce qu'il y a de plus vide, murmura Aimé Brichot, alors qu'ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de ce qui avait dû être un mur d'enceinte, et n'était plus qu'un muret de pierre écroulé en de nombreux endroits et envahi de gigantesques ronces.

— Les souterrains, Mémé, répondit Corentin sur le même ton, tandis qu'ils pénétraient dans ce qui avait été la cour carrée de la ferme. On doit absolument trouver un accès au souterrain. Les filles sont là, sous nos pieds, je le sens !

Le corps de ferme principal était le seul encore debout, quoique complètement privé de toit et de fenêtre. C'était une bâtisse rectangulaire, à deux niveaux, construite en grosse pierre ocre. Toute la partie droite était écroulée, mais le reste tenait encore debout.

Corentin et Brichot franchir le trou béant qui avait été la porte d'entrée, autrefois, et pénétrèrent dans une grande pièce carrée, dont les ouvertures opposées donnaient sur le bois de Jobourg. Il y régnait une forte odeur d'excréments et de vieille urine, les murs étaient « tagués » un peu partout, d'inscriptions et de prénoms, ainsi que de dessins bizarres.

Mais rien, dans les murs ni sur le sol en terre battue jonché de détritus divers, ne laissait supposer l'existence du moindre passage vers d'éventuels souterrains.

— Allons voir plus loin, murmura Corentin, en passant dans la pièce qui s'ouvrait sur la droite, tandis que Brichot filait vers celle de gauche. On se retrouve ici...

Une dizaine de minutes plus tard, les deux policiers se retrouvaient en effet à l'entrée du corps de ferme.

Bredouilles.

— Rien ! souffla Brichot, d'une voix violemment dépitée. Par le moindre escalier, pas de caves, pas de trappes, que dalle ! On s'est planté, Boris ! Il est minuit moins sept minutes exactement...

— On ne s'est pas planté ! gronda Corentin, en serrant les poings malgré lui. Je suis sûr que c'est ici ! C'est juste qu'on ne cherche pas *correctement*... Les citations ! Tout est dans les citations, Mémé, depuis le début ! Il faut lire plus attentivement... au plus près du texte...

Sans cesser de marmonner, Boris sortit de la poche droite de son blouson imperméable les feuilles de papier qu'il y avait fourrées à la hâte. Et, sans se soucier de la pluie qui les maculait, il se remit à lire fiévreusement les phrases que Sologuine y avait inscrites.

— Mémé, ça y est ! rugit-il soudain. Écoute ça... la quatrième citation de Dante : « *Juste au milieu de cet espace maudit s'ouvre un puits, très large et très profond, dont en son lieu je dirai l'ordonnance.* » Un puits, Mémé !

Instinctivement, les deux hommes inspectèrent la cour du regard. Ils découvrirent pratiquement en même temps ce qu'ils cherchaient.

Contre la muraille écroulée d'un des bâtiments annexes, un cercle de pierres d'environ deux mètres à deux mètres cinquante de diamètre.

Les restes de la margelle d'un très large puits.

Corentin et Brichot s'y précipitèrent en même temps. À côté du trou béant se trouvait une lourde plaque métallique, dont il était visible qu'elle avait été tout récemment bougée.

— Elle devait servir à obstruer le trou... souffla Aimé Brichot. Je crois qu'on brûle, comme dirait l'autre !

Corentin et lui se penchèrent au-dessus du trou béant... et ne virent rien. À part des barreaux de fer, scellés dans l'épaisseur de la pierre et formant comme une sorte d'échelle irrégulière. Boris ramassa un caillou et le laissa tomber au fond. Au bout de trois secondes, les deux hommes entendirent un bruit net, leur indiquant qu'il n'y avait pas d'eau dans le fond.

— On y va ! décida brusquement Boris Corentin, en engageant sa jambe droite dans le trou noir, afin de poser son pied sur le premier barreau, situé

presque un mètre plus bas.

Au loin, un clocher se mit à sonner.

Il était midi.

— Et si Sologuine nous attend en bas avec un flingue ? dit Aimé Brichot à tout hasard, bien décidé quoi qu'il en soit à suivre sa flèche.

— On improvisera ! répondit Corentin, dont seule la tête dépassait encore de la surface du puits. De toute façon, on n'a plus le temps de finasser...

Ils se mirent à descendre dans le boyau sombre et humide, l'un derrière l'autre. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans la terre, les bruits de la surface disparaissaient les uns après les autres, pour faire place à un silence bourdonnant, oppressant. En outre, la température chutait rapidement.

Soudain, sous son pied, au lieu du barreau suivant, Boris Corentin sentit la terre ferme. Il se retrouva sur un sol qui descendait en pente assez raide. Il sortit de sa poche la torche qu'il avait pris soin d'emporter et éclaira les alentours, tandis que Brichot le rejoignait.

Sous le faisceau lumineux puissant, ils découvrirent un boyau un peu moins large que le puits, mais qui, six ou sept mètres plus loin, leur parut déboucher sur une sorte de couloir, beaucoup plus large et plat. Ils partirent dans cette direction, qui était de toute façon la seule possible.

Aimé Brichot poussa une exclamation de surprise, vite étouffée, lorsqu'ils débouchèrent dans une sorte de vestibule carré, au sol dallé, dans lequel se trouvait disposé un bureau... surmonté d'un ordinateur ! Avec, dans le coin le plus éloigné, un groupe électrogène éteint et un gros appareil à distribuer de l'air conditionné.

— Mais comment Sologuine a pu transporter tout ça ici ? s'étonna Aimé Brichot. Pas par le puits, tout de même !

— Il doit y avoir un autre accès plus loin, répondit Corentin, avec un léger haussement d'épaules. On le trouvera plus tard... Pour le moment, il faut...

Il s'interrompt net et poussa un petit cri de surprise.

— Nous y sommes ! murmura-t-il ensuite, avec une certaine jubilation. Regarde, Mémé !

Il venait de braquer sa lampe sur le couloir voûté qui partait de l'endroit où ils se trouvaient pour aller se perdre dans les profondeurs.

Et, là, dans le pinceau lumineux de la torche, Aimé Brichot découvrit trois portes alignées sur le même côté du boyau creusé à même la roche.

— Trois portes ! souffla-t-il. Exactement comme dans la cave du pavillon de Sologuine !

— Exactement ! répondit Corentin sur le même ton. Et je te parie que, cette fois, ce ne sont pas des poupées gonflables, qu'on va trouver derrière. Sors ton arme, Mémé : on ne sait pas ce que ce malade nous a réservé...

Leur pistolet Sauer au poing, les deux policiers foncèrent dans le couloir. Mais, arrivé à la première porte, Corentin s'arrêta brusquement. Il désigna successivement les trois portes à son coéquipier :

— Regarde, Mémé, y a un truc bizarre... Cette porte-ci et la suivante sont tout à fait ordinaires, alors que la troisième...

La troisième, la plus éloignée, avait été soigneusement obturée, sur tout le pourtour de son chambranle, par de gros boudins de caoutchouc.

— Comme pour rendre la pièce *totale*ment étanche ! gronda Corentin, en fonçant vers la troisième porte. Rappelle-toi la première lettre de Sologuine, Mémé : il disait qu'à l'heure dite, ses trois prisonnières *cesseraient de respirer* !

À droite de la porte, Corentin découvrit un boîtier de plastique, une sorte de minuterie dont les deux aiguilles étaient bloquées sur le zéro.

— La distribution d'air ! s'exclama Corentin. Sologuine a programmé l'appareil pour que la distribution d'air frais s'arrête à l'heure qu'il avait choisie : les filles vont mourir par asphyxie ! Si ce n'est pas déjà fait...

Son arme bien en main, Corentin visa le gros verrou qui maintenait la porte fermée et le fit exploser d'une seule balle. Dès que la porte s'ouvrit, les deux policiers comprirent qu'ils arrivaient juste à temps.

Trois filles nues étaient recroquevillées sur le sol, le teint terreux, les lèvres violettes, la langue hors de la bouche. Elles râlaient pitoyablement, tandis que, dans un mouvement machinal, leurs ongles griffaient la pierre rugueuse et inégale du sol.

— Mémé, appelle Sylvie et dis-lui de commander des ambulances de toute urgence ! ordonna Corentin.

Tandis que Brichot exécutait l'ordre de sa flèche, Boris se précipita à l'intérieur de la pièce et, l'une après l'autre, tira les trois filles agonisantes dans le couloir, là où l'air respirable ne manquait pas.

Presque immédiatement, leurs râles se firent moins saccadés et Corentin constata avec soulagement que leurs lèvres reprenaient une couleur plus normale.

Il serra les poings, et faillit crier de joie et de soulagement : ils avaient gagné ! À la minute près, d'accord, mais ils avaient gagné. Ils avaient réussi à prendre Sologuine de vitesse et à sauver ces trois malheureuses.

— Boris, je ne comprends pas, fit Brichot en revenant vers lui, Sylvie Cachac ne répond pas. C'est quand même bizarre, on avait bien dit qu'on restait en contact permanent, non ?

Corentin se redressa :

— Reste ici avec elles, je vais remonter à la surface et appeler du secours directement...

Deux minutes plus tard, après avoir emprunté » l'escalier du puits dans

l'autre sens, Corentin débouchait à l'air libre. Machinalement, ses yeux se posèrent sur la voiture de service de la jeune lieutenant, à une centaine de mètres plus bas, à la jonction du chemin et de la petite route.

Il distingua nettement la silhouette de Sylvie, assise à la place du conducteur. Alors, pourquoi ne répondait-elle pas à son portable ?

Le sourcil froncé, Boris sortit son propre téléphone et composa le numéro de Sylvie Cachac.

Qui ne répondit toujours pas.

De plus en plus intrigué par cette étrange passivité, il dévala le chemin, en direction de la voiture. Un mauvais pressentiment au creux de l'estomac.

Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la voiture, lorsqu'il comprit ce qui se passait, et il émit un juron retentissant, tout en accélérant l'allure.

Sylvie Cachac était bâillonnée avec un chiffon grisâtre, et ses deux mains étaient attachées au volant... avec ses propres menottes ! Dont Corentin trouva la clé, bien en évidence sur la banquette arrière...

— C'est lui, c'est Sologuine ! hoqueta Sylvie, dès que Corentin l'eut débâillonnée. Il est arrivé en voiture, je ne me suis pas méfiée et...

Elle avait l'air furieuse de s'être laissé piéger et elle parvenait à peine à trouver ses mots. Enfin, elle parvint à se calmer un peu.

— Et les filles ? demanda-t-elle.

— C'est bon, on est arrivé à temps, il faut appeler une ambulance, répondit Corentin, en prenant son portable dans sa poche droite.

Au moment où il allait composer le numéro du SAMU, la sonnerie retentit. Il prit la communication et reconnut tout de suite la voix éraillée de Charlie Badolini. Qui avait l'air dans un état d'excitation incroyable.

— Boris ! s'égosilla-t-il, vous ne devinerez jamais qui est assis en face de moi dans mon bureau !

Corentin prit une profonde inspiration, et répondit d'une voix parfaitement calme :

— Je crois que si, monsieur le divisionnaire : c'est Alexandre Sologuine. Qui est venu jusqu'à vous pour se constituer prisonnier !

Chapitre XIII

— Et voilà, mon rapport est bouclé ! annonça joyeusement Sylvie Cachac, en prenant place sur la banquette de Skaï noir, à côté de Boris Corentin et en face d'Aimé Brichot, à qui elle avait donné rendez-vous dans cette brasserie de la Porte d'Auteuil.

— Le nôtre aussi, répondit aimé Brichot, en reposant sa chope de bière blonde sur le petit rond de carton devant lui. Et ça n'a pas été sans mal...

Comme Boris Corentin l'avait deviné au téléphone, Alexandre Sologuine s'était de lui-même constitué prisonnier. Après avoir maîtrisé Sylvie Cachac par surprise, il avait foncé directement sur Paris, comprenant que, si elle était ici, c'est que Corentin et Brichot n'allaient pas tarder à découvrir ses « Trois Grâces » dans le souterrain.

— J'ai joué et j'ai perdu, avait-il posément expliqué à Charlie Badolini, après s'être fait annoncer le plus simplement du monde par le planton de service. J'ai perdu de peu, mais c'est comme ça, je n'y peux rien. En tout cas, je suis quand même content de vous avoir donné autant de fil à retordre. Car je vous en ai donné, n'est-ce pas ?

Alexandre Sologuine n'avait fait aucune difficulté, ensuite, pour expliquer comment il avait ramené successivement chez lui Stéphanie Sandoz, Samia Bachir et Carole Blamont, en les appâtant avec une grosse somme d'argent. Et comment, au lieu de son pavillon, il les avait conduits jusqu'à la ferme abandonnée de Mauplacère, où il les avait enfermées après les avoir droguées pour éteindre chez elles toute velléité de résistance.

Il avait aussitôt été inculpé de séquestration, viols aggravés et tentative d'homicide volontaire.

— Et les filles, elles vont comment ? demanda Sylvie, en appuyant comme par mégarde sa cuisse contre celle de Boris Corentin.

— Elles se remettent très bien, d'après les toubibs, répondit celui-ci. Elles vont rester encore quelques jours en observation à l'hôpital, puis elles auront droit à un « suivi psychologique », comme on dit maintenant. Mais, normalement, elles devraient reprendre le dessus. Elles sont jeunes...

— J'ai beau tourner tout ça dans ma pauvre cervelle, dit alors Aimé Brichot, je n'arrive pas à comprendre pourquoi Sologuine a fait tout ça. C'est

complètement dingue, quand on y pense, non ?

— Dingue... Oui, sans doute... murmura pensivement Corentin. Mais c'est parce qu'on se place dans notre logique d'hommes *ordinaires*. Sologuine, lui, a passé la moitié de sa vie à remâcher sa rancœur, contre moi et contre Baba. Pour lui, on a complètement détruit son existence. On l'a écrasé. Du coup, au fil des années, il a fini par ne plus avoir qu'une seule idée, envahissante, obsédante : prouver au monde, et surtout à nous deux, qu'il valait mieux que ce qu'on a cru à l'époque. Qu'il était, en réalité *plus fort que nous*. Seulement...

— Seulement, enchaîna Sylvie, il se retrouvait forcément coincé : pour que le monde sache qu'il était plus fort que toi et que le commissaire divisionnaire, il fallait bien qu'il se découvre, à un moment ou à un autre. Sinon, tout son cirque ne servait à rien.

— Exact, opina Boris. Du coup, ça l'a amené à multiplier les indices tordus, ce qui nous a permis de sauver ses trois victimes in extremis. Mais, en fait, je suis persuadé que tout au fond de lui, Sologuine n'est pas un meurtrier. Je crois qu'il souhaitait *réellement* que je sauve les trois filles. Mais, ça, ce sera à ses juges de le déterminer...

— Au fond, conclut Aimé Brichot, si ça se trouve, ce pauvre type n'a vraiment été heureux que durant ces quatre jours où il nous a promenés par le bout du nez !

— C'est bien possible, Mémé, soupira Corentin, et ce n'est pas très gai, quand on y pense...

— Bon, si on allait dîner ? suggéra alors Sylvie, en posant négligemment sa main sur la cuisse de Boris. C'est que j'ai la dalle, moi ! Pas vous ? Si ça vous tente, je connais un petit restau crétois, pas loin d'ici, où on mange très bien...

— Allons-y pour la Crète, fit Corentin avec un petit sourire, au moins ça sera de circonstance !

— De circonstance ? fit étourdiment Aimé Brichot. Pourquoi de circonstance ?

— À cause du Minotaure de la mythologie grecque... et surtout du labyrinthe, Mémé ! rigola Boris en se levant.

Sylvie Cachac se plaqua contre lui et noua ses bras autour de son cou. Ses pommettes avaient rougi et ses yeux brillaient :

— Tiens, à propos de labyrinthe, on va jouer le jeu jusqu'au bout : moi je fais la jeune vierge jetée en pâture au monstre à tête de taureau, et toi tu feras Thésée. Et si jamais tu réussis à me sauver du labyrinthe, tu auras le droit de me...

— Bon, on pourrait peut-être aller dîner *avant*, non ? fit alors Aimé Brichot avec un demi-sourire.

Boris Corentin saisit Sylvie par la taille et l'entraîna dehors, en lui murmurant à l'oreille :

— Je veux bien être ton Thésée. Mais si tu continues à m'allumer comme ça, ne t'étonne pas si je me transforme plutôt en taureau !

— Chouette ! ronronna la jeune femme, en se serrant encore plus contre lui.

[1] L'un des romans les plus célèbres de Dostoïevski s'intitule, en traduction française, soit *Le Sous-sol*, soit, parfois, *Mémoires écrits dans un souterrain*. C'est pourquoi le narrateur, qui n'a pas de nom, est souvent appelé « l'homme du souterrain ».

[2] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[3] Contrairement aux catholiques, qui ne pratiquent guère que le Nouveau Testament (c'est-à-dire les quatre Évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres de Paul et l'Apocalypse de Jean), les protestants ont toujours lu assidûment l'Ancien Testament.

[4] Formé à partir de deux vocables grecs, le mot signifie littéralement « livres laissés de côté ». Le plus souvent, il désigne un supplément au livre qui précède. Ainsi, dans la Bible, les Paralipomènes sont un supplément aux quatre Livres des Rois qui, dans l'ordre canonique, arrivent juste avant eux.

[5] Abréviation pour « commissariat », dans le jargon des policiers.